



La Reine Celte

Roman fantastique
Auteur Manuel Ruiz

LIVRE DEUXIEME : **LA GROTTE**

I

A l'est du pays celte, très loin du Château, s'étendait une immense forêt. Elle était si épaisse que seuls quelques chasseurs s'y aventuraient parfois. Ce fut là que Malcolm emmena Essylt.

Ils devaient évidemment se cacher dès qu'ils apercevaient des hommes. Cependant, ils constatèrent bientôt que ceux qu'ils voyaient passer étaient de plus en plus souvent des Saxons. Ce qui était à la fois rassurant (ils s'éloignaient du royaume de Finn) et inquiétant (ils risquaient d'être attaqués à tout moment).

Pendant une semaine interminable, ils s'enfoncèrent dans les taillis et les fourrés. Ils se nourrissaient de fruits et de châtaignes cueillis au passage. Bien entendu, leurs forces déclinaient rapidement. Quand arrivait la nuit, ils s'étendaient au pied d'un arbre et s'efforçaient de dormir sur la mousse. La résistance nerveuse d'Essylt s'affaiblissait.

« Malcolm, où allons-nous ? Voilà presque deux jours que nous n'avons rien mangé et nous n'arrêtons pas de marcher. Je n'en peux plus... »

« Essylt, s'efforça-t-il de la reconforter, je connais cette forêt. J'y suis déjà venu. Il y a un abri tout près. »

« Un abri ? Mais lequel ? »

« Tu vas bien voir. Je t'en prie, encore un peu de courage. »

Il l'aida à se relever et ils reprirent leur route. Ils marchèrent quelques heures de plus, Malcolm tenant le cheval par la bride. Soudain, il s'arrêta et observa les chênes qui les entouraient.

« Il me semble que c'est ici, dit-il. Tiens cet animal un instant. Je vais voir et je reviens tout de suite. »

Il lui confia les rênes et disparut derrière un taillis. Essylt trembla de peur de se retrouver seule dans cette forêt épouvantable. L'attente se prolongeait. Enfin, les buissons tressaillirent et Malcolm réapparut.

« J'ai trouvé ! » s'exclama-t-il joyeusement.

« Mais qu'as-tu trouvé ? » s'impatientait-elle.

« Un endroit où nous n'aurons plus rien à craindre. Viens vite, je vais te le montrer. »

Ils traversèrent le taillis. Essylt découvrit une grande colline qui s'élevait à pic vers le ciel. Surtout, sur le flanc de cette colline, un peu au dessus du niveau du sol, elle aperçut une ouverture béante. Malcolm la conduisit vers cette dernière. Il attacha le cheval quelque part, puis lui fit signe de le suivre. Ils durent grimper une petite pente pour atteindre le grand trou ouvert. Le chevalier s'y engouffra. La jeune sorcière, épuisée et dubitative, le suivit.

Quand elle vit l'intérieur, son cœur palpita d'espoir. Une grotte. Elle s'enfonçait profondément dans la terre, et ensuite bifurquait sur la gauche pour former une authentique pièce. Malcolm était déjà monté sur un rocher. Emphatique, il salua Essylt en s'inclinant très bas.

« Madame, votre palais... »

Elle se sentit sourire, de joie et de soulagement.

« C'est le plus beau que j'ai vu ! » répondit-elle.

Et en effet, un plancher, des murs épais, un plafond increvable, ce refuge souterrain était bien un palais après les jours terrifiants passés dans la forêt.

« Voilà ce qu'il nous fallait, dit Malcolm. Personne ne nous trouvera ici. »

Tout en parlant, il faisait le tour de la caverne, comme visitant un authentique château. Il alla jusqu'au fond, dominé par l'obscurité, et revint.

« Nous y serons à l'abri : de la pluie, du vent, et aussi des hommes de Finn. Aucun d'eux ne connaît cet endroit. En plus, le bois qui nous entoure est giboyeux. Je crois qu'en nous organisant bien, nous pourrions survivre un certain temps. »

Cette dernière phrase ramena Essylt à la réalité de leur situation. Elle s'assit sur le rocher où Malcolm pérorait peu auparavant et rejeta une de ses tresses blondes derrière l'épaule.

« Un certain temps ? Et ensuite, où irons-nous ? »

« Je n'en sais rien. »

« De quoi vivrons-nous ? »

« Je n'en sais rien. »

« Enfin, qu'allons-nous devenir ? »

« Je n'en sais rien. »

Prenant conscience de l'incertitude qui serait désormais son décor quotidien, elle se tut. Elle observa en silence les parois de cette grotte, en revoyant dans son esprit les murs bien chauds du Château. Ils étaient seuls. Complètement seuls. Mais il leur était impossible de revenir en arrière.

« Te rends-tu compte de l'existence que tu me promets ? » dit-elle enfin.

« Oui, je m'en rends parfaitement compte. Mais je ne peux pas te promettre autre chose. A moins de te mentir. Est-ce ce que tu veux ? »

« Non, bien sûr. Mais alors, que faut-il faire ? »

Il la prit dans ses bras, très tendrement, et emprisonna le beau visage dans ses mains.

« Il faut vivre, Essylt. Et s'aimer... »

* * * * *
* * * *

Ils s'installèrent donc dans la caverne et s'efforcèrent de s'organiser. Tout d'abord, ils constatèrent qu'ils portaient déjà sur eux quelques éléments utiles pour leur équipement. Par exemple, le harnachement du cheval comprenait une outre qui leur permit d'aller chercher de l'eau dans une rivière tout près. Sans oublier un bout de ficelle dont Malcolm se servit pour fabri-

quer de rudimentaires collets. De même, les lacets de ses chaussures et de celles d'Essylt devinrent des frondes pour la chasse. A propos de cette activité, il possédait aussi un arc et des flèches, également accrochés à la selle du cheval.

Mais il leur fallait d'abord aménager leur abri. Ils apportèrent de la mousse ramassée dans la forêt et la déposèrent contre le mur pour en faire un lit de fortune. Ensuite, ils se partagèrent les tâches.

Malcolm s'occupait de la chasse. Il partait tôt le matin, posait des collets dans des endroits choisis et pistait les animaux à bois dans les taillis et les clairières. Il rentrait au « logis » en tenant à bout de bras de beaux lapins ou en portant sur les épaules un superbe chevreuil. Le dépeçage à terre étant difficile, il imagina de planter deux pieux à l'aide de troncs d'arbustes coupés et d'y fixer une branche à l'horizontale. Il attachait la bête sur cette barre rudimentaire et, saisissant son couteau, il pouvait la découper en toute commodité.

De son côté, Essylt s'occupait de la cueillette. Elle récoltait les fruits, les baies sauvages, les châtaignes qui venaient compléter les repas. Comme elle faisait tomber les pommes à l'aide d'un long bâton, elle en prenait régulièrement quelques-unes sur la tête ! Allant plus loin, elle demanda à Malcolm de lui creuser, dans un tronçon de branche, une grossière écuelle. Elle put alors faire chauffer de l'eau en la tenant au dessus du feu et préparer des tisanes qui leur permettaient de prévenir les petits maux quotidiens.

Ils se baignaient ensemble dans une rivière toute proche. Puis se séparaient à nouveau. Il fourbissait ses armes et fabriquait des flèches. Elle assurait un minimum de ménage dans la grotte.

Quand la nuit recouvrait tout de son noir manteau, ils allumaient le feu qui était la seule lumière dans leur caverne. Malcolm embrochait le gibier dépecé et le faisait griller. Lorsque c'était fait, ils pouvaient dévorer à pleines dents la bonne viande chaude et juteuse. Ils avalaient ensuite des pommes et des châtaignes et terminaient le repas par une infusion.

Leur journée ainsi conclue, ils s'étendaient sur le lit de mousse et dormaient à poings fermés.

Les jours passèrent. Ils s'accoutumèrent peu à peu à leur nouvelle existence. Leurs besoins vitaux étant couverts, ils survivaient. Le soleil se levait, glissant ses rayons entre les branches des chênes, puis il se couchait, laissant les cimes des arbres jeter leur ombre sur le sol. Malcolm et Essylt étaient toujours vivants, et ils s'aimaient toujours.

* * * * *
* * * *

Ce jour-là, comme bien souvent, ils se baignèrent dans la rivière. Sortis de l'eau, ils se rhabillèrent. Leurs vêtements étaient à présent déchirés par la grâce des ronces et épines de la forêt. Ils n'avaient rien pour les rapiécer. Mais ils n'y prenaient plus garde.

Enlacés, ils partirent en promenade sous le bois. Malcolm s'amusa à cueillir des fleurs et à les fixer dans les cheveux blonds d'Essylt. Le crinière dorée de celle-ci ressembla bientôt à une couronne florale. Elle en avait jusqu'au creux des reins. Cela la fit rire.

« On dirait presque que je vais me marier ! Mais c'est déjà fait. Quel dommage : j'aimerais tant me marier avec toi... »

« Qu'est-ce qui nous en empêche ? répliqua-t-il. Nous pouvons nous faire notre propre cérémonie de mariage. Dans la grotte, ou au bord de la rivière. »

« Vraiment ? Mais nous n'avons pas de prêtre pour nous unir. »

« A quoi bon ? Je prononcerai moi même les phrases rituelles et tu n'auras qu'à répondre « oui ». »

« Mais nous n'avons pas de témoins. »

« Si : les oiseaux de cette forêt en feront office ! »

Elle éclata d'un rire retentissant.

« Enfin, Malcolm, quelle valeur aurait un « mariage » célébré de la sorte ? »

« Il en aurait pour nous. Toi et moi serions réellement mariés parce que nous le voudrions. Quant aux autres... Là où ils se trouvent, ils ne peuvent pas nous voir. Nous sommes coupés du monde, Essylt. Nous sommes libres de faire ce que nous voulons. Personne ne peut nous interdire quoi

que ce soit. »

Elle rit encore plus.

« Si nous sommes coupés du monde, pourquoi nous marier ? Cette cérémonie est faite pour les peuples et les rois. Ici, il n'y a ni les uns, ni les autres. Nous pouvons nous aimer sans leur demander la permission. »

Ils glissèrent sur l'herbe fraîche dans les bras l'un de l'autre. Essylt croquait une belle pomme.

« Depuis combien de temps sommes-nous dans cette grotte ? » demanda-t-elle.

« Je ne sais plus, reconnut Malcolm. Plusieurs semaines. Peut-être un mois, ou un mois et demi. »

« Et combien de temps allons-nous encore y rester ? »

« C'est difficile à dire. Tant qu'il y aura du gibier dans les buissons et des fruits aux branches des arbres, nous n'aurons pas de problème. Mais lorsque l'hiver arrivera, le gibier se raréfiera et les arbres ne donneront plus de fruits. Sans compter que le bois sera gelé et qu'il deviendra difficile d'allumer le feu. »

La précarité de leur situation leur apparaissait dans ces moments. Mais ils ne s'y attardaient guère. Ils étaient jeunes et, comme tous les jeunes gens, ils vivaient le présent sans trop se soucier du futur.

Cependant, Malcolm demeura silencieux. Son regard se perdit vers les branches entre lesquelles se glissait le soleil.

« A quoi penses-tu ? » demanda Essylt.

Il hésitait visiblement à répondre.

« Eh bien, puisque nous parlons de feu, je voulais... »

Il s'interrompit. Mais elle avait deviné la fin de la phrase.

« Tu pensais au « feu magique », celui qui permet de voyager dans le passé ? Cela te manque, n'est-ce pas ? »

« Oui, avoua-t-il. C'est drôle : j'ai oublié tout le reste, tout ce qui faisait ma vie au Château. Mais cela... Essylt, j'en ai besoin. Je veux repartir pour un « voyage ». Il m'arrive de me réveiller pendant la nuit en y rêvant. »

Elle réfléchit longtemps avant de parler. Quand elle le fit, ce fut en lui caressant la joue.

« Ecoute, je ne voulais pas te le dire, pour ne pas te décevoir, mais depuis notre arrivée ici, je cherche sans arrêt les champignons magiques. Chaque fois que je pars à la cueillette des fruits et des plantes, j'essaye d'en trouver. Je regarde partout : au pied des arbres, dans les buissons et les fossés. Mais voilà, je n'en trouve pas. Malcolm, tu dois comprendre que nous sommes remontés loin vers le nord : cette région est très différente du royaume de Finn. Plus froide, moins pluvieuse. Le résultat en est que les plantes n'y sont pas les mêmes. Apparemment, les champignons magiques n'existent pas dans cette forêt. »

« Allons ailleurs, répondit-il sans hésiter. Dans un endroit où tu en trouveras. »

« Serait-ce prudent ? Finn doit continuer à nous chercher. Tu sais, les « voyages » me plaisent autant qu'à toi. J'ai vraiment envie de rallumer le feu. Mais je n'ai pas ce qu'il faut pour cela. »

Elle s'empara d'une brindille et l'observa d'un air étrange. Manifestement, elle n'avait pas fini sa phrase. Malcolm attendait la suite. Essylt reprit alors la parole.

« Et puis... », commença-t-elle avant de s'interrompre à nouveau.

« Et puis quoi ? » demanda-t-il.

Elle laissa tomber la brindille. Quand elle tourna le visage vers l'homme, son regard avait changé. Il était redevenu celui de la sorcière implacable.

« Ecoute, si tu veux que je te rallume le feu magique, il faudra être bien sage... »

Malcolm sursauta comme si un serpent l'avait mordu. Il se redressa d'un bond. Essylt se redressa aussi. Ils se firent face. L'amour entre eux avait disparu en une seconde.

« Tu ne vas pas recommencer ! s'écria-t-il. Au Château, tu avais fait de moi ton esclave. J'étais devenu la risée de tous. Et cela parce que j'étais obligé de passer par toi pour profiter du feu. »

« Absolument, répondit-elle sans se démonter. Moi seule peut l'allumer et, si tu veux que je le fasse, tu dois admettre cette réalité : c'est moi qui commande. Sinon, tu n'auras pas ce que tu désires. »

La colère bouillonnait en lui. Il devait se retenir pour ne pas la battre.

« Sorcière malfaisante ! Tu m'as révélé un secret extraordinaire : des champignons qui faisaient

voyager dans le passé. Mais tu l'as fait uniquement pour me soumettre. Une fois au courant de ce secret, je ne pouvais plus en parler à personne et je n'avais d'autre choix que t'obéir. »

« Tu as tout compris, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Mon cher Malcolm, je te rappelle que j'étais la femme du roi et que je risquais ma vie en couchant avec toi. Je devais donc m'assurer de ton obéissance pour me protéger. »

« Te protéger ? Tu prenais du plaisir à me commander ! »

Elle le regarda avec un petit sourire ironique.

« Et moi, j'ai eu l'impression que tu prenais du plaisir à m'obéir ! »

Cette remarque mordante, qui n'était pas entièrement fausse, fit gonfler encore la fureur du chevalier.

« Ecoute, nous ne sommes plus au Château et je n'ai plus rien à craindre de Finn. Alors, ne compte pas sur moi pour exécuter tes ordres. »

« Au Château ou ici, cela ne change rien, martela-t-elle. C'est moi qui allume le feu. C'est donc moi qui doit commander. »

« Mauvaise sorcière ! Tu mériterais que je m'en aille et que je te laisse seule dans cette forêt. »

« Je suis certaine que je m'en sortirais mieux que toi ! le défia-t-elle. Et maintenant, assez discuté : ou bien tu acceptes mon autorité, ou bien tu n'auras pas ton feu magique. Je te laisse décider. »

« Décider ? Mais si j'accepte ton autorité, comme tu dis, c'est toi qui décidera de tout ! »

« C'est bien mon intention, répondit-elle froidement. Alors, veux-tu que j'allume le feu ou non ? »

« Ton feu maudit ne m'intéresse pas ! Au revoir, madame. »

Il tourna les talons et s'éloigna à grands pas en direction de la grotte. Restée seule, Essylt se frotta les mains en soupirant. Elle observa un moment le soleil à travers la frondaison. Puis elle marcha lentement pour retourner au bord de la rivière. Là, son regard bleu se perdit sur les flots qui coulaient, indifférents aux passions humaines.

« Sorcière malfaisante », avait dit Malcolm. C'est bien ce qu'elle était, et elle s'en apercevait. Mais avait-elle eu le choix ? Non. Jamais la vie ne lui avait donné la possibilité de choisir. Ni pendant son enfance irlandaise, quand elle devait cacher les secrets de sa magie. Ni au moment de son mariage, décidé par son père sans la consulter. Ni au Château, quand elle était devenue femme adultère. Les choses étaient terriblement claires : Malcolm devait lui obéir, ou bien leur histoire d'amour finirait en drame. Elle le savait. Et Malcolm, au fond de lui, devait le savoir aussi. C'était d'ailleurs cela qui le mettait autant en colère.

Elle songea à l'étrange destin qui était le sien. Les femmes « normales » n'avaient pas à se poser les questions qu'elle se posait. Une petite brise caressa sa joue et souleva doucement les mèches blondes.

* * * * *
* * * *

Ce soir-là, au fond de leur repaire, ils mangèrent sans échanger un mot. Puis ils s'étendirent chacun dans un coin de la caverne. A aucun moment, ils ne croisèrent leur regard. Ensuite, ils éteignirent le feu et s'endormirent. Toujours sans se parler.

II

Plusieurs jours avaient passé. Par un après-midi ensoleillé, Malcolm et Essylt étaient occupés à pêcher dans la rivière. Le chevalier avait fabriqué une ligne avec un bout de ficelle et un hameçon de fortune.

Etendus sur un rocher surplombant l'eau, ils laissaient tremper la ligne dans l'onde et attendaient les poissons. Malcolm, une fois de plus, tira sur le filin et fit jaillir des flots une tanche brillan-

te accrochée à l'hameçon et qui s'agitait frénétiquement.

« Bravo ! » s'écria Essylt en applaudissant.

Ses tresses blondes se secouaient sous les mouvements des bras. Il y avait à présent deux lances et quatre goujons séchant au soleil sur le rocher. La pêche était décidément bonne. Essylt s'amusait comme une folle.

Après leur dispute, ils étaient restés un certain temps sans s'adresser la parole. Puis la vie avait repris ses droits. Ils étaient seuls, coupés du monde, sans aucune autre présence humaine et condamnés à coopérer s'ils voulaient survivre. Alors, ils avaient recommencé à se parler et maintenant se comportaient comme si rien n'était arrivé. Pourtant, la scène était toujours dans leur esprit, surtout celui de Malcolm.

Ils rentrèrent à la grotte. Le chevalier suspendit les poissons à une branche coupée en plein soleil pour achever de les sécher. Pendant ce temps, Essylt s'était glissée dans la caverne. Elle prit sa cape, affreusement déchirée par le séjour dans la forêt, ainsi que son panier et un long bâton. Quand elle ressortit, Malcolm ne put cacher sa surprise.

« Tu repars ? »

« Oui, je vais essayer de cueillir quelques herbes. »

« Fais attention. »

« A quoi donc ? Il n'y a personne dans ce lieu. »

« Il y a des animaux. »

« Ils sont moins dangereux que les hommes... »

Elle quitta la grotte, le laissant à son travail. Marchant à pas rapides, elle s'en alla assez loin dans le bois.

En réalité, elle se rendait à un endroit précis, un taillis profond qu'elle avait repéré quelques jours auparavant et qui l'intriguait. Parvenue à son but, elle s'enfonça dans la végétation sans prendre garde aux ronces et autres plantes piquantes qui égratignaient sa peau.

A l'aide du bâton, elle écartait tout cela, pour se frayer un chemin, mais surtout pour regarder au sol. Sous les fougères et les plants d'arbustes, elle cherchait quelque chose. Car il y avait quelque chose à cet endroit, elle le savait. Cette terre, ces brindilles, ces plissements de terrain, tout correspondait. Alors, depuis une semaine, elle y revenait chaque jour, sans en parler à Malcolm. Elle en était sûre : « ils » étaient là, quelque part. Elle les trouverait.

Elle chercha encore. Ses genoux se blessèrent sur le bois sec. Enfin, elle écarta un petit buisson avec son long gourdin. « Ils » étaient là, bien dissimulés, blottis entre les grosses racines d'un chêne et un amas de ronces. Il y en avait plusieurs, disséminés, à pousser dans cette cachette. Une bouffée de fierté enivra Essylt : seule une vraie sorcière pouvait les trouver. Toute autre aurait remué en vain la forêt.

Elle se pencha et les coupa avec énergie. Puis elle les fit tomber au fond du panier et referma soigneusement ce dernier. Malcolm serait content... Elle s'extirpa du buisson et retourna à la caverne en chantonnant.

* * * * *

* * * *

La nuit tomba. Dans la grotte, le feu jetait des reflets de bronze sur les parois. Ils avaient fini de manger et ils étaient à présent sur le lit de mousse. Une scène désormais courante pour eux. La rapidité et la facilité avec lesquelles ils étaient devenus troglodytes les étonnait tous deux. Mais c'était ainsi : ils vivaient désormais sous terre comme ils avaient vécu jadis au Château.

A la lumière crue des flammes, les formes d'Essylt se muaient en reliefs contrastés. Le visage s'éclairait et s'obscurcissait par intermittences. Les seins nus se chargeaient de rouge et de noir pour paraître se séparer du corps. Malcolm l'observait du coin de l'œil : jamais son amante n'avait autant ressemblé à une sorcière, à la fois envoûtante et effrayante.

Elle bougea enfin et se leva pour aller à l'entrée de la caverne. Elle resta un moment à regarder la forêt recouverte par les ténèbres. Puis elle revint se rasseoir près du feu et adressa la parole au chevalier.

« Malcolm, j'ai une surprise pour toi. »

« Une surprise ? rétorqua-t-il. Mais plus rien ne me surprend, venant de toi ! »

« Celle-ci va vraiment te surprendre, sourit-elle. Je crois même que tu vas être le plus heureux des hommes. »

« Ecoute, arrête de faire la mystérieuse et dis-moi ce que tu as à me dire. »

« Tu as raison. Regarde ce que j'ai trouvé en me promenant sous le bois... »

Elle se releva, saisit le panier et vint le déposer sur la mousse. Avec un sourire certain de la victoire, elle ôta le pan de tissu qui le couvrait.

Le cœur de Malcolm se mit à battre à lui rompre la poitrine. Il écarquillait les yeux pour mieux voir. Les champignons magiques. Au fond du panier, six petites boules s'entassaient. Laides, sombres. Et pourtant fascinantes.

« Mon Dieu..., murmura-t-il. Sont-ce les mêmes que les autres ? »

« Non, répondit-elle avec regret. Ceux-ci sont un peu différents. Ils doivent être un peu moins puissants. Mais en les faisant brûler en plus grande quantité, nous devrions atteindre le même but. »

« Alors, cela signifie... »

« Oui. Cela signifie que nous allons pouvoir « rêver », comme nous le faisons au Château. Nous envoler de cet endroit, pour partir au loin, très loin, dans un de ces « voyages » dans le passé que nous sommes seuls à connaître. »

« Mais lorsque nous aurons fait brûler ceux-ci... »

« Ne t'inquiète pas : il y en a d'autres. J'ai bien examiné le terrain aux alentours et je suis certaine qu'ils doivent pousser en quantité. »

En une seconde, elle avait repris son autorité sur lui, s'en apercevait et le marqua en lui caressant doucement la joue.

« Veux-tu partir pour un « voyage » tout de suite, mon chéri ? »

« Oui, dit-il d'une voix rauque. Allume-moi le feu, je t'en prie... »

C'était le moment qu'elle attendait. Celui où Malcolm était devenu le plus vulnérable. Elle lui souleva le menton et lui parla en face.

« Si tu le veux, demande-le moi à genoux. »

Il se redressa tel un animal sauvage. La colère défigurait son visage et agrandissait ses yeux.

« Sorcière ! Sorcière ! Sorcière ! Tu resteras toujours méchante ! Tu veux refaire de moi ton esclave, comme au Château. »

En effet, elle avait retrouvé son masque de sorcière, et son regard implacable. Sa voix était froide quand elle lui dit :

« Si tu veux que j'allume le feu magique, demande-le moi à genoux. Sinon, tu ne l'auras pas. »

Bouillonnant de rage, il se retenait pour ne pas la frapper. Finalement, sans un mot, il se retourna et sortit du refuge. Sa haute silhouette se perdit dans la nuit.

Essylt ne se troubla pas. Elle resta même sur place, sans bouger. Elle était certaine de sa supériorité. Il lui suffisait d'attendre. Elle attendit donc.

Quelques minutes plus tard, Malcolm revint dans la caverne. Son corps puissant se dessina à l'entrée et avança sous la lumière. Visiblement, il était toujours en colère. Mais visiblement aussi, il avait réfléchi. Il hésita un long moment avant de se lancer :

« Essylt, je... »

« A genoux ! » le coupa-t-elle sans pitié.

Il eut un dernier sursaut de colère, puis ses épaules retombèrent. Il reconnaissait sa défaite. Lentement, à contre-cœur, il s'agenouilla dans la semi-pénombre du refuge.

« Essylt, allume-moi le feu magique, je t'en supplie. J'en ai besoin... »

« Tu ne refuseras plus de m'obéir à l'avenir ? » martela-t-elle.

« Non, avoua-t-il à voix basse. Je t'obéirai toujours... »

Satisfaite, elle caressa les cheveux noirs de son amant.

« C'est bien, mon chéri, dit-elle. Je vais te l'allumer, ton feu magique. Allonge-toi. »

Cette scène incroyable se déroulait au fond d'une grotte, perdue dans une vaste forêt, loin du regard des hommes, loin des royaumes et des églises, loin de tout. Un homme et une femme coupés du reste de la société humaine.

Malcolm s'étendit docilement sur le lit de mousse, encore courroucé par l'humiliation qu'il venait

de subir, mais déjà excité à l'idée de repartir pour une de ses vies antérieures. Essylt prit quatre champignons et une poignée d'herbes, et elle jeta le tout dans le feu. Un craquement sortit du cercle de pierres. La fumée se fit instantanément plus noire.

La sorcière blonde rejoignit son compagnon sur la mousse. Elle approcha son visage du sien. Toute trace de supériorité en avait disparu. Il ne reflétait plus que la tendresse.

« Bon voyage, mon chéri », lui dit-elle.

Ils échangèrent un rapide baiser. Puis la femme posa la tête et le bras sur la poitrine de l'homme, et se blottit contre lui. Le feu crépitait rageusement. L'épaisse fumée noire se répandait dans tout leur refuge. Elle eut tôt fait d'envelopper les deux corps enlacés sur la mousse. Ils ne distinguèrent rapidement plus rien. Les effluves des champignons leur firent très vite tourner la tête. Ils ne pouvaient voir que toute la caverne était à présent enfumée.

Essylt avait mal au crâne, comme à chaque fois. Son repas lui remontait à la gorge. Elle s'accrochait à la douce poitrine de Malcolm pour se soutenir. Soudain, elle s'enfonça dans un noir constellé d'étoiles filantes. Elle se sentait de plus en plus oppressée, de plus en plus seule. Mais en voulant se cramponner à elle, elle se rendit compte que la poitrine de son amant n'était plus sous son bras.

Dans sa tête douloureuse, elle comprit qu'elle n'était plus avec Malcolm, qu'elle n'était plus dans la grotte...

* * * * *

Elle avait encore mal au crâne. Son estomac envoyait toujours un soupçon d'amertume vers sa gorge. Mais elle se sentait déjà un peu mieux. Il n'y avait plus de fumée autour d'elle et elle s'en apercevait. De même qu'elle pouvait identifier les bruits qui se manifestaient. Ces étranges craquements, c'était du bois. Ce clapotis presque imperceptible, c'était de l'eau.

Elle savait parfaitement où elle se trouvait. Elle ne fut donc pas surprise en ouvrant les yeux.

Elle était dans la cabine d'un bateau, étendue sur deux coussins. Le roulis qu'elle ressentait était normal, puisque le navire flottait sur un fleuve. Elle se redressa. Elle était vêtue d'une longue robe rouge d'une seule pièce qui la drapait du cou aux chevilles. Un collier de perles alourdissait sa nuque.

Elle savait aussi qui elle était. Mais cela ne calma pas son mal de tête. Le roulis du bateau la rendait malade depuis le départ. Elle se pencha par le hublot. Le fleuve s'offrit à sa vue. Au loin, le rivage. L'Indus.

Quand l'embarcation s'était engagée sur ce cours d'eau, elle avait écarquillé les yeux, incrédule. Elle ne connaissait d'autre rivière que les Tigre et Euphrate de son enfance. Jamais elle n'avait imaginé qu'un fleuve si grand pût exister ! Elle rectifia de la main ses longs cheveux blonds et se dit que l'air frais l'aiderait à dissiper sa migraine.

Elle écarta la tenture et sortit sur le pont. Celui-ci était encombré de cordages et de marchandises. Le petit navire ne possédait qu'un mât et une voile qu'on avait repliée. Debout contre le bastingage, elle vit deux hommes. L'un portait une longue tunique rouge, avec une épée en bandoulière : c'était l'officier qui l'accompagnait. L'autre était vêtu d'une robe blanche aussi sale que possible : c'était le capitaine du bateau. Gras et huileux, elle l'avait trouvé antipathique dès le premier abord.

L'officier, en l'apercevant, s'approcha.

« Mademoiselle, vous sentez-vous mieux, après votre petit malaise ? »

« J'ai encore un peu mal à la tête, répondit-elle. Mais cela devrait aller. »

Elle se planta devant le fleuve, signifiant clairement qu'elle n'avait aucune envie de parler. L'officier retourna près du capitaine.

Le navire était tracté par des hommes : une quinzaine, sur le rivage, qui tiraient sur une corde attachée à la proue. Elle les observa : ils avaient la peau très sombre, et pour tout vêtement, un pagne, en fait un petit linge enroulé autour des hanches. Ils remorquaient l'embarcation en rythmant leur travail d'une chanson qu'elle ne comprenait pas. Ensuite, elle voulut regarder ailleurs. Son sang se glaça. Elle poussa un cri de terreur sans en avoir conscience.

Tout le monde sur le pont s'était retourné. Mais, horrifiée, elle avait déjà quitté le pont pour se

réfugier à nouveau dans la cabine. L'officier eut beau parcourir des yeux le fleuve et la rive, il ne vit pas ce qui avait pu effrayer la passagère. Il écarta la tenture et entra à son tour dans la cabine. Il la trouva jetée sur les coussins, tremblante et dissimulant sa tête.

« Mais enfin, mademoiselle, que vous arrive-t-il ? »

« Des monstres ! s'écria-t-elle. Des monstres ! Je les ai vus, là, sur le rivage ! Ils sont épouvantables ! »

« Des monstres ? » s'étonna l'officier.

« Oui, juste devant le bateau ! C'est horrible ! »

Interloqué, l'homme ressortit de la cabine et regarda dans la direction indiquée. Ce qu'il vit le fit soupirer. Il comprenait parfaitement, à présent. Il retourna dans la cabine. La passagère n'avait pas bougé.

« Non, mademoiselle, ce ne sont pas des monstres. Enfin, pour vous, oui, évidemment... Ecoutez, cela s'appelle des « éléphants ».

« Des é-lé-phants ? » articula-t-elle.

« Oui. Ce sont des animaux assez répandus par ici. Vous en verrez souvent. D'ailleurs, vous monterez même dessus. »

« Moi, monter sur ces monstres ! »

« Heu, oui... Dans ce pays, les rois et les reines voyagent montés à dos d'éléphant. Mais n'ayez pas peur : une fois dressés, ils sont très gentils... »

Il ne put en dire davantage. Elle s'était mise à pleurer, elle était secouée de sanglots. Ce n'était pas la première fois depuis le début du voyage, ce ne serait sûrement pas la dernière. Découragé, l'officier sortit en tirant de nouveau la tenture. Il retourna près du capitaine.

« Que lui arrive-t-il ? » demanda celui-ci.

« Rien. Elle a vu des éléphants, et comme elle ne connaissait pas ces animaux... »

« La pauvre n'arrête pas de pleurer », la plaignit le capitaine.

« Mets-toi à sa place : elle vient de Mésopotamie. C'est très loin, et tout lui est étranger ici. Alors, elle a peur de tout. »

Ce fut alors que le capitaine laissa tomber :

« Et encore, elle ne connaît pas le roi... »

L'officier faillit sursauter jusqu'en haut du mât. Le commandant du bateau, voyant son regard, chercha à réparer son faux pas.

« Eh bien, quoi, bredouilla-t-il. Nous savons tous que le roi est... »

Son interlocuteur se jeta presque sur lui.

« Pas un mot ! souffla-t-il fébrilement. Elle ne doit rien entendre. Pas venant de nous, en tout cas... »

En ce temps-là, Sargon, roi de Mésopotamie, avait décidé de renforcer ses liens commerciaux et diplomatiques avec les royaumes de la vallée de l'Indus. Dans ce but, il décida d'offrir une de ses filles en mariage au roi de Harappa. Il en choisit une, très belle, qui avait pour trait caractéristique des cheveux dorés comme les blés. Elle s'appelait Rakosniti.

C'était cette jeune fille qui remontait à présent l'Indus à bord de ce bateau. Le voyage avait été interminable, puisqu'elle avait vogué longtemps sur la mer avant de s'engager sur ce fleuve si vaste. Et le navire se dirigeait vers le nord, toujours vers le nord.

Rakosniti apprit un jour que cette terre qu'elle découvrait s'appelait le « Pays des Cinq Fleuves », car elle était effectivement baignée par cinq immenses rivières qui lui assuraient une fertilité sans pareille. La princesse dut alors écarquiller les yeux : pendant que le bateau avançait lentement, elle découvrait sur les deux rives des champs de blé à perte de vue. Les beaux épis dorés recouvraient tout jusqu'à l'horizon. Elle demanda si tout cela appartenait au roi de Harappa. On lui répondit que tel était le cas. Elle vit ensuite de grands bâtiments rouges qui tranchaient sur le jaune des champs. Elle demanda de quoi il s'agissait.

« Ce sont des silos à grain, lui dit-on. Pour entreposer les blés. »

Elle avait déjà vu des silos à grain, bien entendu, mais jamais aussi énormes. Un peu plus tard, elle découvrit les rizières. De jour, elles étaient un peu tristes. Mais au soleil couchant, quel spectacle ! Les carrés disposés en désordre s'emplissaient d'étoiles furtives, de coulées de bronze. Puis les rives se couvrirent de champs comme elle n'en avait jamais vu. Elle s'informa auprès de l'officier.

« Ce sont des champs de coton », lui expliqua-t-il.

« Qu'est-ce que cela ? »

« Le coton ? Eh bien, c'est cela... »

Il lui montrait sa tunique. Ce fut alors seulement que Rakosniti s'aperçut que le vêtement de l'officier, et en fait ceux de tous les habitants de ce pays, était fait d'un tissu qu'elle ne connaissait pas. Elle s'en fit remettre un pan et le caressa longuement, un soir, dans la cabine, avant de s'endormir.

Son excitation augmentait à mesure qu'approchait Harappa. Un matin, on vint lui dire qu'ils y seraient avant la nuit. Son cœur se mit à battre plus fort. Plus aucun homme ne tirait le bateau : ce dernier avançait à la rame. Vers le milieu de l'après-midi, Rakosniti distingua enfin les murailles, bien plus grandes que toutes celles qu'elle avait déjà vues. Ils accostèrent à un appontement, à côté de plusieurs autres embarcations sur lesquelles on chargeait du blé et du riz.

L'officier demanda à la princesse de rester dans la cabine pendant qu'il prévenait le palais de son arrivée. Peu après, un char tiré par deux chevaux et escorté par quatre cavaliers se présenta. On invita Rakosniti à débarquer. Elle descendit sur le quai et fut surprise de marcher à nouveau sur un sol ferme. L'officier et elle prirent place dans le char. Ils quittèrent ainsi le port. Les portes de la ville étaient ouvertes. Ils entrèrent.

La jeune fille ouvrait grand les yeux pour observer ce qui se présentait. Les maisons étaient faites de briques, souvent avec un ou plusieurs étages. Les rues étaient rectilignes et se coupaient à angle droit. Les hommes et les enfants ne portaient qu'un pagne blanc autour des hanches. Les femmes laissaient leur buste dénudé, mais certaines, sans doute les plus riches, portaient de longues robes drapées laissant une épaule nue. La ville était très propre et les habitants semblaient vivre à leur aise.

Le char se présenta devant un portail encadré par deux hautes tours, le tout gravé de fresques d'animaux. Rakosniti comprit qu'ils arrivaient au palais. Ils passèrent sous le porche et entrèrent dans une cour de sable fin entourée de colonnes. Les chevaux s'arrêtèrent devant un escalier menant à une grande porte. L'officier fit descendre la princesse et gravit l'escalier avec elle. Au seuil de la porte, il s'arrêta.

« Mademoiselle, dit-il, cela a été un honneur pour moi de vous escorter et de vous amener sans encombre jusqu'à Harappa. »

C'était à ce moment seulement, alors qu'il la quittait, qu'elle le trouva sympathique. Il s'éclipsa. Elle ne devait jamais le revoir.

La porte s'ouvrit à deux battants dans un silence qui fit battre encore plus fort le cœur de la jeune fille. Une immense pièce nue se présentait à elle. Tout au fond, elle apercevait un grand escalier, et devant, la silhouette d'un homme qui attendait. Tremblante, elle se força à entrer. Elle traversa la salle d'un pas qui se voulait ferme. L'homme dont elle s'approchait devait avoir atteint la quarantaine et était complètement chauve. Elle n'osait se dire que...

« Non, mademoiselle, dit-il. Je ne suis pas le roi. Je m'appelle Gaudaro et je suis le Grand Prêtre de cette ville. C'est moi qui célébrerai votre mariage, demain. »

« Demain ? » murmura-t-elle.

« Oui. Nous ne savions pas quel jour vous arriveriez. Mais tout est prêt depuis longtemps : vous allez passer la nuit dans le palais, et demain on vous emmènera au temple pour vous marier. C'est là que vous rencontrerez le roi. Il s'appelle Hamaral. Vous le savez, je suppose ? »

Elle acquiesça. Au départ de son voyage, c'était d'ailleurs la seule chose qu'elle savait de lui.

Gaudaro lui fit monter le grand escalier aux marches recouvertes d'un tapis. Ils suivirent ensuite un couloir. Le parquet luisait, les murs étaient décorés de fresques. Tout le palais brillait comme un bijou. Le prêtre ouvrit une porte et l'invita à entrer dans une pièce. Cette dernière contenait un lit, une table et un siège. En revanche, elle ne possédait aucune fenêtre.

« Vous allez dormir ici, expliqua l'homme. Demain, à la première heure, on viendra vous chercher, on vous habillera et on vous conduira au temple. Pardonnez la simplicité de cette chambre, mais le roi n'a pas encore décidé dans quels appartements il allait vous installer. Ceux de la reine précédente ont été laissés à l'abandon depuis sa mort. »

Une esclave apparut. Elle déposa sur la table un plateau portant un repas. Avant de sortir, elle jeta un regard étonné sur les cheveux blonds de Rakosniti.

« Je vais vous laisser, mademoiselle, reprit le prêtre. Passez une bonne nuit. »

Il disparut en fermant la porte. La princesse se demanda si elle allait encore pleurer. Mais elle avait déjà versé tant de larmes depuis son départ... Elle préféra manger, même si elle n'avait pas vraiment faim. Ensuite, ignorant s'il faisait jour ou nuit, elle s'allongea toute habillée sur le lit. Bien entendu, elle ne dormit pas jusqu'à l'aube.

Son cœur bondit quand la porte se rouvrit. Une espèce de chambellan venait la chercher, avec déférence. Il la conduisit à travers les couloirs jusqu'à une pièce occupée par un bassin d'eau. Une demi-douzaine d'esclaves vêtues de robes de coton l'attendaient.

A peine le chambellan éclipsé, elles se précipitèrent sur Rakosniti. Mais non pour faire sa toilette. Elles plongèrent les mains dans les cheveux blonds. Elles les examinèrent, les dispersèrent en riant aux éclats. La jeune fille, terrorisée, avait presque envie de crier. Cependant, elle comprenait que les servantes étaient simplement stupéfaites par la couleur de ses cheveux.

Une femme un peu plus âgée dut surgir et taper dans ses mains pour leur rappeler qu'elles avaient un travail à faire. Elles débarrassèrent alors Rakosniti de sa robe et l'aiderent à entrer dans le bassin. La toilette fut rapide. Sortie de l'eau et séchée, la princesse se vit répandre sur le corps des huiles parfumées. On la fit ensuite asseoir et on lui présenta un miroir d'argent. Elle fut coiffée et maquillée. On lui enroula trois colliers autour du cou et trois paires de bracelets aux poignets. Puis on la vêtit d'une longue robe verte laissant nue l'épaule droite.

Se regardant sur le miroir, elle ne se reconnut plus. En fait, elle ressemblait aux femmes de son père, celles qui peuplaient son harem. Cette pensée faillit la faire pleurer à nouveau.

Le chambellan revenait la chercher. Elle redescendit le grand escalier. Le palais, presque désert la veille, grouillait à présent de monde. Dans la cour de sable fin, elle découvrit une bonne centaine de soldats, vêtus de tuniques rouges, aux lances couronnées de fleurs. Ils se figèrent tous en la voyant apparaître. Un char l'attendait, bien plus luxueux que celui qui l'avait amenée du port. Elle y monta avec un officier et le conducteur. Ils passèrent entre les deux haies de guerriers et sortirent du palais par le portail.

Rakosniti reçut alors en pleine face le spectacle de la ville en fête. Les maisons de brique étaient décorées et les rues envahies par la foule. Le peuple les laissait pourtant passer, ainsi que les cavaliers qui les escortaient. Des acclamations saluaient l'apparition de la mariée. Ainsi, elle parvint au temple.

Celui-ci était protégé par une enceinte. En la franchissant, Rakosniti put voir des centaines de personnes rangées dans une cour, toutes vêtues de robes de coton blanches. Elles se prosternèrent simultanément quand elle posa un pied à terre. Elle traversa l'espace entre ces hommes et ces femmes courbés sur son passage. Le temple était construit sur le mode pyramidal. Elle gravit un premier escalier à ciel ouvert qui l'emmena à une première plate-forme. Elle put voir, là aussi, des gens qui se prosternèrent en l'apercevant.

Elle monta ensuite un deuxième escalier qui la fit parvenir à une deuxième plate-forme. De nouveau, des personnes s'inclinaient pendant qu'elle passait. Cette fois, l'entrée du temple s'ouvrait devant elle. Elle s'y présenta.

L'intérieur était vaste. Tout au fond, quatre statues de dieux la regardaient, précédées d'un feu d'encens qui parfumait tout le sanctuaire. Là encore, des gens se prosternaient. A ce moment, la petite Rakosniti, toute jeune fille venue de Mésopotamie, comprit qu'elle allait devenir une femme. Elle retint à grand-peine un sanglot.

Elle s'avança entre ces hommes et ces femmes front à terre. Le feu arrêta sa marche. Gaudaro, le Grand Prêtre qui l'avait reçue la veille, l'attendait. Il s'apprêtait à lui parler. Mais brusquement, il se prosterna à son tour, imité par les autres prêtres. Rakosniti comprit. Elle se prosterna aussi.

Les yeux à terre, elle ne vit plus rien. Elle entendit des pas qui approchaient derrière elle, qui la dépassaient, qui s'arrêtaient devant son front. Elle sentit les prêtres se relever. A son tour, elle redressa la tête. Elle vit des pieds nus, le bas d'un pagne de coton, puis un ventre dénudé. Et quand elle eut renversé la tête en arrière, elle le découvrit en entier.

Il n'était ni beau, ni laid. Mais elle remarqua deux choses chez lui. D'abord sa taille : il était plus grand que tous les autres. Ensuite sa poitrine : extraordinairement large, elle contenait, elle retenait la force d'un taureau. En dehors du pagne qui tombait jusqu'à mi-jambes, il ne portait que deux colliers. Dans le silence du temple, sa voix cuivrée tomba.

« Je suis Hamaral, roi de Harappa, et je vais vous épouser. Votre père, Sargon, roi de Mésopotamie, vous a offerte à moi. Je l'en remercie. »

Il l'aïda à se relever. L'assistance se redressa en même temps, dans un grand froufroutement de robes.

Le reste de la journée ne laissa que de vagues souvenirs à Rakosniti. Les événements se bousculaient trop vite et en trop grand nombre. Elle se souvint néanmoins de Gaudaro jetant une large poignée d'encens dans les flammes, puis invoquant des dieux qu'elle ne connaissait pas. Elle se rappela de n'avoir compris, parmi le flot de paroles déversé par le prêtre, qu'une seule idée : qu'elle était désormais l'épouse de Hamaral.

Elle se souvint tout aussi vaguement d'être revenue au palais sous les acclamations de la foule en liesse, et d'une belle fête avec festin, danseuses et combats de lutteurs.

Quand la nuit fut bien avancée, Hamaral et elle suivirent un esclave dans un long couloir. Le bruit de la beuverie, qui se poursuivait, leur parvenait très atténué. Le domestique les fit entrer dans la chambre du roi, une pièce aux murs dissimulés par de lourdes tentures de pourpre. Le lit était immense. Il s'ornait de petits éléphants sculptés dans le bois. Rakosniti vit celui qui était maintenant son mari complètement nu, et en eut peur : il était si grand et si fort... Il pouvait la tuer d'une simple torsion.

Sa mère l'avait prévenue : la première nuit était toujours douloureuse. Elle fut néanmoins effrayée, car Hamaral lui fit du mal sans paraître le moins du monde y prendre garde. Ensuite, il s'allongea près de sa femme et s'endormit. Elle fixa son regard sur les tentures à présent sombres. Sa nuit fut pareille à la précédente : elle ne trouva pas le sommeil.

Le lendemain, le roi la conduisit à travers le palais. Une porte écarta ses deux battants pour les laisser entrer dans une pièce. Elle frissonna : les murs s'ornaient de fresques représentant des éléphants de multiples couleurs. Elle n'osait avouer à personne la peur que lui inspiraient ces animaux. La salle comprenait un lit, entouré de courtines mi-transparentes, et dans un coin, un petit matelas jeté par terre, avec des coussins jetés par dessus. Un rideau écarté donnait sur un balcon qui assurait une vue magnifique sur de beaux jardins parfumés.

« Voici ton appartement, expliqua Hamaral. Tu vivras ici. Quand je voudrais te faire venir chez moi, je t'enverrai un serviteur. »

Il poussa une porte. Elle aperçut un bassin rempli d'eau.

« Voici ta salle de bain. Il y a un coin pour te maquiller. Tu as deux autres pièces dont tu pourras faire ce que tu voudras : elles sont vides. Voilà : je pense que tu seras bien installée. »

En effet, elle ne pouvait pas se plaindre. Le roi semblait distant et brutal, mais il était visiblement conscient des devoirs d'un mari envers son épouse.

« Je te remercie, Hamaral. Je serai très bien. »

Ce fut à ce moment qu'eut lieu l'incident. Ce petit événement dont Rakosniti devait se souvenir jusqu'à sa mort. Elle aperçut un vase posé sur un coffre. Un beau vase bleu comme le ciel, décoré de motifs gracieux.

« Quel beau vase, dit-elle, admirative. Il me plaît beaucoup. »

Elle ne devait jamais oublier la réaction de Hamaral. Son visage rougit de colère à un point qu'elle avait rarement vu.

« Enlevez cela immédiatement ! » cria-t-il.

Un esclave, tout tremblant, emporta précipitamment le vase. Rakosniti était stupéfaite.

« Mais pourquoi ? Il est ravissant, voyons. »

Le roi retrouvait son calme. Il expliqua d'une voix hachée.

« Il appartenait à la reine précédente, celle qui est morte. »

Elle comprit, ou crut comprendre. En effet, Hamaral était veuf : il avait eu une épouse juste avant elle, qui avait disparu dans un accident. Tout de même, elle regretta : le vase était vraiment splendide...

« J'ai une dernière chose à t'offrir, » reprit-il.

Il approcha de la porte restée ouverte.

« Viens ici », appela-t-il.

Une forme couverte de blanc entra dans la chambre et se prosterna immédiatement. Le roi enleva le voile de coton. Rakosniti s'aperçut alors que cette boule blanche était une femme. Quand elle releva la tête, ses cheveux noirs s'écartèrent comme un rideau et elle montra son visage. Elle était complètement noire. Bien sûr, Rakosniti avait déjà vu des Noirs, à la cour de son père, mais celle-ci était différente. Elle n'avait pas de cheveux crépus, ni de lèvres charnues. Au contraire, la lon-

gue crinière était parfaitement lisse et les lèvres très minces. Le blanc du coton augmentait encore l'éclat noir et brillant de la peau. En fait, elle était réellement d'une beauté presque hallucinante.

« Elle s'appelle Jalabaya, lui présenta Hamaral. Je te l'offre. Elle sera ton esclave personnelle et s'occupera de toi. »

Puis il se plaça dans l'encadrement de la porte.

« Voilà, tu es installée. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'auras qu'à me le demander. Nous nous reverrons au dîner, dans la grande salle. »

Sans un mot de plus, il s'en alla, et les deux battants de la porte se refermèrent. Restée seule avec sa nouvelle esclave toujours à genoux, Rakosniti se sentit une fois de plus très seule et très étrangère.

« Relève-toi », dit-elle gentiment.

Jalabaya se redressa. De près, sa noire beauté éclatait davantage encore. Rakosniti voulait s'en faire une amie. Les esclaves sont souvent les seules amies des reines. Elle avait au moins appris cela dans son enfance.

« Je m'appelle Rakosniti, lui sourit-elle. Je viens de Mésopotamie. Et toi, d'où viens-tu ? »

« Je viens de la Grande Mer, au sud », répondit sobrement l'esclave.

C'était suffisant pour elle, mais la reine n'était évidemment pas plus avancée.

« Vois-tu, je suis étrangère, et beaucoup de choses m'étonnent dans ce pays. Peux-tu me les expliquer ? »

« Je suis là pour cela, maîtresse. »

« Bien. Et tout d'abord, que fait une reine de Harappa pendant ses journées ? »

« Maîtresse, elle s'assied sur les coussins et son esclave la coiffe, la parfume, l'habille. »

C'est-à-dire exactement ce que faisaient les femmes de Sargon, père de Rakosniti. Cela la faisait beaucoup rire, petite fille. Mais à présent qu'elle venait de passer de l'autre côté du miroir, elle n'avait plus vraiment envie de rire !

Elle se laissa donc tomber sur les coussins, qui allaient désormais abriter l'essentiel de sa vie, et chercha désespérément quelque chose à dire ou à faire, ce qui ne lui avait jamais posé de problème jusque-là.

Elle allait pourtant demander quelque chose quand elle réalisa que Jalabaya venait de s'asseoir près d'elle. Sans préambule, la Noire saisit quelques-unes des mèches blondes de la reine. Son visage exprimait un étonnement admiratif.

« Quelle étrange couleur », murmura-t-elle.

« Tu n'avais jamais vu de cheveux de cette couleur ? » demanda Rakosniti.

« Non, jamais. Ils sont réellement très beaux. »

Véritablement fascinée, elle frotta une poignée de crins blonds contre sa joue.

« Et comme ils sont doux... »

Rakosniti sourit à ce spectacle un peu attendrissant.

« Tu vois, Jalabaya, tu n'avais jamais connu une femme avec des cheveux d'or, et moi je n'avais jamais connu une femme aussi noire que toi. Nous avons à nous apprendre mutuellement. »

Elles se sourient. Une complicité était née. L'amitié n'était plus très loin.

« Pour commencer, tu vas m'aider à me laver. »

Elles se rendirent dans la salle de bain, où Jalabaya se révéla une esclave très attentionnée. Rakosniti fut même surprise par sa servilité. La Noire la lava sans oublier un recoin de son corps. Elle l'enduisit d'huile parfumée sans omettre un pli de la peau. Elle la coiffa en perdant ses mains sombres dans la longue chevelure blonde. La reine fut satisfaite : le roi lui avait décidément offert une servante merveilleusement soumise.

Elle décida aussitôt de l'installer. Des serviteurs meublèrent la pièce voisine avec un peu de mobilier. L'esclave dormirait là, tout près de sa maîtresse.

Ensuite, la nuit tomba. Jalabaya déshabilla Rakosniti et écarta les voiles mi-transparents qui entouraient le lit. La souveraine s'y étendit.

« Bonne nuit, maîtresse », dit la Noire en refermant les voiles.

Elle s'en alla dormir dans sa chambre. Ainsi, Rakosniti passa sa deuxième nuit au palais, sa première en tant que reine...

Dans les jours qui suivirent, elle visita « sa » ville, ces temples qui étaient dorénavant les siens,

ces rues où déambulaient « ses » sujets. Partout, elle était surprise par l'aspect grandiose de ce qu'elle découvrait. De plus en plus, elle réalisait que Hamaral était un grand roi. Et qu'elle était désormais une grande reine.

Mais les semaines passèrent et elle commença à s'ennuyer. Les jours s'amusaient à se ressembler dans cet immense palais. Elle ne voyait le roi qu'au moment du dîner. De temps en temps, il la faisait monter dans sa chambre pour passer la nuit. Elle ne ressentait plus de douleur et se mettait même à prendre du plaisir à l'amour. A part cela, elle n'avait rien à faire. Elle traînait son désœuvrement dans les jardins et les couloirs.

En fait, elle passait l'essentiel de ses journées avec Jalabaya. Les deux femmes s'asseyaient sur les coussins et bavardaient interminablement. La Noire informait Rakosniti de tout sur ce pays, en la coiffant et la recoiffant sans arrêt. Son obséquiosité devenait d'ailleurs plus que remarquable : elle soignait sa reine comme il n'était pas possible, se tenait perpétuellement tout contre elle, se montrait empressée à la moindre requête.

Certes, il était normal qu'une esclave fasse preuve de soumission, mais Rakosniti trouvait celle de Jalabaya un petit peu exagérée. Elle voulait surtout avoir une amie et cherchait un moyen de le lui faire comprendre.

Un jour, visitant le temple où elle s'était mariée pour se familiariser avec les dieux de son nouveau peuple, elle trouva ce qui pouvait l'occuper. Elle avait déjà remarqué ces inscriptions tracées sur les murs. En regardant de plus près, elle découvrit qu'elles se composaient d'un mélange de signes et de dessins. L'écriture des peuples de la vallée de l'Indus. Elle avait déjà du mal à lire celle de Mésopotamie. L'idée d'apprendre celle-ci lui traversa l'esprit. Elle se fit remettre quelques tablettes et donner un minimum d'indications pour commencer.

Ce soir-là, Hamaral ne la fit pas venir dans sa chambre. Elle se retira donc dans la sienne. Assise sur les coussins, elle s'efforçait de déchiffrer les caractères. Comme d'habitude, Jalabaya la coiffait et la recoiffait en rectifiant encore et toujours le pli de la robe royale.

« C'est bien difficile, lui dit-elle. Mais je veux y arriver. Chez moi, j'observais souvent les fonctionnaires de mon père et je les enviais de savoir écrire. Je vais commencer par apprendre à tracer mon nom, et ensuite le tien. Nous nous amuserons ainsi. »

Elle parlait en examinant les tablettes. Elle ne remarqua donc pas le changement qui s'opérait chez Jalabaya. A genoux derrière elle, la belle esclave enveloppait la reine d'un regard amoureux. Les grands yeux passaient sur les cheveux blonds, sur le visage, sur la gorge. Jalabaya semblait fascinée par l'épaule nue. Elle se pencha lentement et déposa un tendre baiser à la base du cou.

Rakosniti sursauta. Son cœur s'était mis à battre. Elle ne comprenait pas. Mais la servante se faisait plus précise : elle avait enserré le buste de sa maîtresse avec ses bras et ses baisers glissaient maintenant sur la gorge. La reine espérait qu'elle en resterait là, mais la bouche noire se posa très suavement sur sa joue. Et fit mine de poursuivre son chemin...

Jusque-là paralysée par la stupéfaction, Rakosniti poussa un cri. Sa main expédia une gifle sur le visage de Jalabaya. Celle-ci tomba du matelas et roula au sol.

« Va-t-en d'ici ! Sors de mon appartement ! »

La colère la faisait rougir. Mais la réaction de Jalabaya la surprit plus encore que ce qu'elle venait de faire. La belle Noire se mit à pleurer. Elle fondit littéralement en larmes comme un enfant.

« Maîtresse, pourquoi es-tu fâchée contre moi ? Qu'ai-je fait de mal ? Je t'en supplie, ne me renvoie pas ! Si je t'ai blessée, c'était sans le vouloir... »

Rakosniti aurait pu être estomaquée par un tel toupet chez une femme qui venait de faire ce que Jalabaya venait de faire. Mais devant cette réaction, elle comprit immédiatement qu'il y avait un malentendu, qu'elle ne saisissait pas.

« Comment, sans le vouloir ? Mais... Tu voulais m'embrasser ! »

La servante à genoux écarquilla les yeux entre ses grosses larmes.

« Mais bien sûr, maîtresse : je suis ton esclave... »

« Mais voyons, tu es une femme ! »

Cela lui semblait suffisant comme explication, mais la Noire semblait toujours aussi éberluée.

« Eh bien, oui... Mais maîtresse, tu ne me dis pas ce que j'ai fait de mal... »

« Mais Jalabaya, je suis une femme aussi ! »

Rakosniti n'était déjà plus en colère. Elle s'apercevait maintenant que l'esclave n'avait eu aucu-

ne mauvaise intention. Ce qu'il y avait entre elles était désormais une gigantesque incompréhension.

« Mais maîtresse, je ne comprends toujours pas : qu'est-ce qui t'a mise en colère ? »

Et ses yeux étaient de plus en plus agrandis par l'étonnement et l'inquiétude. Rakosniti eut brusquement un éclair spontané. Une explication à laquelle elle n'osait pas même penser.

« Enfin, Jalabaya, tu ne vas pas me dire que toutes les femmes de ce pays font l'amour avec les autres femmes ? »

La Noire la regarda, avec les grosses larmes qui perlaient à présent sur les lèvres d'où s'échappait un souffle angoissé. Ce fut très naturellement qu'elle répondit :

« Mais bien sûr, maîtresse ! Comment, les femmes de ton pays ne le font pas ? »

Il y a des moments dans la vie où, en une fraction de seconde, apparaissent toutes les hypocrisies entassées pendant des années. Comment elle, Rakosniti, fille de roi, aurait-elle pu ignorer les amours inter-féminines qui se nouaient au palais de Sargon, puisqu'elles se faisaient au grand jour. Mais tout le monde faisait semblant de ne rien voir...

« Eh bien, heu... En principe, non... », essaya-t-elle de dire.

« Pourquoi donc ? C'est un très grand plaisir, tu sais. Ici, il y a même des esclaves qui ne sont faites que pour cela. Quand un roi veut faire plaisir à son épouse, il lui en offre une. Une esclave personnelle, juste pour elle... »

Maintenant, tout s'éclairait. Mais Rakosniti était simplement abasourdie.

« C'est... C'est pour cela que le roi t'a offerte à moi ? »

« Mais maîtresse, je pensais que tu le savais ! »

Rakosniti comprenait à présent pourquoi Jalabaya était une esclave aussi attentionnée, surtout pendant la toilette !

Le malentendu dissipé, il restait le désespoir de la jeune servante. Elle s'accrocha aux jambes de la reine en pleurant de nouveau.

« Maîtresse, je t'en supplie, ne me renvoie pas ! Si tu ne veux pas de moi, je vais être vendue : que deviendrais-je ? »

Ses larmes coulaient sans arrêt. Rakosniti n'était plus du tout en colère. Elle devait rassurer la fille terrorisée.

« Allons, ne pleure plus, je t'en prie... »

Elle la fit asseoir sur les coussins. L'esclave croyait sa vie terminée : sa maîtresse ne voulait pas d'elle...

« Ecoute-moi, je ne te renverrai pas. C'était un malentendu, j'ai eu tort de m'emporter. Personne ne te fera de mal : tu resteras mon esclave. »

« Mais maîtresse, si tu ne veux pas... »

« Ecoute-moi encore. Je viens de très loin, tu sais. Je ne connais pas les coutumes d'ici. J'aurais peut-être du mal à t'expliquer. Certaines choses qui te semblent normales sont impossibles à faire pour moi. Je te demande de le comprendre. Et n'aie pas peur : je te répète que tu resteras dans ce palais. Mais tu dois le savoir : tu seras ma servante et rien d'autre. Ainsi, et seulement ainsi, nous demeurerons des amies. »

Peu à peu, à force de prières, elle parvint à rassurer Jalabaya qui cessa de pleurer.

« Voilà, es-tu tranquillisée à présent ? »

« Oui », dit faiblement la servante recroquevillée sur les coussins.

Sa peur avait disparue. Mais son œil, désormais sec, s'alluma à nouveau quand elle regarda le visage tout proche de Rakosniti.

« Mais maîtresse, pourquoi ne veux-tu pas de moi ? »

Son cerveau d'esclave, éduqué comme tel, ne pouvait comprendre l'attitude de Rakosniti : comment la reine pouvait-elle la rejeter ?

« Je ne suis pas assez belle ? » susurra-t-elle en quêtant une explication.

« Mais si, mais si, tu es très belle ! » répondit Rakosniti, à nouveau embarrassée.

« Je ne suis pas assez douce ? » insista la Noire en lui prenant le bras.

« Mais si, mais si, tu es très douce ! » s'écria la reine en se dégageant rapidement.

Et elle s'éloigna prestement des coussins. Cet incident, pour le moins inattendu, avait bouleversé une soirée qui s'annonçait ordinaire !

« Il se fait tard, dit-elle. Va te coucher. »

Jalabaya se releva, mais au lieu de se diriger vers sa chambre, elle se planta devant Rakosniti.
« Que veux-tu ? » s'inquiéta celle-ci.

« Eh bien, maîtresse, je dois t'aider à enlever ta robe... »

« Ah oui... Eh bien, heu, non. Je l'enlèverai toute seule. Va te coucher. »

Sans un mot, l'esclave disparut dans la pièce voisine. Rakosniti éteignit elle-même les torches et se coucha en se disant que le mode de vie des êtres humains différait décidément beaucoup d'un endroit à l'autre...

Quelques jours plus tard, elle se promenait dans les jardins. Elle admirait le grand bassin rempli d'eau qui en ornait le centre quand elle vit arriver Jalabaya.

« Tu t'ennuies, maîtresse », dit doucement celle-ci.

Ce n'était même pas une question, tant la chose était évidente. Rakosniti fit cependant l'effort de répondre.

« Oui, beaucoup. Mais n'est-ce pas le lot de toutes les reines ? Et toi, où vas-tu ? »

« Je vais aux Bains des Esclaves. »

Elle y allait assez fréquemment, en effet. Ces bains, construits spécialement pour les esclaves du palais, se trouvaient dans une annexe, tout à fait à l'autre bout du jardin. Jalabaya s'éloignait déjà, quand elle s'arrêta brusquement et se retourna.

« Maîtresse, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? »

« Avec toi ? Mais si ce sont les Bains des Esclaves, je n'ai rien à y faire. »

« Oh, la reine précédente y venait très souvent. Tu verras, elles sont très gentilles. »

La peur de l'ennui balaya l'hésitation de Rakosniti.

« Pourquoi pas, après tout ? »

Elle accompagna sa servante à travers le jardin. Les Bains des Esclaves se présentaient comme un bâtiment de brique carré, sans ornement d'aucune sorte. Elles y entrèrent.

Tout de suite, Rakosniti fut prise à la gorge par l'odeur de l'eau et de multiples parfums. Le centre du bâtiment était creusé d'un bassin circulaire dans lequel miroitait une onde accueillante. Le reste était une grande pièce à colonnades. Là, entre ces colonnes, elle découvrait des femmes. Plusieurs dizaines de femmes allongées ou assises, toutes déshabillées et très belles. Intimidée, elle hésita. Jalabaya l'encouragea d'un sourire.

« Viens, maîtresse. »

Elle la guida vers le bassin. Les femmes tournaient la tête en les voyant. Toutes reconnaissaient évidemment la reine. Aucune ne semblait surprise de la découvrir en ce lieu.

Rakosniti fut immédiatement enveloppée par l'ambiance sensuelle qui baignait toute la grande pièce. Elle vit une femme au corps sombre étendue entre deux colonnes. Une autre, à genoux, l'enduisait d'huile parfumée. La main glissait sur le dos, s'enfonçait dans le creux des reins. Elle vit une femme au teint plus clair à qui une brune attachait les cheveux, pendant qu'une autre lui repeignait les ongles. Elle vit deux jeunes filles qui s'enlaçaient sans honte. D'autres qui massaient doucement les omoplates ou les cuisses d'une amie. Visages épanouis, ou petits minois rieurs. Elle notait le même contraste chez les corps : amples courbes achevées, ou minces formes encore croissantes. Elle surprit le mouvement d'une Noire qui repliait la jambe. Elle vit une jolie fille qui dormait paisiblement, la bouche entrouverte. Une très belle brune, allongée sur un coude, posa les yeux sur elle quand elle passait et ne la quitta plus.

Envoûtée par ce qu'elle voyait et sentait, elle se souvenait à peine que quelques minutes plus tôt, elle s'ennuyait désespérément dans le jardin.

En marchant, elle s'était approchée du bassin où quelques esclaves se baignaient. D'autres, assises sur le bord, laissaient tremper leurs pieds dans l'eau. Toutes la regardèrent, sans surprise et sans agressivité. Devant elle, Jalabaya avait déjà jeté son voile.

« Viens, maîtresse, j'adore me baigner. Pas toi ? »

Sans façon, elle se débarrassa de sa robe blanche, de ses colliers et de ses bracelets, et elle sauta dans le bassin. La gerbe d'eau s'éleva et résonna entre les colonnes. La servante réapparut : les gouttes dégoulaient sur ses seins frémissants sous la respiration.

« Viens donc, maîtresse ! » répéta-t-elle.

Rakosniti s'aperçut que tout le monde l'observait, attendant de voir si elle allait répondre à l'invitation de Jalabaya. En fait, elle hésitait, mais la tentation fut la plus forte. D'un geste décidé, elle ôta ses colliers, ses bracelets, son voile et sa robe. Elle se retrouva aussi nue que les autres fem-

mes et sauta à son tour dans l'eau.

Toute gêne l'avait quittée et elle batifola avec sa servante, riant aux éclats. Les esclaves, tout autour, semblaient ne plus remarquer leur présence. Elle nota de petites gargouilles, fixées sur les bords du bassin, par où s'écoulaient des parfums. Ce raffinement expliquait les fortes et agréables odeurs qui embaumaient le bâtiment. Elle vit aussi des fleurs qui flottaient mollement.

Jalabaya s'empara d'une de ces fleurs et en frotta le corps de la reine. Celle-ci apprécia cette délicatesse. D'autres femmes, voyant cela, imitèrent la petite esclave. Rakosniti se vit entourée de quatre baigneuses qui la massaient tendrement avec les fleurs. Elle se sentit soudain très légère, habitée d'un bien-être qu'elle n'avait jamais connu.

« Viens, maîtresse », lui dit Jalabaya.

Dans un grand bruissement d'eau, elles gagnèrent le bord du bassin. Là étaient alignées quelques jarres très fines.

« Nous employons beaucoup de parfums que tu ne connais sans doute pas, expliqua la Noire. Veux-tu que je te les montre ? »

« Oui, montre-les moi. Je veux tout connaître. »

Jalabaya saisit une jarre et la déboucha en la présentant sous le nez de Rakosniti. Celle-ci eut le cerveau embrumé, car le parfum était réellement enivrant.

« Que c'est bon... », murmura-t-elle en respirant très fort.

« En voici un autre », dit Jalabaya en présentant une nouvelle jarre.

Le parfum s'avéra encore plus piquant.

« Ils sont tous merveilleux, s'écria sincèrement Rakosniti. Comme je suis heureuse d'être venue ! Je te remercie, Jalabaya. »

« Et cette huile, est-ce qu'elle te plaît ? Nous allons t'en mettre. »

La servante en répandit sur le cou et les épaules de la reine. L'huile coula suavement sur la peau. Une belle métisse, qui lui faisait face, entreprit aussitôt de l'en enduire. Sa main courut sur la gorge, descendit entre les seins. Rakosniti se surprit à frissonner, toujours de bien-être. Dans son dos, c'était Jalabaya qui étendait l'huile parfumée. Les doigts de son esclave glissaient sur le sillon de la colonne vertébrale, s'attardait au creux des reins, montait sur les rondeurs.

Rakosniti était réellement envoûtée par les parfums raffinés et par les soins qu'on lui prodiguait. Elle ferma les paupières. Mais elle les rouvrit aussitôt. Jalabaya venait de déposer un baiser sur son cou.

« Maîtresse, comme tu es belle... »

Tout de suite, elle sentit ses mains qui, pendant que les bras l'enserraient, se refermaient sur ses seins. La peur la fit trembler, mais elle se découvrit incapable de bouger : elle était comme pétrifiée.

Immédiatement, la belle métisse qui la parfumait se pencha et prit le bout d'un téton entre ses lèvres. Une petite brune aux cheveux frisés s'approcha pour lui lécher la hanche. Jalabaya, derrière elle, semait toujours des baisers sur sa peau.

« Maîtresse, nous parlons souvent de toi entre nous. Tu es plus belle que la reine précédente et toutes m'envient d'être à ton service... »

Rakosniti avait une féroce envie de crier, mais elle ne pouvait pas. Elle haletait de peur et, sans le vouloir, rendait ainsi sa poitrine plus attirante encore. Une superbe Noire vint se joindre à la métisse pour mordiller les bouts de seins. Rakosniti était à présent entourée d'une grappe de femmes, agglutinées sur elle, toutes nues, toutes mouillées, toutes très belles. D'autres esclaves approchaient déjà, s'enhardissant, pour caresser à leur tour la blonde étrangère.

« Maîtresse, pardonne-nous, susurra Jalabaya. Je sais que tu n'aimes pas cela, mais tu es si séduisante... »

Les femmes la submergeaient maintenant, faisaient cercle autour de son pauvre corps pantelant. Son nez s'emplissait, non plus de parfums, mais des senteurs d'innombrables corps féminins. Elle s'évanouissait presque de frayeur. Surtout, une pensée cognait sur les parois de son cerveau : allait-elle... ?

« Non ! »

Elle avait crié sans s'en apercevoir. Les esclaves s'écartèrent vivement. Elle leur avait déjà échappé.

Elle sauta sur le bord du bassin, courut entre les femmes immobiles. Elle ramassa fiévreuse-

ment ses affaires et, les tenant comme elle pouvait, elle vola littéralement parmi les colonnes pour s'enfuir de ce bâtiment étouffant. Dans l'eau parfumée, Jalabaya, elle aussi immobile, regarda disparaître le beau corps nu de sa maîtresse.

Ce ne fut que dans le jardin que Rakosniti se rendit compte qu'elle ne portait rien. Elle remit précipitamment la robe, les colliers et les bracelets en marchant. Jamais son cœur cœur ? n'avait battu aussi fort. Hagarde, elle traversa les grandes pièces désertes et les couloirs silencieux du palais, pour enfin se réfugier dans sa chambre protectrice. Là, elle se jeta sur le lit, et libéra ses nerfs en déversant une rivière de larmes.

La nuit était tombée quand Jalabaya revint à son tour. Elle entra sans faire de bruit, écarta le voile mi-transparent et trouva Rakosniti allongée sur le lit, totalement déshabillée. Elle s'assit sur le bord de la couche.

« Maîtresse, pardonne-nous, dit-elle très doucement. Nous ne voulions pas t'effrayer. Simplement, toutes ces femmes admiraient ta beauté. Je comprends à quel point cela peut être difficile pour toi : tu viens de loin et tout ce que tu vois ici te fait peur. Je le sais, car j'ai connu cette situation aussi. Mais écoute, j'étais esclave et tu es reine : tu t'adapteras plus vite que moi. »

Le corps nu ne tressaillit même pas. Elle passa tendrement sa main noire sur les cheveux blonds. Puis elle fit mine de se lever. La main de Rakosniti se referma sur son bras pour la retenir.

« Reste... »

La souveraine tournait la tête. Des larmes brillaient encore dans ses yeux. Elle les essuya.

« Je t'en prie, reste avec moi. J'ai été idiot : j'ai eu peur, alors que je n'avais aucune raison pour cela. Mais je n'ai qu'une amie. Toi. Si tu t'en vas, je serais seule. Je ne veux pas être seule. Reste avec moi... »

D'un geste qui n'était plus celui d'une reine, elle fit glisser le voile de Jalabaya, découvrant les cheveux sombres. Les deux femmes se regardèrent comme jamais auparavant.

Elles approchèrent leur visage. La peau noire frôla la peau blanche pendant que les deux bouches se joignaient. La chevelure foncée et la crinière blonde se mélangèrent, enfermant leurs joues dans une cage soyeuse. La maîtresse et l'esclave se laissèrent couler lentement sur le lit. Ensuite, le voile mi-transparent se referma, protégeant les deux corps qui se fondaient...

La vie de Rakosniti changea du tout au tout. L'amour de Jalabaya l'avait complètement bouleversée. Jamais la princesse de Mésopotamie n'avait pensé être amoureuse d'une autre femme mais, à sa grande surprise, c'était ainsi. Elle passa des semaines merveilleuses avec son esclave. Elle commençait même à se sentir chez elle.

En fait, son existence semblait partie sur un fleuve régulier et sans surprise. C'est alors que se produisit l'événement qui devait en changer le cours pour toujours.

Elle n'oublia jamais cette nuit-là. Elle voyait donc assez peu Hamaral. Il lui arrivait de l'accompagner au temple, pour des cérémonies religieuses, et c'était à peu près tout. De temps en temps, elle montait aussi dans sa chambre, et devait s'avouer qu'elle prenait de plus en plus de plaisir avec lui. Ce soir-là, précisément, un serviteur lui fit savoir qu'elle devrait le rejoindre après le dîner. A ce moment, le roi et la reine quittèrent la salle à manger et montèrent dans l'appartement royal.

La nuit, elle s'en souvint plus tard, était très agréable. Dans la pièce privée, tout se passa normalement. Le premier assaut amoureux avait été délicieux. L'obscurité baignait maintenant la chambre. Rakosniti restait immobile et nue sur le lit, pendant que le roi, qui s'était levé, se rafraîchissait. Brûlante de désir, elle attendait la deuxième étreinte. Mais son mari mettait bien du temps à boire.

« Hamaral », l'appela-t-elle doucement.

Le dos puissant se retourna lentement. Rakosniti se glaça d'effroi. Dans la pénombre, elle voyait deux petits trous qui brillaient. Ces deux points de lumière qui transperçaient le noir comme deux poignards étaient les yeux de Hamaral.

Il se tenait debout près du mur, et ses orbites scintillaient de manière affreuse. Jamais Rakosniti n'avait vu quoi que ce soit de semblable. Mais malgré cela, elle sut immédiatement de quoi il s'agissait. La peur lui jetait déjà son goût âcre dans la gorge.

« Hamaral », murmura-t-elle, tu es fou... »

Alors, le rire du roi emplit la chambre. Un rire tumultueux, fracassant, résonnant. Un rire de fou. Ensuite, il se mit à donner des coups de poing dans le vide.

« Groupez-vous autour de moi, ils nous encerclent ! » cria-t-il.

Le malheureux se croyait en pleine bataille et se battait contre des ennemis invisibles. Il renversa des meubles, brailla de plus en plus fort. Rakosniti, épouvantée, se pelotonnait dans le lit, essayait de disparaître. La crise dura plusieurs minutes.

Enfin, elle entendit un choc sourd, suivi du silence. Elle leva la tête avec précaution et distingua le corps de son mari. Celui-ci s'était évanoui. Elle se retenait pour ne pas hurler de terreur. Dans l'obscurité, elle s'empara de sa robe, oublia ses chaussures, et sortit de la pièce en suppliant les dieux de ne pas le voir se relever.

Elle courut ensuite dans les couloirs, comme perdue dans un labyrinthe. Elle échoua dans le jardin sans savoir comment. Les arbres qu'elle aimait tant lui apparaissaient comme des monstres menaçants. Elle y passa pourtant la nuit. L'aube la trouva assise parmi les fleurs, grelottante.

Personne ne l'aurait reconnue. Elle avait vieilli de dix ans en quelques heures. Elle se releva pour regarder le pâle soleil, en se disant qu'elle avait compris beaucoup de choses. En fait, elle avait *tout* compris.

Elle rentra dans le palais et retourna à son appartement. Elle trouva, bien sûr, Jalabaya mettant un peu d'ordre dans la chambre.

« Bonjour, maîtresse, lui sourit l'esclave. As-tu passé une bonne nuit ? »

Elle rejeta le battant de la porte en arrière, sans répondre. Jalabaya redressa la tête. En voyant Rakosniti hagarde et amaigrie, elle réalisa que ce matin n'était pas comme les autres.

« Qu'y a-t-il, maîtresse ? » demanda-t-elle.

Elle s'approcha pas à pas, et parla en détachant ses mots.

« Jalabaya, comment est morte la reine précédente ? »

La servante ne rougit pas, car cela lui était impossible. Elle noircit. Ce qui, chez elle, équivalait au même. Elle se releva en tremblant.

« Que dis-tu, maîtresse ? »

« Comment est morte la reine précédente ? » articula encore Rakosniti.

La malheureuse esclave se tordit les mains, en tremblant de plus en plus.

« Eh bien, mais... Maîtresse, tout le monde le sait... »

« Moi, je ne le sais pas ! »

Jalabaya connaissait visiblement le moment le plus difficile de sa vie. Mais Rakosniti voulait l'entendre dire *cela*.

« Eh bien, heu... Elle est morte... Dans un accident... »

La gifle résonna sur sa joue. Elle recula, apeurée.

« Comment est-elle morte ? » répéta Rakosniti.

Elle avançait vers sa servante et celle-ci reculait avec désespoir.

« Mais maîtresse, c'est vrai, elle s'est noyée dans le fleuve ! On a repêché son cadavre ! »

Ce mensonge éclatant reçut aussitôt sa récompense : Rakosniti se mit à la battre rageusement. Jalabaya se protégeait comme elle pouvait en la suppliant. Elle tomba sur les coussins. La reine alla prendre le fouet accroché au mur, précisément destiné aux esclaves, et dont elle ne s'était jamais servi. En voyant cela, la Noire poussa un cri de terreur. Elle se recroquevilla et leva le bras dans une protection dérisoire.

« Non, maîtresse, par pitié ! »

Rakosniti eut beaucoup de mal à retenir son bras.

« C'est lui qui l'a tuée ! laissa-t-elle tomber. Dans une crise de folie ! Et quand tu dis que « tout le monde le sait », c'est qu'en effet tout le monde le sait ! »

Et après cette mort, Hamaral avait décidé de se remarier, et il avait fait appel à Sargon, roi de Mésopotamie, et celui-ci avait choisi une de ses filles. Elle.

« Alors, chaque fois que j'entrerai dans son lit, je risquerai ma vie ! Il pourra me tuer à tout moment, il aurait déjà pu le faire hier soir ! »

« Je t'en supplie, maîtresse, implora Jalabaya, on pourrait nous entendre... »

Soudain très fatiguée, Rakosniti lâcha le fouet. Elle n'avait plus envie de prononcer un mot. Rassurée, l'esclave s'était redressée. Elle vint se blottir contre sa reine.

« Ecoute, le roi n'est pas vraiment fou. En général, il est normal. Mais de temps en temps, il a... des « crises ». Quand elles sont passées, il ne se souvient de rien. »

Sa voix se fit encore plus basse pour ajouter :

« Il ne se souvient même pas que c'est lui qui a tué sa femme... Il est persuadé qu'elle s'est

vraiment noyée. »

« Mais il faut faire quelque chose, le soigner. »

« Et comment donc ? Il est le roi : si quelqu'un ose lui dire qu'il est fou, il le fait condamner à mort ! »

« Alors, il ne faut rien dire, et ne rien faire ? Et je devrai continuer à partager sa chambre, en sachant qu'il peut me tuer à n'importe quel instant ! »

Jalabaya écarta les bras, indiquant qu'une esclave peut difficilement donner des conseils à une reine. Cette dernière discernait clairement l'étau dans lequel elle était enserrée, et elle cherchait désespérément un moyen d'y échapper.

« Je vais au temple, dit-elle brusquement. C'est là-bas que je trouverai des gens avec assez d'influence... »

Elle fit préparer un char sur le champ et se rendit au grand sanctuaire. Après avoir monté les interminables escaliers, elle entra dans une pièce au milieu de laquelle trônait une table. Plusieurs prêtres y étaient assis, occupés à discuter. Gaudaro était l'un d'eux. Ils se levèrent en voyant arriver la reine.

« Madame, quel honneur de vous recevoir, et quelle surprise ! »

Elle enveloppa le groupe d'un regard, puis dit très distinctement :

« Le roi est fou. »

Un silence total lui répondit.

« Allons, messieurs, je sais que je ne vous apprends rien... Vous non plus, du reste, vous ne m'avez rien appris. Mais rassurez-vous : comme vous pouvez le constater, le roi ne m'a pas encore tuée. »

Nouveau silence des prêtres. Gaudaro leur fit un signe.

« Laissez-nous, je vous en prie. »

Ils quittèrent la pièce, les laissant seuls.

« Madame, reprit Gaudaro, je comprends parfaitement la situation dans laquelle vous vous trouvez. Mais comprenez que je pouvais difficilement vous dire, juste avant votre mariage : « Pardonnez-moi, mademoiselle, je dois vous expliquer que votre fiancé n'est pas tout à fait normal ». Avouez que la nuit de noces n'aurait pas eu le même goût ! »

« Soit, reconnut-elle. Et vous m'avez laissé épouser un fou... »

« Le roi n'est pas fou, madame. Il est sujet à des crises de folie passagères. »

« Et que comptez-vous faire ? »

« Que faudrait-il faire, selon vous ? »

« Eh bien, il faut le soigner. »

« Le soigner, madame ? Connaissez-vous un remède contre la folie ? »

« Eh bien, pas moi... »

« Ni moi non plus. Et personne n'en connaît. »

C'était vrai. Il n'y avait aucun remède contre la folie.

« Eh bien, mais il faudrait le remplacer... »

« Remplacer le roi, madame ? Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? Remettre en cause l'autorité d'un roi, sous quelque prétexte, je dis bien sous quelque prétexte que ce soit, équivaudrait à remettre en cause l'ordre qui régit toute la société. C'est simplement impossible. »

Et Rakosniti, fille de roi, savait aussi cela.

« Alors, il est fou, et tout le monde fait comme si de rien n'était ? »

« Madame, le roi est le roi. C'est tout ce que nous avons à en savoir. Il est comme les dieux : personne ne se préoccupe de savoir s'ils sont fous ou sains d'esprit. Ils sont les dieux et cela suffit. »

« Et dans une de ces... « crises de folie passagères », comme vous dites, il peut me tuer sans que j'ai le droit de protester ? »

« Madame, si vous étiez une femme ordinaire, je pourrais vous conseiller. Mais vous n'êtes pas une femme ordinaire. »

« Une femme ordinaire peut du moins échapper à son mari si celui-ci est fou ! s'écria-t-elle. Ne le puis-je pas ? »

« Non, madame : vous êtes l'épouse du roi. Vous ne pouvez pas vous échapper. »

« Et si on repêche mon cadavre dans le fleuve ? »

« Je vous répète, madame, que le roi est le roi... »

L'étau s'était refermé et il était d'une solidité implacable. Elle ne pouvait s'échapper sous peine d'être condamnée à mort comme femme infidèle et, si elle restait, elle risquerait sa vie chaque fois qu'elle approcherait le roi. Le désespoir lui apporta un dernier argument.

« Soit. Mais avez-vous pensé à une chose ? Les crises de folie du roi ne sont pas seulement dangereuses pour moi : pendant l'une d'entre elles, il peut prendre de graves décisions qui auraient des conséquences catastrophiques pour ce royaume. Obéiriez-vous à ces ordres dictés par la folie ? »

« Mais bien sûr, madame. »

« En sachant à l'avance les conséquences que cela aurait ? »

Gaudaro la regarda.

« Madame, venez. Je vais vous montrer quelque chose. »

Il la conduisit jusqu'à une fenêtre.

« Regardez cet animal. »

Elle frissonna de peur. Tout en bas, dans la grande cour, elle apercevait un de ces animaux qui l'effrayaient tant.

« Voyez cet éléphant, madame, dit Gaudaro. Il est énorme, il est fort, il peut écraser qui il veut. Pourtant, il a peur d'une chose, et d'une seule. »

« Et quoi donc ? »

« Les souris. »

« Les souris ? » s'exclama-t-elle, incrédule.

« Oui, madame. Une petite souris pourrait se glisser par la trompe de l'éléphant et monter pour lui grignoter le cerveau. Il lui serait impossible de s'opposer à cela. »

Rakosniti avait compris la parabole.

« En somme, dit-elle, le roi est un éléphant qui a une petite souris dans la tête ? »

« C'est exact, madame, et si vous connaissez un moyen de tuer la souris sans tuer l'éléphant, dites-le nous. Vous rendrez un grand service à vous même. Et à ce pays. »

Le Grand Prêtre la laissa. Elle observa avec perplexité l'éléphant, tout en bas, dans la cour...

Quelques jours plus tard, Hamaral décida de partir en voyage d'inspection à travers son royaume et il fit savoir à Rakosniti qu'elle viendrait avec lui.

Ils sortirent du palais. Des centaines de serviteurs bien alignés se prosternèrent à leur apparition. La reine eut à nouveau très peur : trois éléphants, richement caparaçonnés, étaient accroupis sur le sable fin. On l'invita à monter sur celui du milieu. Elle se vit paralysée.

« N'aie pas peur, la rassura Hamaral. Il est dressé. »

Surmontant son effroi, elle gravit la petite échelle adossée contre l'animal pour atteindre le dais de pourpre installé sur le dos monstrueux. Sous les riches tentures rouges, elle découvrit qu'on avait fixé un matelas avec quelques coussins et une couverture jetés par dessus. Le dais royal était ainsi un authentique appartement juché sur l'éléphant.

Hamaral la rejoignit et s'assit près d'elle. Le cornac, un jeune garçon au teint mat, monta à son tour et se plaça devant eux. On enleva l'échelle. Rakosniti ne put retenir un cri quand le monstre se redressa lourdement. Ensuite, il se mit à marcher, et elle trouva que le tangage était pire que celui du bateau qui l'avait amenée.

Et pourtant, ce n'était déjà plus le répugnant animal qui l'effrayait. Mais cet autre, assis tout contre elle, et qui était son mari...

Le cortège comprenait trois gros éléphants et quelques centaines de soldats, fantassins pour la plupart. Il quitta la ville et s'ébranla dans la campagne. Par l'ouverture du dais, la reine voyait qu'ils longeaient le fleuve et se dirigeaient vers le nord. Elle n'était jamais allée dans cette direction.

A l'heure du repas, ils ne s'arrêtèrent pas, et les souverains se restaurèrent pendant la marche. Ensuite, d'un geste ferme, Hamaral tira le rideau rouge. Ils se retrouvèrent isolés sous les tentures de pourpre, échappant au regard des autres. Rakosniti s'en serait doutée : elle avait compris, bien sûr, pourquoi le dais royal était si confortablement aménagé. Il leur suffit de s'allonger sur le dos pour se retrouver comme dans un lit. Le matelas était profond et moelleux.

Mais Rakosniti tremblait de peur. Ils étaient coupés du monde. Elle savait que si elle se mettait à hurler, et si ses hurlements résonnaient dans toute la campagne, il ne se trouverait pas une seule

personne pour venir la secourir. Nul ne pouvait s'opposer au roi. Alors, elle subit ses assauts sans réagir.

Il se rassit devant elle. Elle examina, avec une angoisse fascinée, ce dos si large, renfermant une force inimaginable. Que pourrait-elle faire, elle si faible, le jour où une « crise » le prendrait ? Et cela lui arriverait forcément un jour...

Elle rajustait son voile quand il rouvrit le rideau. Ils étaient dans un village. L'éléphant s'accroupissait à nouveau. Ils remirent pied à terre. Les villageois, de pauvres gens simplement vêtus de pagnes, s'inclinaient avec respect. L'un d'eux, certainement le chef, vint présenter ses compliments à Hamaral, et deux femmes glissèrent des bouquets de fleurs autour du cou de Rakosniti. Elle sourit faiblement : qui pouvait se douter du cauchemar intérieur qu'elle vivait en permanence ?

Ils repartirent. Comme ils remontaient toujours vers le nord, la reine découvrait peu à peu le Pays des Cinq Fleuves, et celui-ci se révélait de plus en plus beau. Elle voyait pour la première fois des océans d'herbe dans lesquelles des armées se seraient perdues, des forêts si profondes qu'elle fut effrayée à la seule idée d'y pénétrer. Et elle se sentait captivée : tout était grandiose dans cette contrée. Le mot « petit » y semblait inconcevable. Le royaume de son père lui paraissait bien étroit à présent...

Quand ils atteignirent les montagnes, cette impression s'amplifia : jamais elle n'en avait vues de si hautes, de si imposantes. Le cortège se mit à monter, et à monter encore. L'éléphant dut ralentir sa marche. Par une fin d'après-midi, il s'accroupit et Hamaral fit descendre son épouse. Ils gravirent une pente. Au sommet, Rakosniti dut écarquiller les yeux : son mari lui montrait un lac. A la mesure de ce pays, c'est-à-dire immense. Une authentique mer encerclée de montagnes.

« Que c'est beau », s'extasia-t-elle.

« Attends, lui dit le roi, le soleil va se coucher... »

Un peu plus tard, en effet, le soleil se coucha. Et Rakosniti vit un spectacle sublime, merveilleux : le crépuscule avait transformé le lac en un chaudron de bronze, en un coffre ruisselant d'étoiles.

« Tu es le roi de tout cela ? » s'exclama-t-elle naïvement.

« Oui, et désormais tu en es la reine. »

Cette malheureuse phrase rompit le charme, car elle ramenait Rakosniti à son cauchemar quotidien.

Le lendemain, en redescendant la montagne, elle prit conscience qu'elle ne dormait presque plus depuis le départ. Elle était de plus en plus fatiguée, amaigrie, vieillissante. Le maquillage ne pouvait plus dissimuler l'altération de ses traits. Elle attendait, terrifiée, la « crise » de Hamaral qui devrait bien venir.

Le cortège, revenu dans la plaine, entra un jour dans un village. Ils furent reçus par des cris. Non pas des acclamations, mais des braillements de peur. Hamaral fit agenouiller l'éléphant et demanda ce qui arrivait. On l'informa qu'un taureau sauvage s'était introduit dans la bourgade. Tout le monde s'enfuyait. La population apeurée s'assemblait aux abords des premières maisons. Le roi se mit en colère.

« Comment, il y a un taureau par ici et vous vous enfuyez ! Laissez-moi faire ! »

Il jeta son collier de perles et alla se poster devant le village. L'animal monstrueux apparut très vite. Il était de demi-caste : sa robe noire se coupait de taches grises. En apercevant cette énorme bête, Rakosniti fut incrédule.

« Enfin, pensa-t-elle, Hamaral ne va tout de même pas... »

Elle ne pouvait concevoir qu'un homme osât se mesurer à cette apparition. Mais le roi attendait fermement l'assaut. Elle voyait le torse nu que soulevait la respiration régulière.

Le taureau chargea, dans un déploiement de force qui la fit trembler. Hamaral ne bougea pas d'un pouce et reçut l'impact sur son buste. Elle poussa un cri, certaine qu'il était mort.

Mais ensuite, elle vit son mari, toujours debout, qui se battait furieusement contre les cornes du monstre. Toujours sceptique, elle fut presque envoûtée par cette vision. Ce n'était pas un homme contre un taureau : c'étaient deux taureaux qui se mêlaient dans la lutte. Les bras puissants de Hamaral tentaient de renverser la tête de la bête pour la déséquilibrer. Rakosniti se tourna vers les soldats.

« Mais que faites-vous ? leur cria-t-elle. Allez l'aider, voyons ! »

Peine perdue : ils étaient tous paralysés par l'effroi. Aucun n'osait avancer d'un pas. Elle vit alors le taureau qui donnait un suprême coup de reins et emportait définitivement le corps du roi.

L'homme et la bête, toujours entrelacés, tombèrent ensemble dans le fleuve et se perdirent sous une grande gerbe d'eau.

Rakosniti se précipita vers la rive pour savoir ce qui allait se passer. Mais elle ne vit plus rien. Seulement la rivière qui coulait, imperturbable. Le cœur serré, elle se dit que Hamaral était mort.

Elle aperçut alors une tache noire à la surface. C'était le corps du taureau qui flottait, devenu un cadavre. Tournant la tête, elle vit ensuite l'homme, qui sortait péniblement de l'eau. Son corps à demi-nu se traînait comme il pouvait sur le rivage.

Elle se mit à courir vers lui. Elle n'eut pas conscience de son voile qui s'envolait, des larmes qui coulaient de ses yeux. Elle courait pour le rejoindre.

« Hamaral, tu es blessé ? Faut-il que tu sois fou ! »

L'air surpris, il la regarda. Elle le regarda aussi, encore plus surprise. Elle venait de découvrir qu'elle avait eu peur de le perdre...

L'après-midi touchait à sa fin et l'éléphant royal avançait au milieu du cortège. Sous le dais de pourpre, Rakosniti et Hamaral achevaient de faire l'amour. Cette fois, elle s'était donnée à lui sans retenue. Elle s'accrocha à la puissante poitrine.

« Promets-moi de ne jamais recommencer ! Il y a des chasseurs pour tuer les animaux ! »

« Tu vois bien qu'il ne m'est rien arrivé, protesta-t-il. Il fallait bien que je fasse ce travail, puisque personne ne voulait le faire. »

« Et si tu m'avais laissée veuve ? »

Il caressa les cheveux blonds.

« Mais voyons, Rakosniti, tu as vraiment eu peur pour moi ? »

« Bien sûr. Cela t'étonne ? »

« J'avoue que beaucoup de gens ont peur à cause de moi. Mais des personnes qui ont peur pour moi, depuis ma mère, tu es la première. »

Elle fut d'autant plus troublée qu'elle sentait le désir renaître déjà en elle.

« Eh bien, oui, j'ai eu peur de te voir mourir stupidement. Un roi ne doit risquer sa vie qu'à la guerre. »

« C'est étrange, dit-il alors. Pendant un certain temps, après notre mariage, j'ai eu l'impression qu'en réalité, tu avais peur de moi. »

Elle n'osa pas lui révéler à quel point son impression avait été juste !

« Un peu, esquiva-t-elle. Mais comprends-moi : tout est si différent dans ce pays. A présent, je sais ce que je veux. Hamaral, je veux rester ici : j'aime ce royaume, il est beau. Je veux en être la reine, le voir grandir et prospérer, sentir ses habitants heureux. Je veux voir pousser les blés, voir le soleil se coucher sur les lacs. Et puis, je veux être avec toi, partager ton lit, te donner des enfants, t'apporter le bonheur. »

Il lui demanda très naturellement :

« Mais alors, tu m'aimes ? »

Elle n'en revenait pas de ce qu'elle allait dire. Elle déposa un baiser sur le torse puissant qu'elle désirait à nouveau.

« Oui, je t'aime », murmura-t-elle enfin.

La nuit venait de tomber. L'éléphant royal avançait entre les rizières où les étoiles faisaient briller de multiples lueurs argentées...

Rentrée à Harappa, Rakosniti décida qu'il était temps d'agir. Elle s'enferma dans une pièce avec Hamaral et essaya de lui parler.

« Mon chéri (c'était ainsi qu'elle l'appelait désormais), je t'aime et je veux t'aider. Je vais faire venir des médecins d'Egypte : ils sont très en avance sur les autres. J'en ai vu quelques-uns au palais de mon père : ils peuvent soigner toutes les maladies. »

« Des médecins ? s'étonna son mari. Mais pour quoi faire ? »

« Eh bien, mon chéri, pour te guérir. »

Jamais elle n'oublia le changement qui s'opéra sur le visage de Hamaral. Une colère folle, vraiment folle.

« Que veux-tu dire ? » articula-t-il d'une voix rauque.

Elle réalisa trop tard qu'elle venait de prononcer les mots qu'il ne fallait pas.

« Que veux-tu dire ? Que je suis fou ? »

Avec un cri sauvage, il se jeta sur elle et commença à l'étrangler. Elle tenta de crier et de se

débattre. En vain. Sa force de colombe était étouffée. Elle allait mourir.

Elle ne mourut pas. Elle se réveilla au sol, la gorge endolorie, mais toujours vivante. Hamaral était assis sur un siège. Immobile, il fixait un point qu'il était seul à voir. Elle comprit. Il était amoureux d'elle et son amour avait été plus fort que la folie. Même dans la crise la plus violente, il ne pouvait pas la tuer. Bouleversée, elle se jeta sur lui en pleurant.

« Je te guérirai, mon chéri, je te le jure. Je ne sais comment, mais je te guérirai. Avec toute la force de mon amour ! »

Un peu plus tard, allongée nue, elle raconta tout à Jalabaya qui l'enduisait d'huile parfumée.

« Il n'y a rien à faire, maîtresse, dit l'esclave. La folie ne se guérit pas. Il restera toujours dément. »

Mais elle était décidée.

« Je le soignerai. Je tuerai la souris et je sauverai l'éléphant. J'en ai fait la promesse... »

Les années passèrent. Rakosniti devint une reine expérimentée. Le royaume prospérait et Hamaral était de plus en plus amoureux d'elle. En fait, ils ne se quittaient pratiquement plus.

Il aurait donc été le meilleur des maris et le plus grand des rois s'il n'y avait eu ces crises de folie qui le coupaient du monde aux moments les plus inattendus. Elle n'avait plus peur pour sa vie, mais il était tout de même gênant de voir le souverain se mettre à délirer devant les serviteurs !

Pourtant, elle menait son combat. Elle avait discrètement écrit en Egypte pour correspondre avec des médecins. Ceux-ci, dans leurs réponses, ne lui avaient guère laissé d'espoir : personne ne connaissait de remède contre la folie. Elle ne désespérait pas et, en attendant, elle entourait Hamaral d'affection.

A partir d'un moment, ses crises se firent moins violentes mais plus fréquentes. Les médecins confirmèrent à Rakosniti que c'était malheureusement un signe d'aggravation de la maladie. Un jour, il la fit venir dans ses appartements.

« Ma chérie, lui dit-il, je viens de prendre une décision qui te fera plaisir. »

« Laquelle ? »

Il lui montra une petite maquette montée sur une table.

« Je vais faire construire cela pour toi. »

« C'est très joli, mais de quoi s'agit-il ? »

« C'est un tombeau. Je veux en faire le plus beau qu'on ait jamais vu. Il y aura un temple, avec des colonnes et des statues. Puis il y aura une salle souterraine où j'entasserai toutes les richesses de mon royaume : des diamants, des perles, de l'or... Chacun des peuples que je domine devra payer un tribut et on l'ajoutera dans la salle souterraine : peaux, épices, émeraudes. Personne ne peut imaginer le trésor que j'amasserai. Et au milieu de ces merveilles, il y aura ton cercueil. Ensuite, la salle sera barricadée et nul ne pourra jamais violer ton tombeau. »

Elle fut sincèrement flattée, mais évidemment surprise.

« Mon chéri, je te remercie. Mais tu as tout le temps pour finir ce tombeau : je suis encore jeune. »

La voix de son mari était étrange depuis le début, mais ce fut à ce moment seulement qu'elle le remarqua.

« Non, je n'attendrai pas. Rakosniti, tu es la plus belle femme du monde. Aucune ne peut égaler ta beauté. Je veux que tu restes éternellement séduisante. Personne ne te verra jamais vieillie, avec des rides, avec des cheveux blanchissants. Pour la postérité, tu demeureras telle que tu es : fabuleusement belle. C'est pour cela que je veux construire ce tombeau. »

Le cœur de la reine ne battait plus. Elle n'osait comprendre.

« Hamaral, tu... Tu ne penses pas à m'enterrer... vivante ? »

« Je ne veux pas que tu vieillisses ! s'écria-t-il de cette voix si étrange. Tu seras jeune pour toujours et le monde ne te connaîtra que telle que tu es ! »

Elle rentra dans sa chambre, affolée, et se jeta en pleurs sur les coussins. La voyant ainsi, Jalabaya la rejoignit.

« Qu'y a-t-il, maîtresse ? »

Elle lui expliqua l'horrible dessein du roi.

« Je t'avais bien dit qu'on ne pouvait guérir un fou ! Maîtresse, il faut nous échapper. »

« Nous échapper ? » souffla-t-elle.

En effet, elle n'y avait pas pensé une seule seconde.

« Oui, tu vois bien qu'il est irrémédiablement fou ! Il va te tuer, et le pire est que, dans sa folie, il sera persuadé de te faire du bien. Et il me tuera aussi. »

« Pourquoi toi aussi ? »

« Dans certaines régions de ce pays, il est de tradition d'enterrer les esclaves avec leur maître. S'il n'y a pas encore pensé pour moi, il y pensera bientôt. Nous devons nous échapper. »

« Mais je ne peux pas l'abandonner, gémit Rakosniti. Il n'est pas méchant, seulement malade : si je m'en vais, qui va s'occuper de lui ? »

« Maîtresse, voyons, il veut te tuer ! »

« Mais je l'aime malgré tout... »

Jalabaya employa alors ses artifices amoureux. Elle dévoila la poitrine de la reine, y posa des lèvres brûlantes à souhait.

« Echappons-nous, murmura-t-elle. Sinon, il nous fera périr toutes les deux. »

Elle avait visé juste. Dans ce moment de faiblesse, le plaisir eut raison de la volonté de Rakosniti.

Elles s'échappèrent donc une nuit. La blonde Mésopotamienne n'en garda presque aucun souvenir. Elle se souvint cependant d'être montée sur une barque et, en descendant le fleuve, de s'être retournée une dernière fois. Derrière les remparts, elle aperçut furtivement les toits du palais où elle avait vécu. Elle se souvint aussi d'avoir pensé à cet homme qu'elle quittait, en se demandant si elle agissait bien.

Elles sautèrent hors de l'embarcation et se perdirent dans la campagne. Rakosniti avait d'abord pensé à rejoindre la mer et embarquer sur un bateau pour retourner en Mésopotamie. Mais Jalabaya lui fit remarquer, avec raison, qu'aucun navire n'accepterait de prendre la reine de Harappa qui s'enfuyait !

Alors, elles marchèrent, au hasard des chemins. Elles traversèrent ces océans d'herbe qui avaient tant impressionné Rakosniti. Elles s'enfoncèrent dans ces forêts effrayantes qui semblaient sans fin. Elles entendaient parfois le rugissement d'un tigre, mais c'étaient surtout les bandits qu'elles craignaient. Le soir, elles s'endormaient au pied d'un arbre, enlacées pour se rassurer. Il n'y avait plus ni reine, ni esclave, mais deux vagabondes qui erraient.

Elles traversèrent des villages, puis des villes. Elles veillaient bien à s'envelopper la tête de leur voile pour que personne ne reconnaisse la souveraine de Harappa. D'ailleurs, elles entendaient des conversations qui leur prouvaient qu'elles étaient recherchées, et qu'on offrait même une récompense à celui qui permettrait de les retrouver.

Elles décidèrent donc de remonter vers le nord, où il n'y avait que peu de villes. Elles atteignirent ainsi ce que tout le monde appelait la Grande Montagne. Et en effet, elle était plus grande que toutes celles que Rakosniti avait pu voir auparavant. Elles commencèrent à s'élever vers les hauteurs, par des chemins de terre qui devinrent vite des sentiers. La reine fuyarde osait à peine baisser les yeux pour voir ces vallées d'une incroyable profondeur. Elle n'aurait jamais pensé qu'un jour elle grimperait aussi haut. Mais elle montait sans arrêt, avec Jalabaya.

La nourriture se raréfiait. Elles s'étaient assez endurcies pour résister à la faim. Seulement, les pentes étaient de plus en plus dépourvues de végétation.

Un matin, en se réveillant, Rakosniti grelotta. Le froid venait de la saisir. A peine s'étaient-elles mises en marche que de gros flocons tombèrent en formant un épais rideau. Elles se serrèrent l'une contre l'autre pour continuer, mais la neige se transforma en tempête. Les rafales les frappaient, la mousse blanche les enveloppait. Jalabaya éclata en sanglots.

« Je n'en peux plus, gémissait-elle. Je veux me coucher... »

Elle s'effondra et fermait déjà les yeux.

« Imbécile ! lui cria Rakosniti. Relève-toi, tu vas mourir gelée ! »

Elle la frappa, lui donna des coups de pied, mais la Noire ne réagissait plus. Désespérée, Rakosniti marcha encore quelques pas, à demi-inconsciente. Elle regarda sa main : elle était toute blanche, le sang à l'intérieur étant complètement glacé. Elle s'écroula à son tour et ne trouva plus la force de bouger. Le vent plaquait la neige sur son visage livide. Elle s'évanouit...

Elle se réveilla dans une surprenante ambiance de chaleur. Elle distingua qu'elle était à l'intérieur d'une cabane de bois, avec un feu brûlant tout près d'elle. Son corps avait recouvert la couleur et la vie.

La tenture qui fermait la porte s'écarta et deux hommes apparurent. Ils étaient différents de tous

ceux qu'elle avait vus dans sa vie : petits, trapus, avec des yeux bridés et des pommettes saillantes. Ils portaient de non moins curieux costumes en peaux de bêtes. Ils lui parlèrent, mais elle ne comprit évidemment pas un mot. Ils disparurent et revinrent un peu plus tard, accompagnés de Jalabaya. Rakosniti ne la reconnut presque pas, car son amie avait revêtu le costume de cette tribu : une veste et un pantalon en peaux de bêtes bien épaisses. L'ancienne esclave, qui avait retrouvé son aspect normal, lui sourit.

« Tu vois, tu avais raison en disant que ma peau noire était aussi étrange que tes cheveux blonds : c'est grâce à elle si nous sommes encore vivantes. Ils nous ont repérées dans la neige et nous ont sauvées. Quand je me suis réveillée, ils voulaient nous abandonner, car ils ont à peine assez à manger pour eux, mais la couleur de ma peau les a tellement étonnés qu'ils ont décidé de nous amener dans leur village. Ils sont même disposés à nous garder. »

« Qui sont-ils ? » demanda faiblement Rakosniti.

« C'est le peuple de cette montagne. Ils sont très gentils, tu verras. »

Celle qui avait été reine de Harappa reçut de la nourriture et des boissons chaudes. Elle put enfin se lever et sortir avec son amie. Le village se composait d'une douzaine de huttes en bois posées sur un petit plateau au flanc d'une montagne. En s'approchant tout près du bord, elle eut mal à la tête : au dessous d'elle, le vide était infini. Elle se trouvait à des dizaines et des dizaines de milliers de pieds d'altitude.

« Tu vois, sourit Jalabaya, nous sommes à l'abri ici. Personne ne viendra nous chercher. »

En effet, c'était peu probable. Rakosniti regarda cette bourgade et ressentit une impression de paisible sécurité. Pour la première fois depuis longtemps.

Le soir, elle dînait dans la hutte du chef du village. Ses cheveux blonds, elle s'en aperçut vite, étonnaient ces petits hommes aux yeux bridés tout autant que la peau noire de Jalabaya. Celle-ci s'efforçait de communiquer à force de signes.

« Ils sont d'accord pour que nous restions, traduisit-elle enfin. Mais nous devons participer aux travaux avec les autres femmes. »

Rakosniti n'y voyait aucun inconvénient. Le lendemain, elle avait à son tour enfilé la veste et le pantalon en peaux de bêtes. Une nouvelle vie débutait pour elle.

Elle découvrit que le peuple de la montagne ignorait totalement la guerre. Lorsqu'il se sentait menacé, il s'enfuyait simplement vers les sommets et personne ne pouvait évidemment le suivre. Ces hommes trapus enjambaient des précipices vertigineux ou escaladaient des pics verticaux sans paraître s'en apercevoir. Elle se surprit elle-même à grimper ou descendre par des sentiers surplombant le vide, et elle se surprit encore davantage en constatant après quelques mois qu'elle n'avait plus peur du tout.

Ce peuple vivait de la chasse. Il tuait les animaux et faisait commerce des peaux avec les habitants des vallées. Rakosniti descendit quelquefois pour assister à ces marchés. Sans arrêt, ses cheveux blonds lui attiraient des grappes d'enfants curieux qui écarquillaient leurs yeux bridés.

Elle se faisait donc à sa nouvelle existence et ne se rendait pas compte que le temps passait. Elle se rendit compte en revanche que le fils du chef du village était toujours avec Jalabaya. Comme elle apprenait peu à peu la langue de ce peuple, elle pouvait saisir l'essentiel des conversations qu'ils échangeaient. Un jour, son ancienne servante vint la trouver, les yeux brillants.

« Tu sais... »

« Oui, j'ai compris », la coupa-t-elle en souriant.

Quelques jours après, le mariage était célébré. Au milieu des acclamations, Jalabaya et son mari se retirèrent dans une hutte pour y passer leur première nuit d'époux.

Rakosniti demeura seule dans la sienne. Elle vit peu à peu s'arrondir le ventre de son amie. Celle-ci accoucha un matin dans de grandes douleurs. Le bébé était un garçon, aux yeux bridés et aux pommettes saillantes, mais à la peau un peu plus sombre que les autres enfants du village.

Jalabaya eut ensuite une petite fille. Ce fut à ce moment seulement que Rakosniti s'aperçut que trois années venaient de s'écouler, et se souvint qu'elle n'avait pas toujours été cette montagnarde vêtue de peaux de bêtes.

Un jour, elle s'assit tout près du bord de la montagne, devant ces grandioses massifs auxquels elle était désormais habituée. Elle devina plus qu'elle ne vit Jalabaya qui venait s'asseoir à côté d'elle. La Noire avait bien changé : son corps s'était un peu épanoui sous l'effet des grossesses. Elles contemplèrent le paysage sans échanger un mot.

« Tu penses à lui, n'est-ce pas ? » demanda enfin l'ancienne servante.

« Oui », répondit simplement l'ancienne souveraine.

« Mais il voulait te tuer... »

« Ce n'était pas de sa faute : il était fou. »

« Quelle différence cela ferait-il si tu étais maintenant enterrée vivante ? »

« Les années ont passé, dit Rakosniti sans répondre à la question. Je me demande ce qu'il est devenu. Nous n'avons jamais reçu de nouvelle de Harappa. »

Elle se tut. Le ciel était d'un bleu très pur.

« Inutile, j'ai compris, lança soudain Jalabaya. Tu veux y retourner, n'est-ce pas ? »

« Oui », répondit-elle d'une voix égale.

« Mais enfin, tu n'as pas encore assimilé qu'il est fou ! explosa la Noire. Dès qu'il te verra revenir, il sera capable de tout. »

« Je dois y retourner. Je dois savoir ce qu'il est devenu. Je suis la seule qui l'aime. Si j'étais restée, peut-être aurais-je réussi à le sauver ? »

« Personne ne pourra le sauver ! »

« Peut-être pourrais-je au moins le réconforter. Je sais qu'il est malheureux. En me retrouvant, il me pardonnera et nous pourrions recommencer. J'ai besoin de le revoir. »

Découragée, Jalabaya comprit que la décision de son amie était définitive.

« Bon, quand vas-tu partir ? »

« Demain. »

Le jour suivant, en effet, elle quittait le village. On lui avait donné un lourd sac rempli de vivres, qu'elle avait accroché à son dos, et une outre pleine d'eau. Elle répondit aux cris des habitants qui saluaient son départ.

Jalabaya l'accompagna sur le sentier pendant très longtemps. Soudain, elles s'arrêtèrent pour se faire face.

« Eh bien, adieu », dit Rakosniti.

« Tu as tort de faire cela. En retournant là-bas, tu vas gâcher ce qui te reste de vie. Tu devrais rester. »

« Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi. Soigne bien ton mari et tes enfants. Et surtout, sois heureuse. »

« J'aimerais pouvoir t'en souhaiter autant... »

Elles approchèrent leur visage et, pour la première fois depuis bien longtemps, elles s'embrassèrent, comme aux plus beaux jours. Ce fut seulement à ce moment que les deux femmes mesurèrent à quel point elles s'étaient réellement aimées.

Elles se séparèrent, dissimulant comme elles pouvaient leur émotion. Rakosniti se retourna une dernière fois. Là-haut, tout là-haut, la petite silhouette dont elle ne distinguait plus la couleur de peau agitait le bras en signe de salut. Elle put laisser couler ses larmes en dévalant le sentier...

Redescendue de la montagne, elle marcha aussi vite que possible en direction de Harappa. Elle retrouva les océans d'herbe qui lui firent cette fois plaisir. Mais quand elle déboucha sur les bords du fleuve, elle comprit que quelque chose avait changé.

Les champs de blé étaient à l'abandon, les rizières étaient désertes. Elle traversa des villages abandonnés où elle ne rencontra ni êtres humains, ni animaux. Elle passa devant des silos à grain aux portes arrachées. Son angoisse augmentait. Elle devint certitude quand elle vit flotter sur la rivière des cadavres d'hommes. Ceux-ci n'avaient pas été victimes d'une inondation : on les avait tués. Elle comprit alors : le royaume de Harappa n'existait plus.

Cette horrible certitude lui apporta paradoxalement une totale assurance. Ce fut sans frémir qu'elle commença à découvrir des cadavres, sur les chemins, dans les champs. Certains baignant dans le sang, d'autres simplement morts de faim ou de maladie. Ils étaient de plus en plus nombreux à mesure qu'elle approchait de la ville. Elle savait déjà ce qui l'y attendait.

Un matin, elle retrouva enfin les hautes murailles qu'elle avait quittées subrepticement trois années plus tôt. Bien entendu, le port qu'elle avait connu si actif était désert et les portes grandes ouvertes. Elle entra lentement. Aucune présence dans les rues bien droites. Aucune vie dans les belles maisons de brique. Elle avança dans ce décor irréel, surprise par l'aspect intact de la ville malgré son état d'abandon. Le temple aussi était intact, mais elle n'eut pas besoin d'y entrer pour deviner qu'il ne contenait plus aucun prêtre et que le feu d'encens était définitivement éteint.

Qu'importait : elle cherchait le palais.

La cour de sable fin était aussi vide que la cité. Elle monta l'escalier, entra dans la grande salle. Le parquet était toujours luisant, les murs toujours couverts de belles fresques représentant presque toutes des éléphants multicolores. Mais plus aucune vie n'y résonnait. Elle marcha dans les longs couloirs silencieux. Ses pas inconscients, obéissant à de purs automatismes oubliés, l'amènèrent dans ce qui fut sa chambre.

Elle retrouva cette pièce, ces coussins, ce lit qui avaient abrité des années de sa vie. Pendant qu'elle y pensait, un bruit derrière elle la fit se retourner, prête à se battre. Mais le demi-cadavre qui s'accrochait au mur n'était pas un ennemi.

« Gaudaro ! » s'écria-t-elle.

Le Grand Prêtre, en effet, se soutenait contre le mur pour ne pas tomber. Il avait perdu la moitié de son poids, était pâle, émacié. En fait, il était plus mort que vivant. Elle dut le soutenir.

« Vous êtes revenue, madame », dit-il.

« Oui, il fallait que je revienne. »

« Vous retrouvez le royaume bien différent de celui que vous aviez laissé. »

« C'est exact. Ne m'expliquez pas, je comprends... »

Il lui expliqua néanmoins, comme pour se décharger d'un poids.

« Tant que vous étiez là, il était plus ou moins contrôlé. Mais vous partie, plus personne ne pouvait rien faire pour lui. Il restait assis toute la journée sans bouger. Plus aucun ordre n'était donné. Alors, le pays s'est mis à décliner : l'anarchie, la guerre civile, les récoltes qui ne rentraient plus... »

« N'en dites pas davantage. »

Elle traversa la chambre pour se pencher au balcon. Les beaux jardins dont plus personne ne s'occupait avaient presque cédé la place à la terre nue. Le grand bassin, un peu plus loin, ne contenait plus d'eau. Les Bains des Esclaves, encore un peu plus loin, étaient probablement à l'abandon eux aussi.

« Incroyable, murmura-t-elle. Une petite souris dans la tête d'un éléphant et tout un monde s'écroule... »

Elle rejoignit Gaudaro.

« Où est-il ? » demanda-t-elle.

« Dans sa chambre. Maintenant, il est complètement perdu : il n'a plus conscience de rien. Il ne s'apercevra même pas que vous êtes là. »

Elle se rendit dans ce qui avait été l'appartement royal. Les souvenirs affluèrent sur elle quand elle y entra.

Il était étendu sur le lit à plat-ventre. Son dos puissant ne frémit pas quand elle approcha. Elle comprit qu'en effet il ne s'apercevait et ne s'apercevrait plus jamais de rien. Elle lui caressa tendrement les cheveux.

« Hamaral, je t'aime », dit-elle doucement.

Elle mesurait à présent l'erreur qu'elle avait commis. Elle avait eu tort, dans son moment de faiblesse, de céder aux caresses de Jalabaya. Si elle était restée, jamais le roi n'aurait osé l'enterrer vivante. Sans doute n'aurait-il pas guéri, mais son royaume ne serait pas tombé en décadence. Seulement, à quoi servaient désormais les regrets ?

Elle le fit sortir du lit. Il ne s'en aperçut pas, bien entendu. Des cris la firent se retourner. Gaudaro entra dans la pièce, encore plus pâle.

« Ils envahissent le palais ! » s'écria-t-il.

« Qui donc ? »

« Des affamés, de pauvres gens qui n'ont rien à manger. Ils errent dans la ville à la recherche de nourriture et ils tuent pour cela. Quand ils vous verront... Enfuyez-vous ! »

Rakosniti avait jeté une cape sur les épaules de Hamaral. Elle le fit passer dans le couloir. Mais comme ils se dirigeaient vers les jardins, des cris affreux envahirent les salles derrière eux.

« Enfuyez-vous ! » cria Gaudaro en retournant sur ses pas.

Les affamés se jetèrent sur lui à coups de bâtons. Son sacrifice permit du moins au couple de s'enfuir.

Ils quittèrent la ville devenue maudite et Rakosniti emmena son mari sans savoir vers où exactement. La nuit tombée, elle réfléchit : un seul refuge s'offrait à eux. Le village dans la montagne. Celui où était restée Jalabaya. Ils devaient parvenir jusque-là.

Mais elle se rendit vite compte de la difficulté de la tâche. En effet, elle devait marcher et, en même temps, faire marcher Hamaral. Car celui-ci n'avait vraiment conscience de rien. Elle devait le soutenir pendant la journée, elle devait le forcer à se coucher pour dormir, elle devait lui donner à manger. Les yeux de son mari se perdaient éternellement dans le vide. Le malheureux était totalement coupé du monde.

La faim devint leur compagne. Dans le pays ravagé, il devenait ardu de trouver un arbre fruitier. De plus, les bandits se faisaient nombreux et Rakosniti devait fréquemment entraîner Hamaral derrière un buisson pour échapper à la vue de ces cavaliers qui multipliaient les atrocités. Dans ces cas, elle plaquait la main sur sa bouche, craignant un cri qui leur aurait été fatal.

Qui aurait pu se douter que ces deux pitoyables mendiants, dont un isolé dans la folie, avaient jadis été le roi et la reine d'un des plus grands royaumes de l'époque ?

Si Rakosniti trouvait encore la force de poursuivre cette marche désespérée, c'était précisément pour cela : elle était avec Hamaral. Elle l'aimait de plus en plus. Chaque nuit, elle le prenait dans ses bras en s'endormant. Elle était prête à mourir s'il le fallait, mais à mourir avec lui.

Cependant, à force de courage (pour elle) et d'inconscience (pour lui), ils finirent par atteindre la Grande Montagne et commencèrent à grimper. Les chemins apparurent encore plus escarpés à Rakosniti qu'elle ne les avait quittés. Toute seule, déjà, elle se serait épuisée, mais elle devait en plus tirer par la main son mari. La route était interminable. Arriveraient-ils un jour ?

La nuit tombait quand elle découvrit une grotte au flanc du massif. Ils s'y réfugièrent. Rakosniti se dit qu'ils reprendraient leur marche le lendemain. En attendant, elle s'étendit et se pelotonna contre l'homme aux yeux vides.

Des souvenirs lui revinrent en mémoire. Elle revit furtivement une jeune fille blonde qui remontait un fleuve sur un bateau. Une fille de roi qui venait épouser un roi. Mais c'était si loin...

Elle s'endormit. Quand elle s'éveilla, elle constata que Hamaral avait disparu. Inquiète, elle sortit de la caverne. La terreur la pétrifia.

Le malheureux, toujours inconscient, était monté sur un pic. Il se trouvait à présent juché au sommet, avec au dessous de lui des dizaines et des dizaines de milliers de pieds de vide absolu. A la moindre glissade, il chutait. Affolée, Rakosniti chercha ce qu'il fallait faire.

« Mon chéri, je t'en supplie, ne bouge pas. Ne bouge surtout pas ! »

Elle s'accrocha à la paroi du pic et commença l'escalade. Mais elle n'avait rien mangé depuis plusieurs jours et se rendit compte que les forces lui manquaient. Pour toute autre personne, elle aurait abandonné. Mais l'homme perché tout là-haut, en danger de mort, était le sien. Il était toute sa vie. Elle devait le sauver. N'importe comment.

Ses mains s'agrippèrent donc à la moindre aspérité, au moindre repli. Le pic était penché. Au début de l'escalade, elle était du côté du flanc de la montagne et serait retombé sur elle en cas de chute. A présent, parvenue à mi-chemin, c'était au dessus du vide qu'elle grimpait. Un vide immense et effroyable.

Que ce pic était dur, que ses mains se faisaient douloureuses, qu'elle était fatiguée... Mais elle montait toujours vers cet homme qu'il fallait secourir. Elle parvint tout près de lui. Le pauvre, juché sur le sommet, observait le grandiose paysage sans le voir. Ses yeux écarquillés n'avaient toujours conscience de rien.

« Hamaral, souffla-t-elle, ne bouge surtout pas. J'arrive. Je vais te faire redescendre... »

Et comment allait-elle s'y prendre ? Elle n'en savait rien. Elle cherchait désespérément une solution.

Elle tira encore sur son bras torturé pour se hisser un peu plus. Soudain, elle vit son mari qui se rejetait en arrière et eut horriblement peur. Mais la seconde d'après, elle comprit que c'était elle qui tombait en arrière. Ses mains avaient lâché prise.

Le corps de femme et les cheveux blonds chutèrent comme une lourde roche. Des dizaines et des dizaines de milliers de pieds. La plus haute montagne du monde.

Dans sa dégringolade, elle transperça des nuages et eut le temps de distinguer les taches sombres des vallées où elle allait s'écraser. La seule pensée cohérente qu'elle eut encore fut de se demander ce qu'allait devenir le malheureux Hamaral, tout seul sur son pic et incapable d'en descendre seul.

Mais le vertige et le froid lui firent tourner la tête. Elle s'évanouit bien avant d'atteindre son point de chute...

* * * * *

* * * *

Essylt ouvrit les yeux. Elle retrouva la grotte accueillante et rassurante. Tout de suite, elle s'aperçut qu'il faisait jour, car le soleil arrivait presque jusqu'au fond. Elle s'assit et se frotta le visage. Les images du « voyage » qu'elle venait de faire se bousculaient encore dans sa tête tournoyante. Même si elles s'estompaient déjà, les dernières avaient été particulièrement effrayantes.

Elle était seule, Malcolm ayant disparu. Le feu, à côté, ne brûlait plus dans le cercle de pierres. Elle se releva et se présenta à l'entrée de la caverne. Le soleil l'éblouit. Aucune trace du chevalier en vue. Alors, elle partit à sa recherche.

En fait, elle savait où le trouver. En effet, il était dans la rivière. Sur la droite, le chant des flots contre les rochers se faisait lancinant. Mais un peu plus bas existait un coin merveilleusement tranquille qu'ils connaissaient bien à présent et qui était devenu leur lieu de baignade habituel. S'approchant de la rive, elle distingua son amant, de l'autre côté du cours d'eau, batifolant sous les branches d'un saule. Elle sauta dans la rivière à son tour et le rejoignit.

Il fut un peu surpris de voir surgir de l'onde les tresses blondes et le visage rieur qu'il avait laissés tendrement endormis sur le lit de mousse.

« Bonjour, Malcolm ! » s'écria-t-elle, goguenarde.

« Bonjour, répondit-il. Je n'ai pas voulu te réveiller et je suis venu me baigner seul. As-tu fait un beau « voyage » ? »

« Merveilleux », s'extasia-t-elle, les yeux brillants.

« Raconte-le moi », demanda-t-il en la regardant fixement.

« Non », sourit-elle.

Et de plus en plus goguenarde, elle ajouta :

« Tu serais jaloux... »

Il le fut néanmoins, car il avait compris que, dans le « voyage » qu'elle venait de vivre, Essylt avait été amoureuse, et probablement d'un homme vraiment séduisant. Piqué au vif, il la saisit et l'embrassa avec rage. A cet endroit, l'eau leur arrivait jusqu'au nombril.

« Attends un instant », lui dit-elle.

Le saule poussait au bord de la rivière et ses branches basses s'étiraient paresseusement par dessus les flots. Ils se trouvaient précisément sous leur feuillage. Essylt s'agrippa à l'une des grosses branches à l'aide des deux mains et se suspendit ainsi, laissant le tiers de son corps immergé.

« Voilà, mon chéri, dit-elle. Je t'attends. »

Malcolm demeura immobile, avec l'eau jusqu'à la taille. Il était simplement ébloui. Jamais Essylt n'avait été aussi belle. Suspendue par les bras, les deux tresses tombant et flottillant sur l'onde, elle offrait son magnifique corps mouillé à son amant. Il faillit lui dire qu'il l'aimait, n'osa pas. Alors, il l'enlaça et déposa un baiser sur la poitrine frémissante. Ses lèvres se mêlèrent aux gouttes qui ruisselaient sur les seins.

La surface de la rivière fut agitée quand, d'un solide coup de reins, il s'unit une fois de plus à sa blonde sorcière. Elle fut encore agitée par le mouvement de ses hanches qui allaient et venaient. Un bien-être familial s'installa peu à peu entre eux.

« Raconte-moi ton rêve », dit-il doucement.

« Non », refusa-t-elle d'une voix ironique.

« Faisait-il l'amour aussi bien que moi ? » se décida-t-il.

Elle éclata d'un rire clair qui gonfla un peu plus la jalousie du chevalier. Celui-ci amplifia les remous de l'eau en accélérant le va et vient de ses reins. Le visage de la femme se déformait, à la fois sous l'effet du plaisir et sous l'effort qu'elle fournissait pour rester accrochée à la branche. Se laissant aller au désir, elle recula la tête entre les épaules, jusqu'à la dissimuler aux yeux de son amant. Dans le geste, la moitié de sa chevelure s'enfonça sous la surface.

Elle devait davantage forcer sur ses poignets pour ne pas lâcher prise. Ses beaux seins dan-

saient sur un rythme échevelé sous les assauts de Malcolm. Elle ne s'en apercevait pas : elle perdait peu à peu conscience. Elle appuyait sur ses mains endolories pour les garder refermées sur la branche, mais le plaisir qui montait brûlait rapidement sa volonté.

« Essylt, raconte-moi ton rêve... », la pria de nouveau le chevalier.

Elle ne pouvait plus répondre. Les yeux fermés, elle se battait pour demeurer suspendue au saule. Les tresses, pareilles à des cordes dorées, glissaient longuement jusqu'à l'eau où les pointes flottaient, entraînées par un imperceptible courant. Tout son corps, entre les bras de l'homme, était dur comme la pierre.

Le bonheur fit enfin éclater des milliers d'étoiles sous ses paupières closes. Elle ne se rendit pas compte qu'elle lâchait la branche. Son corps de femme plongea dans la rivière en soulevant une gerbe fracassante qui gicla sur Malcolm.

Elle réapparut à la surface, tout contre la rive. Encore haletante, elle s'accrocha à cette dernière. Son amant la rejoignit. Ils reprirent leur souffle, collés l'un à l'autre. Malcolm écarta la tresse blonde et humide qui lui cachait le visage redevenu paisible.

« Mon Dieu, murmura-t-il, quand je pense qu'un jour, je mourrai. Puis je me réincarnerai plus tard, beaucoup plus tard, dans une autre vie, et je ne me souviendrai plus de toi. Je ne me rappellerai plus de ces moments merveilleux... »

« Mais si, le rassura-t-elle. Tu rencontreras une femme, une belle sorcière, qui te fera découvrir un philtre magique. Et dans un beau rêve, par une nuit noire, tu revivras quelques minutes passées dans une rivière, sous un saule... »

L'eau bienveillante enveloppait les corps des deux amoureux enlacés contre le rivage.

III

Malcolm suivait un chevreuil avec l'obstination du chasseur. Cela l'avait entraîné plus loin que d'habitude. Plus loin, en réalité, que depuis leur arrivée dans la grotte. Il eut la surprise d'apercevoir, entre deux branches, un chemin, un véritable chemin de terre visiblement entretenu par la main de l'homme.

Il était parvenu à la limite de la forêt. A cette frontière, invisible, les séparant, Essylt et lui, du monde « normal ». Au delà, c'était le territoire habité, avec ses villages, ses troupeaux et ses sentiers. Celui qu'ils avaient quitté.

Il tournait la tête pour reprendre sa chasse, mais un bruit le fit sursauter. Il plongea vite derrière un buisson. Le bruit s'amplifia, se diversifia : il y avait un martèlement, un claquement, des voix. Avec précaution, il tendit le cou pour voir sans être vu.

Une file d'hommes passait sur le chemin. Malcolm les identifia tout de suite : une troupe de guerriers saxons. Il reconnaissait leur tenue, leurs armes. Il entendait à présent leur langue. Une vingtaine de soldats. Deux ou trois à cheval, mais la plupart à pied, soulevant la poussière au rythme de leurs pas. Ils défilèrent lentement devant les arbres, se dirigeant vers l'ouest. Ensuite, ils disparurent un à un. Malcolm entendit encore leurs voix qui s'estompaient. Puis plus rien.

Il attendit un peu pour s'assurer qu'ils s'étaient bien éloignés. Une habitude prise dans ses années de guerre. Enfin, il se redressa et sortit du buisson. Après un dernier regard, il s'enfonça à nouveau dans la forêt.

Ce qu'il venait de voir était instructif. Les Saxons marchaient vers l'ouest, c'est-à-dire vers le royaume de Finn. Apparemment, ils repartaient à l'attaque. A l'attaque ? Non. Ce n'était pas avec une vingtaine d'hommes qu'on allait affronter la puissante armée celte. Malcolm comprenait qu'il s'agissait d'une bande décidée à aller piller quelques villages.

Soit. Mais cette courte apparition avait été suffisante pour le troubler. La vie qui venait de défiler devant lui avait été la sienne. Il avait été un guerrier. Comme c'était loin...

Il vivait dans ce bois depuis des mois. A présent, son existence passée lui apparaissait bien éloignée. Et si dérisoire. Et si futile. Un vaillant chevalier ? Maintenant, avec le recul, la vérité lui parvenait. Les guerres de ce temps n'en étaient pas vraiment. Les batailles rangées avaient lieu rarement. En général, on faisait ce qu'il venait de voir : constituer une petite troupe pour aller piller le territoire adverse. On brûlait un malheureux village isolé, on capturait les femmes et on s'enfuyait vite. Des guerres de lâches... Et lui, Malcolm, avait été un de ces lâches. Pourquoi ne s'en était-il pas aperçu plus tôt ?

Pourrait-il reprendre sa vie de guerrier ? Cette question passant dans sa tête l'énerva. Il la chas-

sa fermement.

Un nouveau bruit attira son attention. Il s'agenouilla dans un fourré. Un craquement de brindilles écrasées et un chevreuil se montra à la limite d'une clairière. Il s'y engagea en tournant le museau dans tous les sens. C'était celui qu'il poursuivait.

Silencieusement, il prit une flèche et l'ajusta sur son arc. Très lentement, il éleva ce dernier et le tendit. Ne pas se précipiter. Viser juste. L'animal avait presque traversé la clairière quand il lâcha son trait. Il se planta dans les chairs, sur le flanc. Le chevreuil sursauta de façon pathétique et disparut en courant.

Malcolm se releva et se lança à sa poursuite. Il savait déjà ce qu'il allait trouver. Effectivement, dans un taillis, il retrouva la bête couchée par terre. La blessure l'avait empêchée de s'enfuir et elle agonisait. Il sortit son couteau et, sans pitié, l'acheva d'un coup en plein cœur. Ensuite, il reprit son souffle, satisfait : Essylt et lui auraient à manger pour plusieurs jours.

Il chargea le chevreuil sur ses épaules et repartit. Ses pas le ramenèrent vers la grotte. Essylt était occupée à réparer son panier. En le voyant apparaître, elle se redressa.

« Eh bien, la chasse a été bonne ! »

« Tu ne crois pas si bien dire », répondit-il.

Il laissa tomber le corps de l'animal sur le sol et enleva sa tunique salie par le sang de sa victime.

« J'ai vu passer des hommes, des soldats. »

« Ceux de Finn ? » frissonna Essylt.

« Non, des Saxons, qui se dirigeaient vers le territoire celte. Apparemment, les combats ont repris. »

« Est-ce grave pour nous ? » demanda-t-elle.

« Oui et non. Non parce que Finn va être trop occupé pour nous rechercher. Oui, parce qu'il va falloir faire attention. Nous ne devons plus nous éloigner de la caverne.

Il reporta son regard vers le chevreuil mort.

« Bon, tu auras de quoi cuisiner. Je vais à la rivière me laver, pour ôter le sang de ma peau. »

C'était du moins son intention. Mais Essylt passa la main sur son torse nu, caressant les muscles de la poitrine.

« Mon chéri, tu sais que tu es beaucoup plus beau ici que tu ne l'étais au Château ? Comment as-tu fait pour embellir ? »

Surpris, il l'observa avec méfiance.

« Que t'arrive-t-il ? Pourquoi es-tu soudain si gentille ? »

« Etrange question : je ne suis pas gentille, d'habitude ? »

« Heu, non, pas vraiment. D'habitude, tu as plutôt l'air... »

« D'une méchante sorcière ? » acheva-t-elle.

« Oui, tout à fait ! »

Elle éclata de rire et se jeta dans les bras de son chevalier. Ils s'embrassèrent avec la fougue de leur jeunesse.

Puis Malcolm la plaqua contre la paroi de la grotte. Il souleva la robe (désormais sale et déchirée) pour caresser la cuisse frémissante. Ensuite, d'un coup de hanches sans appel, il s'enfonça en elle. Essylt gémit de douleur, non pas à cause de la pénétration, mais en raison des aspérités du mur qui écorchaient son dos. Malcolm n'y prenait pas garde. Il l'accabla pendant une éternité, la clouant encore et encore. Soulevée du sol, elle haletait, fermait les yeux, agitait ses tresses. Sans pitié, l'homme continuait.

Le plaisir les souleva. Essylt glissa au sol, molle et pantelante. Son échine s'ornait maintenant de longues égratignures, produites par les arêtes de la paroi, et dont certaines saignaient. De plus en plus, ils s'enfonçaient dans la barbarie. Lui resta debout, reprenant son souffle.

Comme toujours après l'amour, les mêmes pensées ébranlaient son esprit. Il regarda cette belle sorcière blonde abattue par la volupté. Dont il était l'amant. Et le prisonnier. Certes, il ne portait aucune chaîne et aucun grillage ne l'empêchait de s'enfuir. Non, la prison était dans sa tête. Il ne pouvait plus vivre sans Essylt. Il avait besoin de ce corps tendre, de cette bouche généreuse. Surtout, il avait besoin du feu magique. S'il essayait de partir, il savait qu'il reviendrait de lui-même au bout de deux ou trois jours. Et qu'il devrait encore s'agenouiller pour demander pardon. Un homme avait-il jamais été captif comme il l'était ?

Il soupira et sortit dans la clairière. A la rivière, il se nettoya consciencieusement.

* * * * *

* * * *

La nuit tombée, Malcolm dépeça le beau chevreuil. Essylt s'occupa de le griller et ils dévorèrent la viande revigorante. Puis elle fit chauffer une infusion qui calma leur estomac soumis à un rythme infernal : ici, au contraire de ce qui arrivait au Château, les repas n'étaient pas servis tous les jours à la même heure !

Après cela, Malcolm voulut reprendre ses armes pour les entretenir, mais la jeune femme jeta des brindilles dans le cercle de pierres et sortit deux champignons de son panier. Très vite, elle alluma le feu.

Sans mot dire, il s'était allongé à sa place habituelle. Mais avec surprise, il constata qu'elle ne le rejoignait pas.

« Essylt... »

Elle approcha ses grands yeux bleus.

« Non. Ce soir, il est pour toi et rien que pour toi. Tu l'as bien mérité. Bon voyage, mon chéri. »

Elle s'éloigna vers l'entrée de la grotte, le laissant seul. Il se cala sur le sol irrégulier et ferma les paupières. La fumée ne tarda pas à l'entourer. Malgré lui, il tenta d'imaginer son amante, assise devant leur « demeure », observant la forêt recouverte par les ténèbres.

Mais rapidement, il ne pensa plus à rien. Les effluves du feu lui firent tourner la tête et il s'en alla vers le noir, vers l'inconnu...

* * * * *

* * * *

Ce fut un rêve étrange. Non pas le rêve en lui même, mais la façon dont il se présenta à Malcolm.

Tout d'abord, ce ne fut pas un rêve suivi et cohérent, mais une succession d'images dont le lien ne semblait pas toujours évident. Ensuite et surtout, il ne le vécut pas comme il avait vécu les autres. Il y assista plutôt en spectateur.

La première image qui lui apparut, un peu brouillée, fut celle de soldats marchant sur une terre rocailleuse. Il s'agissait visiblement d'une cohorte de légionnaires romains. Les manteaux formaient comme un long tapis sur le chemin. La chaleur accablait ces militaires qui suaient sang et eau sous les lourdes cuirasses. Plus pesants encore se faisaient les javelots et les boucliers. Des officiers à cheval précédaient les différentes unités.

Malcolm se repéra et s'identifia sans difficulté. Il était parmi les premiers rangs et avait presque le même visage qu'il aurait plus tard. Dans cette vie-là, il le sut tout de suite, il s'appelait Tiern et il était gaulois. Il ne savait pas quelle étrange idée l'avait poussé à s'engager dans l'armée romaine. Le désir d'aventure, sans doute.

En guise d'aventure, il se retrouvait, avec ses camarades, engagé dans la fournaise de l'Afrique du Nord, où la chaleur était le pire ennemi. Depuis plusieurs jours, ils avançaient à la recherche d'un autre ennemi, plus humain. Il sut naturellement lequel : les Romains poursuivaient les Hommes Bleus, ces étranges nomades qui vivaient dans le Grand Désert. Ils en surgissaient quelquefois, pour piller, et se perdaient très vite dans l'immensité où personne n'osait les suivre. Tiern n'en avait jamais vu et se demandait s'ils avaient vraiment la peau bleue, comme on le disait. Il ne savait comment ils pouvaient vivre dans ce désert : lui même s'en sentait incapable, de même que tous les hommes normaux. Ce n'étaient donc pas des hommes normaux.

Les légionnaires pestaient contre cette chaleur, mais au fond de leur âme, ils avaient conscience d'être relativement privilégiés. Au même moment, beaucoup plus au nord, l'empereur Marc Aurèle combattait les Barbares. Et là-bas, ils le savaient, c'était le froid, le brouillard, les pieds gelés et les mains engourdies...

La vue de Malcolm se brouilla et il se demanda s'il allait se réveiller. Mais ses yeux redécouvrirent le même paysage, les mêmes collines rocailleuses. Seulement, il n'aperçut plus l'armée entière : il ne vit que six hommes qui avançaient en ligne et comprit qu'il s'agissait d'une patrouille

envoyée pour inspecter les environs. Tiern en faisait partie. Un grand centurion ouvrait la marche et les légionnaires le suivaient, laissant trois pas entre eux. Tiern était le troisième dans la file. Il se sentait de plus en plus fatigué et exhibait une barbe de trois jours, comme ses camarades, preuve que la discipline dans cette légion s'était quelque peu relâchée.

Et en effet, dans la petite ville de garnison nord-africaine où il avait atterri, il avait rapidement perdu ses rêves d'aventure et de gloire. De gardes ennuyeuses en visites dans des bordels sordides, il s'était rendu compte que la vie militaire n'avait rien à voir avec ce qu'il avait imaginé. C'était un homme désabusé qui patrouillait mollement, sans autre conviction que celle de parvenir au repas du soir.

La vue de Malcolm se brouilla à nouveau. Quand il la recouvra, il vit ses camarades légionnaires étendus dans les rocailles, morts. Le sang se voyait à peine sur les manteaux. Il se demanda s'il était mort aussi. Mais il se vit ensuite, dépouillé de sa cuirasse et de son casque, ne gardant que sa tunique, pâle et hagard. Il avait les mains attachées et se voyait entouré par des hommes enfoncés dans de longues robes bleues.

Il comprit. Les Hommes Bleus avaient tendu une embuscade à la patrouille et massacré les Romains. Tiern seul avait été épargné. Il était désormais prisonnier.

Les Hommes Bleus amenèrent leurs montures, ces étranges dromadaires qui le surprenaient toujours. Sans un mot, ils attachèrent leur captif à un de ces animaux. Tiern n'avait toujours pas aperçu un seul de leurs visages.

Ils montèrent en selle et repartirent. Il suivait à pied. Ainsi, il jeta un dernier regard sur les cadavres de ses camarades. Puis ce fut devant lui qu'il regarda, cet immense et terrifiant désert, plus effrayant que n'importe quel océan et dans lequel les Hommes Bleus le forçaient à se perdre.

La marche dura plusieurs jours. La terre n'était plus rocailleuse et il découvrit le véritable désert : des dunes de sable à perte de vue. Il était pour ainsi dire grillé par le soleil, mais il marchait toujours. Le groupe ne s'arrêtait que de nuit. C'était le seul moment où il se voyait accorder un peu d'eau et parfois de nourriture.

C'était aussi le seul moment où les Hommes Bleus enlevaient le voile qui les dissimulait. Tiern apprit de la sorte qu'ils n'étaient pas réellement bleus : simplement, le tissu dont ils se couvraient la tête étaient enduits d'une teinture de couleur bleu marine. Elle déteignait sur la peau et, une fois enlevé, le visage restait bleu.

L'épuisement et la soif firent qu'il ne s'aperçut même pas qu'ils arrivaient à destination, c'est-à-dire au campement des Hommes Bleus. Il le découvrit assez douloureusement le lendemain, puisqu'il fut réveillé à coups de bâton. Le malheureux mit un temps à réaliser que c'était une vieille femme qui le battait en poussant des cris aigus. Il ne comprenait évidemment rien à ce qu'elle lui disait. Elle l'obligea à se relever et il s'aperçut qu'il avait les chevilles entravées par une chaîne. Il pouvait marcher, mais non courir, rendant ainsi toute évasion impossible. La vieille femme lui cognait toujours dessus avec son bâton pour le faire sortir de la tente.

Elle lui fit ramasser une outre en peau de chèvre et le força à traverser le campement jusqu'au point d'eau. Là, il dut remplir non pas une, mais plusieurs outres, et comprit alors qu'il était devenu un esclave.

L'image suivante qui apparut à Tristan fut celle de la caravane qui serpentait à travers le désert. La tribu repartait, comme elle le faisait à longueur d'année. Elle se composait d'une vingtaine de tentes. Tiern se retrouvait esclave dans une des plus grandes, qu'habitait une des principales familles. Il y avait le patriarche, ses trois fils, leurs femmes et les enfants.

Il devait aider tout ce monde pour les travaux les plus bas. Mais son malheur ne s'arrêtait pas là, car la famille des Hommes Bleus avait d'autres domestiques à son service, des Noirs capturés au hasard des expéditions et qui avaient précédé Tiern. Ils profitaient de cette espèce de « droit d'ancienneté » pour lui donner des ordres et le battre s'il refusait d'obéir. Il était donc, en quelque sorte, doublement esclave.

La Gaule et le confort des citoyens romains étaient bien loin. La tentation le prenait parfois de se fracasser la tête sur une pierre et d'en finir. Mais la fureur de vivre était la plus forte.

Cependant, au milieu des travaux pénibles, il apprenait à regarder autour de lui. Il découvrait ce peuple, qui le surprenait à plus d'un titre. La tribu était presque entièrement nomade. Elle ne s'installait jamais autour d'un point d'eau plus de quelques semaines. La recherche de l'eau était d'ailleurs le fil conducteur qui guidait toute la vie de ces gens. Le moins surprenant n'était pas l'or-

ganisation de ce peuple : il n'y avait pas de chef véritable, chaque tente abritant une forme de clan, et la hiérarchie s'établissait selon l'état de la fortune de chacun. En fait, le personnage principal restait un peu à l'écart. On l'appelait *l'aménokal*. C'était tout bêtement le sorcier. On lui prêtait tous les pouvoirs surnaturels possibles et en premier lieu, bien entendu, celui de guérir.

Autre sujet d'étonnement : les femmes. Dissimulées derrière leurs voiles, elles semblaient vouées aux travaux ménagers. En réalité, Tiern ne tarda pas à comprendre que c'étaient elles qui dirigeaient de fait la vie de la tribu.

L'élément le plus important dans l'existence des Hommes Bleus étaient les *razzias*. Tel était le nom qu'ils donnaient à leurs expéditions guerrières, celles que Tiern avait combattu. Elles étaient préparées avec soin, autour du feu. Puis, un matin, à l'aube, ils faisaient relever leurs dromadaires et, l'un derrière l'autre, disparaissaient dans les dunes rougeoyantes du soleil levant. Tiern apprit qu'ils parcouraient des distances incroyables, sur des pistes qu'ils se transmettaient de génération en génération depuis des temps immémoriaux. Ils atteignaient ainsi des pays qu'ils attaquaient et pillaient, puis revenaient.

En leur absence, les femmes s'occupaient de tout. Tiern s'aperçut que beaucoup d'entre elles étaient très belles. Quand il n'était pas accablé par son labeur, il aimait se cacher derrière une tente pour les observer à la dérobée. Les visages sombres et rieurs, les cheveux noirs, et ces grandes bouches qu'il trouvait de plus en plus attirantes. Ce fut alors qu'il les regardait ainsi qu'il reçut un jour un coup de bâton. C'était un esclave noir qui lui criait des ordres.

Peut-être était-ce la vision de ces belles femmes, mais il décida que c'était assez. Il sauta sur ses pieds et, malgré la chaîne qui lui entravait les chevilles, il assomma son assaillant. Les femmes, attirées par le bruit, éclatèrent de rire. Puis la vieille qui avait été la première à le battre s'approcha et, très simplement, lui ôta la chaîne. Surpris, il goûta l'étrange sensation de pouvoir avancer ses jambes sans plus sentir cette gêne.

Le retour des hommes avec le butin était l'occasion de grandes réjouissances. On allumait un feu et on dansait autour. C'était aussi le prétexte pour organiser une surprenante cérémonie à laquelle Tiern n'avait assisté jusque-là qu'en spectateur. Les hommes s'asseyaient d'un côté et les jeunes filles de l'autre. Ensuite, selon un ordre mystérieux, les filles se levaient à tour de rôle et venaient choisir un jeune homme en le désignant du doigt. Le garçon ainsi choisi ne pouvait réfuter ce choix et devait suivre la demoiselle en dehors du campement, dans un endroit discret sous les étoiles.

Ce soir-là, pour la première fois, Tiern se retrouva assis parmi les jeunes gens d'un côté du feu. Personne ne l'y avait invité, mais personne ne s'étonna de sa présence. Il saisissait à présent quelques miettes de la langue de cette tribu, et il entendit ses voisins exprimer leur impatience. La cérémonie commença.

Les jeunes filles, une à une, venaient choisir un homme et disparaissaient avec lui dans la nuit. Une d'elles, du clan dont Tiern avait été l'esclave, vint vers lui. Elle tendit le doigt sans hésiter vers le Romain capturé. Un peu surpris, il regarda autour de lui : personne ne bronchait. Il se leva alors et la suivit.

Elle l'emmena au pied d'une dune faiblement éclairée par les étoiles. Il s'attendait évidemment à beaucoup de choses. Mais il découvrit cette nuit-là que le sommet de l'érotisme pour les Femmes Bleues était de rester jusqu'à l'aube les mains dans les mains de leur amoureux, à se regarder, sans rien dire, et surtout sans rien faire !

Sa vie changea du tout au tout. Il n'était plus chargé d'aucun travail ménager. Les hommes l'invitaient à les suivre à la chasse. Il se souvenait d'avoir chassé dans les forêts gauloises les lapins et les sangliers. Maintenant, dans le Grand Désert, il chassait les gazelles. Lui et ses compagnons rentraient au campement avec des bêtes ensanglantées sur les épaules.

Un jour, dans une de ces parties de chasse, on lui donna un voile bleu pour se protéger la tête. A l'heure de se rafraîchir, il dut l'écartier. Sans aucun miroir, sans aucune image de lui même sous les yeux, il sentit nettement son visage qui avait changé de couleur. Il était désormais un Homme Bleu.

La vue de Malcolm se brouilla. Il vit éclater des étoiles multicolores et crut qu'il allait se réveiller. Mais il retrouva tout de suite le Grand Désert.

Une file d'Hommes Bleus serpentait à travers les dunes de sable, une longue file d'hommes à dos de dromadaire, laissant deux ou trois longueurs entre chacun d'eux. A milieu, enveloppé de

son voile bleu, Tiern. Plus rien maintenant ne le distinguait des autres.

La tribu lançait une razzia plus lointaine et plus ambitieuse que les autres. Elle devait les mener dans une contrée fabuleusement riche, selon ce qu'on lui avait dit. Il y participait, complètement fondu dans ce qui était dorénavant son peuple. Il découvrait dans cette expédition que le Grand Désert ne se limitait pas au sable. Ils traversèrent des défilés rocaillieux qui les faisaient monter à des hauteurs impressionnantes. Il n'oublia pas ce crépuscule où il vit un ensemble de pics, un authentique temple de granit rougeoyant au soleil couchant.

La vue de Malcolm se brouilla encore. Mais il s'habitua à ces interruptions et savait que le rêve allait reprendre. En effet, il retrouva Tiern. Malheureusement, le Gaulois devenu Homme Bleu apparaissait en bien fâcheuse posture : dépouillé de son voile, il avait les mains liées et il marchait dans une file d'hommes à pied.

Il comprit immédiatement que le malheureux était prisonnier, que la razzia des Hommes Bleus avait tourné au désastre. Il ignorait ce qu'étaient devenus les autres, mais lui avait été capturé. Les hommes qui l'emmenaient avaient la peau noire, des cheveux crépus, de grosses lèvres. Leurs armes étaient les plus rudimentaires du monde : des lances aux pointes de pierre taillée, ou plus simplement des bouts de bois aux extrémités durcies par le feu. Ils criaient dans une langue incompréhensible pour Tiern et traitaient celui-ci sans aucune douceur. Quand ils s'arrêtaient, ils oubliaient souvent de donner à boire et à manger à leur captif. Le malheureux regrettait le campement des Hommes Bleus, comme il avait regretté l'Empire romain.

Mais il s'aperçut bientôt que le paysage changeait : il se vit soudain dans une immense prairie couverte de hautes herbes jaunâtres. Il vit aussi que la faune augmentait en intensité. Ils rencontraient des troupeaux d'éléphants, des bandes d'antilopes, des lions, ainsi que des girafes paresseuses et des rhinocéros effrayants. Tiern réalisa qu'ils avaient définitivement quitté le Grand Désert et, malgré sa situation, mesura son aventure : lorsqu'il était légionnaire romain, le terrifiant désert lui semblait comme le bout du monde. Et à présent, non seulement il l'avait traversé, mais il découvrait qu'il y avait ensuite des pays, dont il n'avait jamais entendu parler !

Les Noirs qui l'emmenaient poussèrent un jour des cris de joie et certains se précipitèrent. L'explication en fut vite donnée au prisonnier : il vit un fleuve, immense, et il avait oublié qu'il pouvait y avoir des fleuves aussi imposants. Il profita de l'allégresse des Noirs pour plonger lui aussi avec délice dans cette eau réparatrice. Ce fleuve, ces hommes l'appelaient le « Niger ».

Ils le traversèrent sur des radeaux grossièrement assemblés et la marche reprit dans une contrée à la végétation de plus en plus épaisse. Un matin, Tiern, épuisé, écarquilla les yeux car il ne pouvait les croire.

Il voyait une place-forte, une vraie, comme celles qu'il avait connues dans l'Empire romain. La seule différence était que celle-ci semblait faite dans un matériau totalement inconnu pour lui : les murs étaient rouges, avec quatre tours aux coins, rouges elles aussi. De plus près, il distingua que ces murs et ces tours étaient faits d'une terre de cette couleur et se souvint d'avoir, dans sa marche, suivi des chemins couverts de cette même terre. La muraille renfermait une ville d'une certaine importance, avec des huttes, toujours en terre rouge.

On emmena Tiern dans une maison coincée contre une tour et il se retrouva jeté dans une sombre cellule, sans aucun mobilier. Il dut dormir pelotonné sur le sol froid.

Mais brusquement, le traitement à son égard évolua. Deux Noirs simplement vêtus de pagnes vinrent chaque matin lui apporter à boire et à manger. Bien entendu, il se jetait littéralement sur les victuailles. Cela dura plusieurs jours. Il reprenait ainsi ses forces, peu à peu.

Un après-midi, la porte s'ouvrit. Un Noir vêtu d'une longue robe qui lui tombait jusqu'aux chevilles entra avec un bâton et lui cria des ordres qu'il ne comprit pas. Comme il ne bougeait pas, le Noir le frappa. Il se leva alors et, toujours sous les cris, sortit de la cellule. D'autres Noirs l'attendaient au dehors.

Un nouveau coup de bâton lui fit comprendre qu'il devait avancer. Ainsi encadré, il traversa une cour en se protégeant les yeux du soleil. Ses geôliers le firent passer sous une sorte de porche. Là, ce ne fut plus le soleil qui l'éblouit. Il voyait une place au sol de sable fin, et au centre un cercle délimité par une barrière de bois. Tout autour, quelques dizaines de spectateurs qui attendaient.

Toute explication, bien entendu, était superflue. Il s'agissait évidemment d'un cirque. Et bien entendu aussi, personne n'avait besoin de dire à Tiern qu'il allait être la vedette du spectacle.

Ses geôliers, d'un ultime coup de bâton, le firent entrer dans l'arène. Une fois au milieu, il tour-

na sur lui en observant ce public et en se demandant quelle épreuve il aurait à subir. Tous les assistants tournèrent la tête. Il regarda dans la même direction.

Il ne l'avait pas encore remarqué, mais une sorte d'estrade était montée au bord de l'arène, protégée du soleil par un dais de tissu blanc. Plusieurs personnes en longues robes blanches s'y installaient. Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'il distingua celle qui était en fait l'objet de l'attention générale. Une femme, une Noire qui lui parut très belle, mais au visage fermé, assise sur un siège haut placé. Elle fit un geste et Tiern comprit que le spectacle allait commencer.

Des cris lui firent tourner la tête. Un homme entra dans l'arène : un grand Noir, aux épaules larges. Il sut alors que la « fête » serait simplement une compétition de lutte.

L'adversaire était déjà sur lui. Tous deux s'empoignèrent. Tiern y mit toute son énergie. Après quelques minutes, son rival s'effondra, les épaules au sol, avec par dessus le corps de l'ancien Homme Bleu qui l'écrasait. Les cris du public prouvèrent à ce dernier qu'il venait de gagner. Les spectateurs se tournèrent ensuite vers l'estrade. La belle Noire s'était levée. Sans un mot, elle quitta le cirque.

Les geôliers vinrent, encerclèrent Tiern et lui ordonnèrent de repartir. Il dut refaire le chemin en sens inverse et retourner dans sa cellule.

Le lendemain, on revint le chercher, mais cette fois sans le battre. On le fit sortir et on le conduisit dans une autre direction. Il monta un escalier et entra dans une pièce. A sa grande surprise, il se retrouva seul. Il tourna sur lui même en observant ces murs quelque peu décrépis.

Puis un bruit attira son attention. La pièce était grande. Il n'avait pas vu que vers le fond était étirée une grande peau de buffle qui formait comme un rideau. C'était de derrière qu'était venu le bruit. Il s'avança lentement.

Quand il fut tout près, il aperçut une sorte de natte par terre. En avançant encore, il découvrit deux pieds, noirs. Puis deux jambes, et quand il vit tout le corps, il reconnut la femme qui avait assisté à son combat, la veille. Elle était étendue sur la natte, et complètement nue. Il fut frappé par la beauté de cette chair noire qui éclatait dans la lumière du jour.

Elle tourna la tête vers lui. Le visage était aussi beau que le corps, mais le regard froid, presque cruel.

« Comment un Romain a-t-il pu arriver jusqu'ici ? » demanda-t-elle lentement.

Il n'en crut pas ses oreilles : elle venait de lui parler en latin ! Ici, dans un monde aussi éloigné des provinces romaines que la lune ! Tiern n'avait d'ailleurs pas compris tout de suite, car il n'avait plus entendu un mot de latin depuis une éternité. Son incrédulité le fit rester muet. La Noire roula son corps déshabillé sur la natte pour lui faire face.

« Cela t'étonne que je parle latin ? » reprit-elle.

Elle lui présenta le bras, avec la paume de la main tournée vers lui. Il comprit tout : la femme portait une marque au fer rouge sur le poignet.

« Dix ans d'esclavage chez les Romains, expliqua-t-elle. Cela donne le temps d'apprendre la langue... J'ai été capturée par des nomades, toute petite. Ils m'ont fait traverser le Grand Désert et vendue à tes compatriotes. Un jour, j'ai été affranchie par mon maître, parce que j'avais sauvé sa fille de la noyade. J'ai retraversé le Grand Désert et retrouvé mon peuple. Je suis la fille du roi de ce pays. »

Une aventure aussi fabuleuse que celle que vivait Tiern. Celui-ci se sentait un peu plus à l'aise, mais ne savait trop ce qu'il devait faire. Elle le lui apprit.

« Eh bien, Romain, qu'attends-tu ? Tu n'as peut-être pas remarqué que j'étais nue. »

Comme il ne bougeait toujours pas, elle ajouta, légèrement moqueuse :

« Tu avais l'air plus fort, hier, dans l'arène... »

Il aperçut une lanière suspendue au mur. Il s'en empara. Avant que la Noire ait pu réagir, il lui avait sauté dessus et lui avait tiré les deux bras derrière le dos. Elle se débattit en criant, mais il avait déjà attaché les deux poignets. De son bras puissant, il joignit ensuite les deux chevilles en les remontant sur la colonne vertébrale. Il les attacha aussi, à la même lanière, les collant presque aux poignets. Elle se retrouva ainsi ligotée, les bras et les jambes repliés derrière elle, dans l'incapacité totale d'esquisser un mouvement.

Elle se débattait pourtant, et proférait des insultes, en latin et dans sa langue. Sans y prendre garde, il était tombé sur la natte et avait pris les hanches de la Noire. Ensuite, d'un coup de reins, il lui donna ce qu'elle réclamait, mais pas de la manière qu'elle voulait lui imposer. Elle eut beau

crier et se débattre, il prit possession d'elle.

Quand il eut terminé, il la laissa pantelante de rage et alla se rafraîchir à une jarre d'eau posée dans un coin. Puis, comme il ne pouvait rien faire d'autre, il détacha la femme dont il était l'esclave et qu'il venait de traiter en esclave.

Celle-ci, redevenue libre de ses gestes, poussa un nouveau cri et se redressa d'un bond. Mais tout de suite après, elle se rassit et regarda Tiern. A son grand étonnement, elle déposa un baiser sur le visage mangé de barbe. Il comprit alors qu'il n'était plus prisonnier de cette princesse africaine.

Malcolm vit alors quelques images dont il eut du mal à saisir le sens. Principalement des images de guerre : des Noirs qui se battaient, et Tiern était dans la mêlée. Il crut comprendre qu'il était devenu le chef des troupes de la princesse.

Celle-ci régnait sur la forteresse rouge, mais ses terres appartenaient en fait à un royaume beaucoup plus vaste, dominé par un roi, son père, que Tiern ne voyait jamais. Cela lui semblait un peu flou, mais tout dans ce pays était différent.

La guerre, par exemple, n'avait aucun rapport avec celle qu'il avait connue. La princesse l'envoyait se battre vers le sud, suivant le cours du Niger. Là, la végétation s'épaississait, la forêt se révélait vierge et inextricable. Là, surtout, les Noirs étaient tout autres, plus petits et plus primitifs. Ils vivaient ou survivaient dans de petits villages de cases en terre séchée.

Le but de ces expéditions était de soumettre ces villages et les obliger à payer un tribut. Tiern menait donc ses grands Noirs au combat contre les petits Noirs. Les campagnes s'achevaient par d'interminables palabres sur le montant du tribut dont les vaincus devaient s'acquitter.

Mais Malcolm vit aussi des scènes d'amour : Tiern était devenu l'amant de la princesse. Il lui avait même fait un enfant.

Il se demanda pourquoi le Gaulois, redevenu libre, ne tentait rien pour retrouver la tribu des Hommes Bleus et surtout la Femme Bleue qu'il aurait du épouser au retour de la malheureuse razzia. Ou bien pour retourner tout simplement vers l'Empire romain. Jamais il ne connut la réponse.

Les images se firent plus cohérentes, et Malcolm distingua une troupe d'une cinquantaine de fantassins qui défilaient dans la brousse. Tiern était à leur tête. Il eut immédiatement conscience du but de cette expédition : un village refusait de payer le tribut à la princesse et celle-ci envoyait son chef de guerre pour faire respecter son « droit ».

Mais le village en question était réellement isolé, tout à fait au sud des immenses territoires de la princesse. Après avoir marché quelque temps, ils embarquèrent sur des pirogues et descendirent le cours du Niger plus loin que Tiern n'était jamais allé. La forêt qui couvrait les rives du fleuve s'épaississait de jour en jour. Tiern se surprit à se demander quelle distance le séparait de la Gaule à présent...

L'interminable voyage s'acheva quand au détour de la rivière apparut le village. Quelques cases nichées dans une petite clairière. Ils débarquèrent et se déployèrent pour investir les lieux. Personne. Pas un homme, pas un animal.

« Ils doivent être à l'intérieur, dit Tiern. Faites-les sortir. »

Les guerriers forcèrent les cases. En effet, les habitants s'étaient pelotonnés dans leurs abris. Ils en sortirent. Hommes aux torses luisants, femmes aux lourdes mamelles sans voile, enfants aux grands yeux écarquillés.

Tiern s'installa dans la maison du chef et interrogea aussitôt ce dernier par l'intermédiaire d'un interprète. Celui-ci traduisit les premières paroles.

« Il dit que son village ne peut plus payer le tribut, car ils n'ont plus rien. Depuis des mois, ils sont rançonnés par les Hommes-Léopards... »

« Qui sont-ils, ceux-là ? » s'étonna Tiern.

Il n'en avait jamais entendu parler. Quand on lui traduisit le nouveau gémissement du chef, il resta perplexe :

« Ce sont des sorciers. Pendant la journée, ce sont des hommes. Mais quand tombe la nuit, ils se transforment en léopards et ils peuvent tuer sans laisser aucune chance à leur victime. »

Tiern se demanda si on ne se moquait pas de lui.

« Mais enfin, vous n'allez pas me dire que vous croyez à ces balivernes ! »

Mais si, ils y croyaient... C'était même pour eux une évidence.

« Très bien, s'écria-t-il. Nous allons rester ici et attendre que ces léopards approchent. J'ai hâte

de voir à quoi ils ressemblent... »

La nuit passa. Le lendemain, à l'aube, des cris de terreur réveillèrent Tiern. Il se précipita pour découvrir ce qui faisait peur aux habitants.

Aux abords du village, une vache avait été tuée. Atrociement déchiquetée par ce qui semblait être des griffes. On n'eut d'ailleurs aucun mal à les identifier : c'était sans erreur aucune des griffes de léopard.

Les hommes de Tiern commencèrent à avoir peur eux aussi, mais il décida de rester encore. Le lendemain, une autre vache apparut déchiquetée par les mêmes griffes de léopard. Il fut bien obligé de se poser des questions. Enfin, des hommes qui se transformaient en léopards, cela ne pouvait exister !

Une autre découverte lui apparut plus pittoresque. Les villageois, un jour, déposèrent des vivres et divers produits à l'orée de la forêt. Il demanda pourquoi : on lui répondit que c'était pour faire du troc avec les « Petits Hommes de la Forêt ». Par curiosité, il se cacha derrière un buisson pour observer. En effet, il vit sortir du bois de tout petits hommes noirs, d'aspect stupéfiant. Ce n'étaient absolument pas des nains, car ils ne souffraient d'aucune malformation. Et pourtant, ils étaient minuscules : le plus grand devait lui arriver au nombril.

Ces petits hommes, presque nus, s'emparèrent des objets déposés par les villageois et placèrent en guise d'échange des animaux tués et des peaux de bêtes. Ils disparurent à nouveau dans la forêt. Apparemment, c'était une forme de commerce courante.

Intrigué, Tiern se renseigna sur ces êtres surprenants. On lui apprit qu'ils connaissaient la forêt mieux que quiconque, qu'elle n'avait aucun secret pour eux, et qu'ils étaient de loin les meilleurs de tous les chasseurs. Il trouva d'abord cela très amusant. Puis il resta pensif durant toute une journée. Il venait de comprendre qu'il tenait là un moyen de s'attaquer aux Hommes-Léopards. Il prit quelques guerriers et, emmenant deux habitants du village très apeurés, ils s'enfoncèrent dans les bois.

Ils trouvèrent vite les Petits Hommes, ou plus exactement, ce furent ces derniers qui les trouvèrent. Personne n'avait jamais pu percer leur langage et Tiern communiqua avec eux par signes. Il offrit au chef sa propre épée, qui devait apparaître à cet être primitif comme une arme divine. A partir de là, son alliance lui était acquise.

Il accompagna ses nouveaux alliés à la chasse et il comprit pourquoi ces étranges personnages étaient infaillibles : les pointes de leurs flèches étaient empoisonnées par de mystérieuses substances qu'ils se procuraient dans la nature sauvage. Tout animal touché, ou simplement frôlé, était appelé à mourir dans les heures qui suivaient, et les chasseurs n'avaient qu'à suivre sa trace pour découvrir sa carcasse.

L'alliance ainsi scellée, Tiern et ses guerriers retournèrent au village. Ils y retrouvèrent les habitants terrorisés et de nouveaux cadavres de bêtes déchiquetées par des griffes de léopards. Mais les choses changeaient : les contacts avec les Petits Hommes s'intensifiaient. Malgré l'obstacle de la langue, ils arrivaient à échanger des informations. De cette manière, Tiern apprit tout sur les Hommes-Léopards. Car les Petits Hommes, bien entendu, savaient tout sur eux. Simplement parce qu'ils connaissaient tout ce qui respirait dans la forêt.

Comme il s'y attendait, ses ennemis ne se transformaient pas plus en léopards que lui. Plus rationnellement, ils se revêtaient d'une peau de léopard et s'accrochaient aux mains des sortes de gants équipés de griffes de cet animal. C'était avec cet équipement qu'ils commettaient leurs crimes atroces, donnant réellement l'illusion de l'œuvre d'un véritable fauve.

En fait, il l'apprit aussi, ces hommes étaient eux même persuadés de se transformer effectivement en léopards, car ils fumaient du chanvre en quantités invraisemblables et c'était sous l'influence de cette plante qu'ils tuaient. Leurs meurtres, cependant, n'étaient pas gratuits : ils formaient une société secrète qui se révélait extrêmement puissante. Elle régnait sur des territoires immenses, soumettant les tribus à sa loi. Par la terreur, bien sûr, mais aussi, Tiern le découvrit avec étonnement, par la force du respect.

Car les Hommes-Léopards, en perpétrant leurs forfaits, sauvegardaient paradoxalement l'ordre et la justice. « Leur » ordre et « leur » justice. Ce n'était donc pas du banditisme, au sens qu'on aurait donné à ce mot dans l'Empire romain. Cela était un peu difficile à saisir.

Mais Tiern se dit qu'il se compliquait inutilement la vie. Les choses n'étaient guère différentes dans cette contrée, car les êtres humains sont les mêmes partout. Simplement, les points de repè-

re changeaient. Il s'efforça donc de penser, de réfléchir comme un Noir de ce territoire. Et commença par se dire que ces hommes se transformaient réellement en léopards et qu'ils étaient réellement des sorciers. Soudain, tout fut beaucoup plus clair. Il devait combattre ces ennemis en militaire, non en policier.

Mais qui étaient-ils, au juste ? Selon ce qu'il apprenait, il y en avait partout, dans chaque village, y compris dans celui où il se trouvait. Personne ne les connaissait, évidemment, puisque l'appartenance aux Hommes-Léopards était le plus grand des secrets.

Les volontaires étaient recrutés très jeunes, souvent des individus un peu marginaux, plus ou moins rejetés, qui cherchaient à prendre une revanche. L'initiation durait plusieurs semaines. Elle avait lieu dans des endroits cachés au fond de la forêt. En quoi consistait-elle ? Tiern entendit parler de garçons plongés dans des trous recouverts de branchages pendant plusieurs jours sans boire et sans manger, et sortis pour des épreuves terribles au cours desquelles certains candidats périssaient. Et aussi de rites sexuels, voire d'orgies sous l'influence du chanvre. Enfin, au terme de cet apprentissage, les volontaires devaient passer la dernière épreuve, la plus horrible. On les revêtait pour la première fois de la peau de léopard, on leur accrochait aux mains les gants munis des griffes, et ils devaient commettre leur premier meurtre. Le plus atroce. Ils devaient tuer un membre de leur propre famille.

Ensuite, et ensuite seulement, ils devenaient des Hommes-Léopards. Ils n'avaient plus rien à craindre : la société secrète les protégeait et subvenait à tous leurs besoins. En retour, ils devaient une obéissance absolue. L'initiation terminée, ils retournaient dans leur village en promettant de ne jamais révéler leur appartenance à ce groupe terrifiant.

Tiern devait l'admettre : tout cela s'avérait d'une efficacité implacable. Il fallait passer à l'attaque, et vite.

Une nuit, avec ses guerriers, il se glissa près d'une courbe du fleuve. Les Petits Hommes de la Forêt les guidaient. Ils avaient promis de les conduire jusqu'au repaire des Hommes-Léopards. Ils tenaient parole.

L'antre de ces assassins était un groupe de cabanes bâties sur piloris par dessus l'eau, une sorte de petite cité lacustre dissimulée par des branchages. Sans l'aide des Petits Hommes, ils ne l'auraient jamais découverte.

Dans la nuit claire et étoilée, la bataille fut violente, inexpiable. Malcolm en vit quelques images dépareillées, qui toutes offraient des visions de sang et de cadavres. Sur les piloris, un cri regroupa les derniers Hommes-Léopards pour une ultime contre-attaque. Tiern regarda vers l'auteur de ce cri. Une femme. Il aurait pu s'en douter : comme souvent dans ces sociétés basées sur la force virile, c'était une femme qui commandait !

Le dernier assaut fut la phase la plus horrible du combat. L'aube naissante éclaira des cadavres flottant sur le fleuve, encore vêtus de leurs peaux de léopards...

Tout se brouilla alors brusquement. Malcolm entendit distinctement son souffle saccadé. Il sentit confusément qu'il n'allait plus tarder à se réveiller.

Mais son rêve se prolongea encore un peu. Il retrouva Tiern, hagard, s'enfuyant seul dans la forêt. Il fut dérouté, et sut simplement que les Petits Hommes, pour une raison qu'il ignorait, s'étaient fâchés contre lui et avaient décidé de le tuer. Il ne savait ce qu'étaient devenus les autres guerriers. Tiern fuyait avec désespoir.

Il essayait d'effacer ses traces, mais il sentait bien, derrière lui, les petites créatures noires qui approchaient et leurs petits arcs prêts à tirer. Il remontait vers le nord comme il pouvait, survivant de la chasse, mais de plus en plus traqué. Son but était d'atteindre la limite entre la forêt vierge et la savane. Ses poursuivants n'oseraient pas s'aventurer sur ce territoire hostile pour eux. Il crut y arriver.

Mais le jour où il s'y attendait le moins, un frémissement de branche l'avertit une seconde trop tard. La flèche de bois frôla son épaule et se fracassa sur le tronc d'un arbre.

Il reprit sa fuite, mais à présent en marchant, sans plus de hâte. Il connaissait désormais son sort et se sentait curieusement calme et serein après tant de journées d'angoisse. Le poison de la flèche, il le savait, faisait lentement son effet. Rien ne pourrait l'arrêter. Il ne lui restait donc qu'à attendre et, dans le fond, cette issue le soulageait. Sa route avait été longue, trop longue. Il était temps pour lui de goûter au repos.

Quand il atteignit enfin la limite entre la forêt et la savane, où il espérait trouver le salut, il suf-

foquait déjà. Il aperçut le fleuve, s'en approcha pour se rafraîchir. Une dernière fois. Il n'en eut plus la force.

Il tomba comme une masse dans l'eau. Tiern, né en Gaule, devenu légionnaire romain, puis Homme Bleu du Grand Désert, puis chef de guerre au cœur de l'Afrique et vainqueur des Hommes-Léopards, s'immergea dans ce beau fleuve qu'on appelait le Niger...

* * * * *
* * * *

La vue de Malcolm demeurait brouillée. Un écran grisâtre l'empêchait de distinguer quoi que ce fut. En revanche, il s'entendait respirer. Un souffle oppressé, saccadé. De toute évidence, il avait du mal à sortir de son rêve et à retrouver la vie réelle.

Bien entendu, il s'attendait à se réveiller dans la grotte, selon le processus devenu habituel. Mais quand l'écran se dissipa enfin, il frémit de frayeur. Il se voyait voler ! Comme un oiseau, il planait au-dessus de la mer.

Cela était-il possible ? Naturellement, il craignait à chaque seconde de tomber et de chuter dans l'abîme. Mais non, il volait toujours. Il vit alors devant lui une longue ligne de terre qui approchait. Ayant quelque peu surmonté sa peur, il se dirigea vers cette direction. Le vent fouettait son visage et emportait ses cheveux. Mais curieusement, il ne ressentait aucune impression de froid. C'est ce petit détail qui lui fit comprendre qu'il n'était pas complètement revenu dans la vie réelle, et que ce qu'il voyait appartenait encore à son rêve. Du moins en partie.

La terre grandissait et il la reconnut. C'était tout simplement la côte du royaume de Finn. Il revit la haute falaise et, juché sur elle, comme un nid de rapaces, le Château.

Sans aucune volonté de sa part, il descendit peu à peu. Au bout d'un moment, il se surprit atterrissant au beau milieu de la cour. Evidemment, la panique l'envahit : il allait être reconnu et capturé. Mais il se rendit compte rapidement que les femmes qui vaquaient à leurs occupations ne le voyaient pas. Il était invisible. Ou plutôt non : il n'était même pas présent à cet endroit, puisqu'il ne faisait que rêver.

Les femmes donnaient à manger aux poules sans lever la tête. Son souffle était de plus en plus saccadé. Il se sentait étouffer. Devant ses yeux écarquillés, il vit la salle. Finn était installé derrière une table, en compagnie de quatre chefs de clan. En buvant du vin, ils discutaient à voix haute. Il entendit le sujet de leur conversation : ils parlaient des attaques saxonnes et des moyens d'y répondre. Comme il avait cru le comprendre, la guerre avait repris.

Ensuite, en un clignement de paupières, il changea de pièce et se vit dans la chambre des femmes. Quelques-unes échangeaient des propos en faisant le ménage. Un nouveau clignement de paupières et il passa dans la chambre royale. Un frémissement le parcourut en retrouvant ce lieu et ce grand lit couvert de peaux de bêtes où il avait aimé la blonde Essylt. La chambre disparut et il vit les écuries, si bien connues, où il logeait chaque jour son cheval. Elles étaient désertes, preuve que les guerriers étaient presque tous partis à la poursuite des Saxons.

Mais tout cela s'éternisait et il se demandait bien ce que cela signifiait. A peine cette pensée l'avait-elle effleuré qu'il quitta le Château et se revit en train de voler. Cette fois-ci, au dessus de la terre. Cette immense campagne verte où il avait combattu pendant des années. Puis ce fut la profonde forêt, noire et inquiétante, qui se déroula sous lui. Il ne cherchait rien en particulier, mais il comprit assez rapidement que son vol l'emmenait en fait vers un endroit précis.

En effet, il perdit de l'altitude et descendit sur une clairière qui trouait l'épais manteau forestier. A quelques dizaines de mètres du sol, il distingua une silhouette au bord de la rivière. Essylt. Son amante était occupée à laver son linge. Il atterrit un peu plus loin. Devant lui, sur le flanc de la colline, s'ouvrait la grotte, béante et mystérieuse.

Touchant à peine la terre, il y entra. A l'intérieur, il vit le corps d'un homme étendu contre la paroi. Inerte. Comme mort. C'était lui. Malcolm. En train de dormir, sous l'influence du feu magique.

Il se regarda, s'observa, pendant longtemps. Quelle étrange impression de se voir. Comme il avait l'air faible, sans défense, dans ce sommeil artificiel. Lui qui avait été un grand et valeureux guerrier... Les larmes faillirent couler sur ses joues.

Mais sa vue se brouilla définitivement. Une amertume désagréable empoisonna sa gorge. Le rêve touchait vraiment à sa fin...

* * * * *

* * * *

Il se réveilla et retrouva le refuge familial. Il essaya de bouger et s'aperçut qu'il avait mal un peu partout, surtout aux muscles du torse. Cela démontrait que son sommeil avait été agité.

En fait, il n'avait pas trop aimé ce rêve qui lui laissait une impression mitigée. Avec effort, il se releva, surpris de se découvrir aussi affaibli. Il se secoua et parvint à marcher pour sortir de la caverne. Il traversa la clairière d'un pas lourd.

Un peu plus loin, une voix de femme chantonnait gaiement. Essylt achevait de laver son linge. Elle lui sourit en le voyant approcher.

« Alors, mon chéri, tu es réveillé ? Tu dormais comme un bébé quand je suis partie ! »

Il ne lui répondit pas et laissa son regard se perdre sur la surface de l'eau. Etonnée, elle interrompit son travail.

« Quelque chose ne va pas, mon chéri ? »

Il hésita un peu avant de lui expliquer.

« Je ne me suis pas réveillé tout de suite. Je me suis vu en train de voler sur le Château. J'ai retrouvé ces lieux, et ensuite seulement je suis revenu dans la grotte. Essylt, c'est extraordinaire : j'avais vraiment l'impression d'être retourné au Château. J'ai réellement cru y être... »

Elle comprit que son amant avait été profondément impressionné par ce qu'il venait de vivre et vint lui prendre le bras.

« Mais cela n'a rien d'inquiétant, Malcolm, car cela m'est arrivé aussi. Quelquefois, en revenant d'un voyage, on éprouve des difficultés à réintégrer son corps physique. Une sorte d'accident en traversant le temps, en quelque sorte. Il ne faut surtout pas paniquer : tôt ou tard, nous finissons par retrouver notre chair, nos bras, nos jambes. Essaie de comprendre que notre âme est beaucoup trop enracinée au corps pour se perdre. Je te répète que cela m'est arrivé aussi. »

Il hésita encore avant de lui répondre.

« Mais Essylt, ce n'est pas cela. Quand je me suis vu au Château, j'ai eu... Enfin, j'ai eu envie d'y rester. Oui, j'avais tant de souvenirs dans cette cour, dans ces pièces. Cela m'a fait mal de les revoir. J'ai eu envie, très envie, de rester là-bas, de ne pas revenir. »

Là non plus, elle ne marqua aucun étonnement.

« Mon chéri, c'est normal aussi. Il est naturel d'éprouver de l'émotion en retrouvant des endroits où l'on a vécu. Seulement... Tu ne peux plus retourner au Château, puisque tu es condamné à mort. »

« Je le sais, souffla-t-il. A cause de toi. »

« A cause de moi ? Pourquoi ? N'es-tu pas amoureux de moi ? »

« Oui, bien sûr. Mais en revoyant le Château, je me suis souvenu que j'étais un grand guerrier, admiré de tous. On chantait mes exploits jusque dans le plus petit village celte. Même chez les Saxons, on connaissait mon nom. Maintenant, je vis dans une grotte et je chasse les lapins. Je ne suis plus rien... »

« Mais tu es avec moi », rappela-t-elle.

Cette fois, il la regarda en face d'un air fatigué.

« Oui, c'est vrai... », murmura-t-il.

Puis il s'éloigna, ou plus exactement il s'enfuit. Elle le laissa partir. Le chevalier se perdit entre les arbres.

Un peu plus loin, il s'appuya au tronc d'un chêne et laissa ses yeux errer dans les fourrés. Son incroyable destin l'enchantait et l'accablait en même temps. Il resta une bonne heure à observer le bois sans le voir.

* * * * *

* * * *

La nuit tombée, il était toujours aussi impressionné par ce qu'il venait de vivre. Il mangea sans un mot, s'assit contre le mur et se perdit dans ses pensées. Son mutisme trahissait le désarroi qui agitait son esprit. Seul le craquement du feu résonnait dans le repaire souterrain.

Mais paradoxalement, cette détresse lui donnait du courage. Il observa Essylt et osa lui demander ce qu'il n'avait pas demandé auparavant.

« Essylt, une chose m'étonne : pourquoi ne me racontes-tu jamais tes « voyages » ? Moi, je te raconte les miens. Je ne sais rien de ce que tu as vécu dans le passé. »

Evidemment, la question la surprit. Elle lui chatouilla le menton et décida de le taquiner un peu.

« Tu t'intéresses aux histoires de bonne femme ? Toi, un grand chevalier ! Parce que mes vies passées, c'est cela et rien d'autre. »

« Essylt... », soupira-t-il.

« Bon, j'arrête de me moquer. Ecoute, tout d'abord, si je ne t'ai pas raconté mes voyages, c'est parce que tu ne me l'as jamais demandé. »

En effet. Et il en connaissait la raison, qu'il n'avouait qu'à lui même : la peur. Essylt était son amoureuse, mais aussi la sorcière qui savait allumer le feu magique. Il craignait de la fâcher.

« Et puis... »

« Et puis ? » interrogea-t-il.

« Mon chéri, les vies passées ne sont que du passé. Pardonne-moi de le dire ainsi, mais c'est une vérité. A l'heure actuelle, nous sommes la princesse Essylt et le chevalier Malcolm, et c'est cette existence qui doit occuper nos forces. »

Il répondit par un hoquet d'amertume et une voix caustique.

« Chevalier ? Parce que j'ai l'air d'un chevalier ? Ma pauvre, je ne suis plus rien. Sauf un misérable pathétique qui parcourt la forêt à la recherche d'une pitance pour survivre ! »

Et il s'enferma à nouveau dans son mutisme. Alors seulement, elle comprit à quel point il était déprimé. Elle se remit à lui caresser le menton, mais cette fois avec tendresse. En fait, elle hésitait. Finalement, elle se lança.

« Ecoute, puisque je te vois si dépité, je vais te dire ce que je ne voulais pas te dire. Parce que je te répète que notre vie actuelle a plus d'importance que nos vies passées. Mais enfin... Mon chéri, te rappelles-tu le premier « voyage » que tu as fait ? Quand je t'ai révélé le feu magique ? »

Il releva la tête avec surprise.

« Oui, bien sûr. J'étais le grand Goliath et je combattais les Hébreux. D'ailleurs, c'est le « voyage » que j'ai préféré, celui qui m'a laissé le plus de souvenirs. »

« Te rappelles-tu que Goliath avait une fiancée ? »

« Naturellement. La petite Dahuda. Comme il l'aimait !... »

Les yeux bleus de la sorcière se firent plus minces

« Pense à elle, Malcolm. Et puis, regarde-moi. Regarde-moi bien... »

Il l'observa. Soudain, son cœur se mit à battre. Il n'osait pas comprendre ce qu'elle essayait de lui dire. Les yeux bleus semblaient le transpercer. Le silence de la grotte se faisait étouffant.

« Essylt, non... Ce n'est pas possible ! Dahuda, c'était... toi ? »

Il en était abasourdi. Mais le regard de son amante confirmait les paroles. Malgré lui, il revit défiler dans son esprit le destin de Goliath. Il lui fallut de longues secondes pour recouvrer la voix.

« Voyons, Essylt, pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ? »

Elle lui caressa la joue. Visiblement, elle ne lui avait fait cette confidence qu'à contre-cœur.

« Mon chéri, je suis à peu près certaine que j'étais Dahuda, puisque j'ai vécu sa vie, en rencontrant Goliath. Seulement, il y a une chance, infime mais une chance néanmoins, pour que je me trompe. Rends-toi compte que des siècles ont passé. Nous ne pouvons retrouver nos vies antérieures qu'à travers le feu magique, et il s'agit de « voyages » psychiques, en aucun cas physiques. Autrement dit, il peut arriver qu'on se trompe et qu'on croit avoir vécu telle existence alors qu'on n'a fait que rêver. Voilà pourquoi je ne voulais pas t'en parler. »

Malcolm ne prêtait aucune attention à ces explications, pourtant fort pertinentes. Lui n'en doutait plus : oui, la gentille Dahuda était bien la belle Essylt. Cette révélation l'assommait presque.

« Mais ma chérie, nous sommes-nous connus dans d'autres vies ? »

« C'est possible, répondit-elle évasivement. Quand tu étais joueur de pelote maya, il me semble t'avoir vu. Peut-être étais-je dans les tribunes, avec les spectateurs. Et je crois t'avoir croisé, simplement croisé, à d'autres époques. Sans en être sûre. Malcolm, je te répète que des siècles se sont écoulés. Le feu magique ne nous ramène que des images, parfois un peu floues. Rien ne peut faire revenir physiquement le passé. Après tout, c'est un grand hasard qui nous a permis de nous connaître dans notre vie actuelle. »

La dernière phrase éveilla l'attention de Malcolm, car elle le ramenait en arrière.

« Un moment, Essylt. Quand tu m'as fait découvrir le feu magique, dans cette cabane... ? »

Elle devança la question.

« Oui, je savais... Enfin, non, je me doutais que ton premier « voyage » serait celui-là. En te rencontrant, deux ou trois détails chez toi m'avaient fait soupçonner que tu avais été mon Goliath autrefois. Il était donc logique de penser que la première vie que tu revivrais serait celle-là. »

L'esprit de Malcolm tournait à toute vitesse.

« Et tu savais qu'en revenant à moi, je serais d'autant plus impressionné et donc plus soumis à ta volonté ? »

« Tu as tout compris », sourit-elle.

Décidément, il mesurait davantage l'implacable et diabolique piège que la jeune fille blonde avait tendu autour de lui. Très simplement, il ne pouvait pas y échapper.

« Et dans le futur ? murmura-t-il. Nous verrons-nous dans le futur ? »

« Peut-être, répondit-elle, toujours évasive. Mais il n'est pas sûr que nous nous reconnaissons. Encore moins que nous soyons amoureux. Tu sais que cela ne se commande pas ! »

Malcolm n'écoutait plus. Pour lui, les tresses blondes d'Essylt s'estompaient et il voyait revenir un visage juvénile et rieur.

« Dahuda, Dahuda, mon amour... Qu'es-tu devenue après ? Je veux dire, après la mort de Goliath ? »

« Tu veux le savoir ? Je me suis mariée avec un autre homme, longtemps après, et j'ai eu des enfants. Tu vois, cela ne méritait même pas d'être raconté. »

Malcolm la renversa sur le sol et l'écrasait déjà de son poids.

« Dahuda, ma chérie, comme tu étais tendre et gentille... »

Il releva la robe déchirée de la sorcière celte, en voulant se convaincre qu'il tenait la jolie Philistine. Puis il la pénétra doucement, veillant à ne pas lui faire de mal. Comme le grand Goliath avec la petite Dahuda. Cette union amoureuse fut étrange : il avait besoin d'Essylt en pensant à une autre femme, qui n'était pas vraiment une autre.

Quand son corps fut apaisé, il retomba sur le dos en soufflant. Son amante se pencha sur lui.

« Tu vas mieux ? »

« Oui », chuchota-t-il.

Sa blonde amie lui caressa gentiment la joue.

« Et maintenant, le valeureux chevalier va s'endormir et oublier les noires pensées qui le tourmentaient. »

Effectivement, cette journée mémorable venait de lui en apprendre davantage sur lui-même, sur Essylt et sur le reste que tous les mois précédents. Il voulut encore la prendre dans ses bras.

« Dahuda, Dahuda, comme je t'ai aimée... »

Elle éclata d'un rire clair et sonore.

« Arrête de faire l'enfant et endors-toi, imbécile ! »

Il ferma les paupières et s'enfonça vite dans le sommeil. Elle souriait toujours en s'allongeant à son tour pour trouver le repos.

Avec tout cela, ils avaient oublié d'éteindre le feu. Les flammes craquaient, indifférentes à la scène qui venait de se jouer à côté d'elles.

IV

Le temps passait. L'été s'attardait sur la forêt, comme s'il voulait partager encore un peu le bonheur des deux amants. Toutes les journées rivalisaient de chaleur et de soleil.

Ce jour-là, précisément, il faisait beau et chaud. Ils s'étaient étendus au pied d'un chêne. Essylt avait vite sombré dans le sommeil, probablement sous l'effet de la digestion de la bonne viande dévorée à midi. Malcolm, assis contre le tronc de l'arbre, jouait avec des brindilles. Quand il en trouva une assez longue et un peu recourbée, une idée lui traversa l'esprit. Il s'approcha silencieusement de la femme. Elle était allongée sur le dos, la tête penchée sur le côté. Son visage endormi se perdait dans la tresse blonde. Il posa le bout de la brindille sur la poitrine, entre les seins de la belle dormeuse.

Le grattement la réveilla en sursaut. Sa surprise devint de la colère en découvrant ce qui avait

interrompu sa sieste.

« Malcolm, cela t'amuse ! »

Vexée, elle se tourna sur le côté et se rendormit aussitôt. En effet, cela amusait le chevalier. Il pointa à nouveau la brindille et la posa cette fois sur la cuisse. Le chatouillement réveilla à nouveau Essylt qui se mit réellement en colère.

« Mais enfin, Malcolm, que t'arrive-t-il aujourd'hui ? Ces jeux de gamin ne sont plus de ton âge. Laisse-moi dormir ! »

Il s'assit devant elle.

« Tu veux savoir ce que je veux ? » dit-il en souriant.

Son regard informa assez Essylt de ses intentions.

« Ecoute, Malcolm, dit-elle avec patience, je voudrais te demander quelque chose : pourrions-nous passer une journée sans faire l'amour ? Juste une. »

« Serais-tu rassasiée ? » s'amusa-t-il.

« J'aurais des raisons de l'être ! Depuis notre arrivée ici, nous l'avons fait tous les jours ou presque : dans la grotte, dans la rivière, contre les arbres, et j'en oublie ! Mon chéri, je t'aime, je t'adore, tu le sais. Mais j'ai besoin d'un peu de repos, comprends-moi ! Je ne te demande que cela : une journée pour me reposer. Demain, nous ferons tout ce que tu voudras... »

La requête d'Essylt était pour moitié sérieuse, et pour moitié produit de sa vexation, mais il décida de la prendre pour totalement sérieuse.

« J'accepte ta demande. Mais à une condition : tu ne vas pas passer l'après-midi à dormir. Viens, allons nous promener. Il fait beau, profitons-en. »

« Cela, je veux bien ! »

Ils se relevèrent et, bras dessus, bras dessous, partirent en promenade. Celle-ci les fit sortir de la forêt. A l'orée du bois, ils débouchèrent sur une immense prairie qui s'étalait à perte de vue. Les quelques arbres qui s'offraient encore aux regards se groupaient dans des bosquets isolés.

Une lumière étincelante recouvrait le tout. Ils se sentirent bien petits dans ce grandiose paysage. Essylt, tout en marchant, avait posé la tête sur l'épaule de Malcolm. Maintenant que la voûte des arbres n'était plus là pour tamiser ses rayons, le soleil s'acharnait sur leur peau qui commençait à brunir. Mais Essylt se sentait bien, et vaguement fascinée : ils étaient seuls, enlacés et presque perdus dans cette grande nature vierge, comme si rien n'existait en dehors d'eux, comme s'ils étaient le premier homme et la première femme sur la terre.

Un froissement agita les hautes herbes devant eux et ils virent s'envoler une alouette paniquée. Essylt sourit en comprenant qu'ils devaient passer tout près de son nid. Des perdrix et des faisans s'envolèrent à leur tour en les apercevant et disparurent dans le disque aveuglant du soleil. Des papillons et des libellules voletaient au ras des herbes. Elle s'amusa aussi à observer les abeilles dévorant le pollen des fleurs. Sur ces dernières brillaient quelquefois des éclats dorés qui donnaient envie de les saisir à pleines mains. Mais ce n'étaient que les reflets des rayons solaires.

La sorcière blonde soupira d'aise et cala encore mieux la tête sur l'épaule de Malcolm.

« L'hiver va bientôt arriver », dit-il soudain.

Elle fut surprise, non par la phrase, mais par sa soudaineté.

« Eh bien, n'est-il pas normal que l'hiver arrive ? »

« Oui. Mais ce que je voulais dire, c'est que ce sera très difficile. Pour l'instant, il fait encore beau. Mais un de ces matins, en te réveillant, tu auras froid. Puis ce sera la pluie, et ensuite la neige. »

« Nous aurons du mal à faire l'amour dans la rivière avec ce temps », plaisanta-t-elle.

« Oui, sourit-il. En fait, l'idéal serait de passer tout l'hiver dans la grotte en gardant le feu allumé sans arrêt, mais il sera ardu de trouver du bois. »

Elle frotta amoureusement la tête contre son cou.

« Ecoute, nous aurons bien le temps de penser à l'hiver et au froid. Pour l'instant, il fait beau et nous nous promenons. »

Ils poursuivirent donc leur promenade sans plus échanger un mot. La chaleur se faisait de plus en plus forte. En se retournant, Essylt vit que la forêt était loin derrière eux. Curieuse impression d'être sortis de ce manteau vert qui les abritait depuis des mois. Elle apercevait la longue ligne sombre des arbres. Tout autour, il n'y avait que l'immense prairie. Elle s'arrêta brusquement pour s'allonger sur l'herbe.

L'odeur de la terre et des fleurs lui emplit les narines. Le soleil l'éblouissait. Elle se contenta donc de regarder le ciel limpide, la cime des quelques arbustes, la masse regroupée des bosquets. Puis son regard revint à ras de terre. Le contact des plantes sur sa peau était délicieusement égratignant. Toute la campagne lui paraissait d'ailleurs un lit douillet. Elle vit soudain le visage de Malcolm qui se penchait sur elle, vaguement inquiet.

« Que t'arrive-t-il, Essylt ? »

Elle se demanda si elle devait le lui dire. Et pourquoi pas, après tout ? Elle remua vite les lèvres.

« Je suis heureuse... »

Et comme elle était elle-même étonnée de la véracité des paroles qu'elle venait de prononcer, elle se força à les répéter.

« Je suis heureuse... »

Malcolm se coucha sur elle et l'enlaça. Les herbes, les fleurs, les abeilles et les papillons, les bosquets et le ciel tout entier s'étaient immobilisés.

Pour ne pas gâcher ce moment, ils se serrèrent très fort l'un contre l'autre et n'échangèrent plus un mot.

* * * * *

Cette nuit-là, il pleuvait à torrents sur la forêt. Dans leur repaire, le feu éclairait Malcolm et Essylt. Nus sur le lit de mousse, ils s'embrassaient. Puis elle se leva et alla jusqu'à l'entrée de la caverne où elle observa les ténèbres qui recouvraient le bois. Derrière elle, les flammes jetaient des lucioles sur ses cheveux blonds et ses fesses généreuses.

Malcolm l'observait sans mot dire. Une fois de plus, son amante prenait tout à fait un air de sorcière, à la fois séduisante et inquiétante. Malgré le temps qu'ils avaient passé ensemble, il éprouvait toujours autant de mal à saisir tous les aspects de la personnalité d'Essylt tant ils étaient nombreux et contradictoires.

Elle se retourna et revint vers lui. Les beaux seins s'agitaient sous ses pas et les tresses changeaient de couleur à chaque seconde sous la lumière crue du refuge souterrain. Au moment où Malcolm s'y attendait le moins, elle lui parla enfin.

« Veux-tu que je t'allume le feu ? »

« Tu as trouvé des champignons ? »

« Quelques-uns, dans un buisson, de l'autre côté de la rivière. Avec une poignée d'herbes, ils devraient faire l'affaire. »

« Alors, allume-le, je t'en prie. »

Souriante, elle sortit les champignons du panier, pendant qu'il s'allongeait sur la mousse. Le feu crépita à nouveau et la fumée noircit instantanément. Essylt rejoignit le chevalier contre la paroi de la grotte. Elle l'embrassa sur les lèvres.

« Bon voyage, mon chéri », lui dit-elle.

Elle se blottit contre l'homme en posant la tête sur sa poitrine. Ils étaient maintenant habitués au processus du feu magique et ils résistaient à présent fort bien à l'étouffement, au cerveau qui s'alourdissait et tournoyait.

Et quand Essylt, presque inconsciente, ne sentait plus le corps de Malcolm sous son bras, elle se disait simplement que le merveilleux « voyage » vers le passé commençait...

* * * * *

Elle avait toujours la tête lourde. Un voile violet couvrait ses yeux. A travers lui, elle ne pouvait que deviner le lieu où elle se trouvait, ainsi que les objets qui l'entouraient. Elle sentait la présence des murs, de quelques meubles et de deux ombres qui ressemblaient à des êtres humains.

Puis elle vit les deux ombres se mouvoir et elle entendit des bruits de pas. Le fracas d'un ustensile en métal retentit sur le plancher, faisant vibrer douloureusement ses tympans. Une voix demanda pardon, dans une langue étrange qu'elle connaissait pourtant, et une des formes se pencha.

« Te sens-tu mieux, maîtresse ? » demanda une autre voix.

Elle frémit. La femme s'était approchée sans qu'elle la vît. Ce petit choc eut pour effet d'écartier définitivement le voile violet. Elle aperçut le visage penché sur elle.

« Oui, je me sens mieux », répondit-elle.

L'esclave sembla satisfaite. Quand à elle, elle distinguait maintenant tout du décor dans lequel elle s'éveillait.

Les murs qui l'entouraient étaient blanchis à la chaux, les meubles rares. Elle même était étendue sur une natte posée à même le sol. Une couverture la couvrait jusqu'à la poitrine. Les deux servantes s'activaient devant elle.

Elle ne leur demanda pas qui elle était, puisqu'elle le savait. Memphta. Elle était une femme de Babylone.

« Est-elle réveillée ? » demanda une voix masculine.

Elle tourna la tête. Dans l'encadrement de la porte, un homme se dessinait. Grand, corpulent, avec un certain embonpoint et le crâne complètement rasé. Elle ne chercha pas à savoir de qui il s'agissait. Il s'appelait Nabou-Lassar et il était son mari. Il portait une longue robe serrée à la taille par une ceinture de tissu. Autour du cou, suspendu à une chaîne, battait son sceau, le bien le plus précieux pour un commerçant babylonien. Il traversa la chambre et s'agenouilla près de la natte où reposait son épouse.

« Te sens-tu mieux ? » dit-il.

« Oui, répondit-elle en parlant pour la première fois. J'ai un peu dormi et cela m'a fait du bien. Mon malaise n'était pas bien grave. Je me sens prête à assister au banquet. »

« J'en suis heureux. Ma chérie, je dois te dire certaines choses. Vois-tu, ce soir, je donne une réception chez moi, tu le sais. Mais celle-ci est particulièrement importante. J'ai invité, en plus des personnes que tu connais déjà, un certain Taghlar : un négociant qui vient de Saba et totalement nouveau à Babylone. Il appartient à une très bonne famille et il représente pour moi une chance à ne pas manquer : Saba est un royaume riche. Signer un contrat avec lui m'ouvrira des perspectives dont je n'avais pas idée jusqu'ici. Je pourrais peut-être devenir le marchand le plus riche de Babylone. Il faut impressionner favorablement ce Taghlar... »

Il fit descendre la couverture, découvrant la poitrine de sa femme. Il admira les beaux seins, comme un commerçant regarde une bonne marchandise qu'il va vendre. De la main, il saisit un des fruits pulpeux et le caressa.

« Tu es très belle, mais ce soir tu devras être plus belle que jamais. Eblouissante. Je te le demande. Maintenant, je te laisse te préparer. Je t'attendrai dans le patio. »

Il se releva et quitta la chambre. A présent, Memphta se sentait parfaitement bien. Elle se leva enfin et dressa sa silhouette nue.

Les deux esclaves s'occupèrent d'elle, firent sa toilette à l'aide d'un gros savon qui n'était qu'un mélange de cendre et d'argile fine. Sortie de l'eau, elles lui enduisirent d'huile le corps et les cheveux : le produit assouplissait la peau et protégeait le cuir chevelu des parasites. Ainsi était le raffinement de la civilisation babylonienne.

Ensuite, elles la coiffèrent. Puis ce furent les bijoux. Avant de passer à la longue robe aux bordures de fils dorés qui la drapa entièrement. Le miroir d'argent le lui dit : jamais elle n'avait été aussi belle.

Elle ne mit pas de voile, puisqu'elle n'allait pas sortir, et descendit l'escalier avec ses servantes. Le patio était déjà aménagé pour le banquet. Les tables à quatre places s'alignaient en bon ordre. Les marmites prévues pour mélanger les épices attendaient dans les coins et, venant des cuisines, les arômes du repas excitèrent l'estomac de Memphta.

La maison du riche Nabou-Lassar possédait évidemment une salle à manger, mais il préférait donner ses réceptions dans le patio, sous les étoiles, profitant du climat superbe de la Mésopotamie.

Nabou-Lassar, justement, était là, discutant avec un homme qu'elle ne connaissait pas.

« Ah, te voilà enfin, ma chérie. Permits-moi de te présenter Taghlar, un négociant qui vient de Saba et, du moins je l'espère, bientôt mon associé. »

Memphta ressentit une indéfinissable impression en le découvrant. Taghlar était noir, mais elle reçut surtout dans les yeux sa poitrine à demi-dévoilée par une tunique qui ne couvrait qu'une épaule. Une poitrine indiscutablement virile, mais aussi étrangement rassurante, comme un appel à y poser la joue pour se sentir en sécurité. Le visage était jeune, très sûr de lui. Elle comprit que cet homme était parfaitement au courant de l'effet qu'il produisait sur les femmes et que cela lui plaisait et l'amusait à la fois.

« Enchantée, monsieur », dit-elle avec une politesse un peu distante.

« C'est moi qui suis enchanté, madame, et votre mari a bien de la chance de vous avoir pour épouse. »

La conversation revint vite sur les affaires. Memphta, malgré elle, ne quittait plus des yeux la poitrine de l'étranger.

Les invités commencèrent à arriver. Les plus riches marchands de Babylone, accompagnés de leur femme et de leurs filles. Nabou-Lassar les recevait avec courtoisie et un serviteur les plaçait aux tables. Quand toutes furent occupées, le dîner débuta.

Taghlar avait été installé devant les maîtres des lieux en compagnie d'un associé de Nabou-Lassar. Un orchestre dans un coin ajouta un fond sonore. Le repas, comme toujours, fut initié par les légumes. Les esclaves déposèrent sur les nappes des écuelles de lentilles ou de haricots. Memphta, quant à elle, se fit servir une bouillie de millet.

En même temps, on servait les vins. Dans les coins du patio, d'autres esclaves vêtus de longues robes blanches mélangeaient dans les marmites les aromates et les épices importées à prix d'or. Ils aidaient à relever le bouquet du nectar des vignes. Les serviteurs se répandaient ensuite à travers le patio et remplissaient les coupes des convives. Ceux-ci les appréciaient. Nabou-Lassar s'enorgueillissait de ne servir à sa table que les vins les plus rares.

« Excellent vin de Phénicie », dit Taghlar en vidant son verre.

Il se révélait fin connaisseur et fit même quelques commentaires opportuns sur l'origine et la culture des principaux vignobles de l'époque.

Memphta terminait sa bouillie quand on apporta les deuxièmes plats : tranches de bœuf, côtes de mouton, cuisses de poulet. La maîtresse de maison, quand à elle, réclama une assiette de poissons, qu'elle mangea crus, à la mode babylonienne.

Taghlar parcourait l'assemblée d'un œil décontracté. Une cinquantaine de personnes étaient installées aux tables, parmi lesquelles une bonne moitié de femmes. Il s'amusait évidemment à les comparer : jeunes filles à marier, grosses mères de famille, élégantes épouses. Mais il n'avait pas à réfléchir pour désigner dans sa tête la plus belle de la soirée. Elle était assise en face de lui. Memphta étalait des formes pleines et fermes, des seins épanouis, sous un visage paisible et de longs cheveux blonds, serrés par un bandeau rouge. Elle se méprit sur son regard.

« Quelque chose vous surprend ? » demanda-t-elle

« Oui, répondit-il en souriant, je constate que vous mangez votre poisson cru. »

« Mais bien sûr : le poisson se mange toujours cru. »

« Pardonnez-moi, madame, mais dans mon pays, nous le faisons griller au feu de bois. »

Elle chercha à dissimuler le dégoût qui la prit.

« Du poisson grillé ? Mais cela doit être épouvantable ! »

Taghlar appréciait l'ambiance et ne le cachait pas. Les parfums conjugués des femmes et des vins emplissaient le patio d'une atmosphère sensuelle qui prenait à la gorge jusqu'aux esclaves.

On apporta les fruits. Memphta dévora une bonne tranche de melon. Ensuite, ce furent les desserts. On fit alors venir les danseuses qui égayèrent la soirée pendant que les conversations s'éternisaient. Mais le banquet touchait à sa fin. Les invités commencèrent à prendre congé. Nabou-Lassar leur souhaitait le bonsoir et ne manquait pas de complimenter les dames. Taghlar fut le dernier convive à partir.

« Je reviendrai demain pour signer le contrat », dit-il.

Il se tourna vers Memphta.

« Bonne nuit, madame. »

Et il s'en alla à son tour...

Le lendemain, le soleil était déjà haut et éclatant quand elle s'éveilla. En redescendant l'escalier, elle manqua se heurter à Taghlar qui réapparaissait.

« Ah, madame, j'ai failli repartir sans vous saluer. Nous venons de signer le contrat, votre mari

et moi. Nous sommes désormais associés pour plusieurs années. »

« J'en suis heureuse. Vous ne le regretterez pas : mon mari est très doué pour les affaires. Eh bien, j'espère que vous avez apprécié votre séjour à Babylone. »

« Beaucoup, madame. Mais malheureusement, je dois m'en aller. La route est longue jusqu'à Saba. »

Une pulsion presque indépendante de sa volonté poussa soudain Memphta à lui demander quelque chose.

« Mais si vous êtes à présent associé à mon mari, je suppose que vous reviendrez à Babylone ? »

« C'est peu probable, répondit-il. Mon travail est de conclure des contrats, non de comptabiliser des articles. Cela, ce sont mon père et mon frère qui s'en occupent. C'est donc plutôt eux que vous devez vous attendre à voir débarquer. Quant à moi, je vais continuer à courir le vaste monde à la recherche de nouveaux associés. »

Elle se sentit piquée au cœur par ce qui était bel et bien, elle ne pouvait se le cacher, de la déception.

« Madame, j'ai été enchanté de cette soirée chez vous. J'ai tout aimé. La cuisine. Et vous. »

Cette fois, elle ne pouvait plus se tromper sur le frisson qui lui parcourait les seins...

« Au revoir, madame. »

Elle le regarda s'éloigner, retenant mal une envie féroce de le rattraper et de s'accrocher à lui. Mais il était déjà parti.

La malheureuse ne voyait plus les murs du patio. Elle avait devant les yeux la somptueuse poitrine noire qu'il avait offert à sa vue. Ce souvenir serait désormais son compagnon, qui partagerait sa vie jour et nuit.

Cette nuit-là, précisément, étendue sur la natte, elle était déjà perdue dans ses pensées, à la recherche de cette image disparue. Elle entendait à peine la voix de Nabou-Lassar.

« Ce contrat, disait-il, est la chance de ma vie. La famille de Taghlar est une des plus riches de Saba. Les affaires avec eux vont beaucoup me rapporter. Je deviendrai le plus grand marchand de Babylone. Et quand le roi cherchera un homme pour le poste de Chancelier du Royaume, il lui sera impossible de ne pas penser à moi. N'est-ce pas, Memphta ? ... Memphta !... »

Elle mit un temps à s'apercevoir que son mari lui parlait.

« Comment ? Ah... Oh oui, mon chéri, je suis certaine que tu seras Chancelier, et j'en serais très heureuse pour toi, et très fière ! »

Le marchand éteignit la lampe à huile. Mais l'épouse ne dort pas de la nuit. Elle pensait à la poitrine de Taghlar. La plus belle poitrine d'homme qu'elle ait eue sous ses yeux de femme. Elle faillit laisser couler une larme en se disant qu'elle l'avait laissée partir sans même l'effleurer.

Nabou-Lassar était-il un bon mari ? Elle ne s'était jamais posé la question, car personne à Babylone ne s'attardait pour savoir si un mari devait être bon ou mauvais. Depuis le départ de Taghlar, pourtant, elle se la posait.

A vrai dire, Nabou-Lassar était un commerçant babylonien tout à fait ordinaire. Autrement dit, la moitié de ses affaires étaient illégales. Il trafiquait les biens des temples, il glissait des pots de vins aux fonctionnaires, il ne respectait les lois que lorsque cela l'arrangeait. En d'autres termes, il faisait comme tout le monde.

Sur un plan plus personnel, Memphta n'avait rien à lui reprocher non plus. Il était un mari comme les autres. menteur, fourbe, hypocrite. Ainsi, par exemple, il affichait en public des sentiments très patriotiques, clamant qu'il était prêt à donner sa vie pour son pays. En réalité, comme tous les riches Babyloniens, il avait usé de sa fortune pour échapper au service militaire, envoyant un pauvre bougre se faire écraser à sa place par les chars assyriens. Quant à sa femme, il la considérait très simplement comme un instrument au service de ses affaires.

Nabou-Lassar n'était rien d'autre qu'un échantillon de cette bourgeoisie qui, depuis des temps immémoriaux, dominait la Mésopotamie. Une bourgeoisie qui avait changé cent fois de langue, de dieux, de coutumes, qui s'étaient prosternée devant tous les rois pour s'accrocher à ses privilèges.

Mais en quoi tout cela concernait-il Memphta à présent ? Sa vie avait complètement bifurqué. Elle voyait et revoyait sans arrêt la poitrine noire de Taghlar. Cette image avait nettoyé son esprit de tout ce qu'il avait pu contenir auparavant. Elle n'avait que cela en tête, quand elle allait au marché aux poissons ou à celui des épices, quand elle parcourait les échoppes des artisans, quand

elle rendait visite aux brodeurs ou aux bijoutiers. Et bien entendu, quand elle était chez elle, quoi qu'elle fit. Par exemple, quand elle soignait sa beauté, théoriquement pour son mari.

Ensuite, à la fin de chaque journée, elle s'étendait sur sa natte et se découvrait toute chaude et toute molle.

Mais l'homme dont elle rêvait n'était plus qu'un souvenir. Elle le savait loin de Babylone, et probablement dans des lits bien accueillants. Cette pensée, loin de la rendre jalouse, augmentait encore son désir. Lorsqu'elle se retrouvait seule, elle laissait ses idées s'envoler vers le désert. Il n'y avait aucun doute pour elle : au même moment, Taghlar était occupé à épuiser une belle femme sous ses assauts. Elle raisonnait très simplement, ou plutôt ne raisonnait absolument pas : elle était amoureuse de lui, toutes les femmes devaient donc l'être aussi. La question ne se posait même pas. Elle tournait et retournait son corps tourmenté sur la natte, habitée par des songes qu'elle n'aurait jamais avoués à personne.

« Pense-t-il à moi ? Je veux me le faire croire : je lui ai plu, ses yeux me l'ont dit. Mais il doit y avoir tant de belles femmes de par le monde ! S'il revenait... Je connais l'adresse de sa famille, à Saba, grâce au contrat signé avec mon mari. Mais c'est trop risqué : tôt ou tard, pour ne pas compromettre leurs intérêts, ces gens mettraient Nabou-Lassar au courant. Mon mari, cet imbécile... Il ne m'a jamais apporté aucun plaisir. Ni physique, ni autre. Pourtant, ce contrat est mon espoir : le père ou le frère de Taghlar devront venir à Babylone pour le faire respecter, il me l'a dit. Ils auront forcément des esclaves avec eux. Je pourrais en soudoyer un, ou une. Pour quelques cadeaux, il ou elle acceptera de lui transmettre un message, ou de me dire où il se trouve. C'est bien cela... Le seul moyen dont je dispose. Mais un jour, j'en suis sûre, je le ramènerai à Babylone. Et alors... »

Et alors, elle se jetterait dans ses bras et poserait enfin les lèvres sur cette poitrine tant désirée.

Mais l'Histoire, cette volonté aveugle des hommes, se soucie peu des rêves amoureux des uns et des autres. En cet été brûlant, une interminable couleuvre s'étirait dans la vallée de l'Euphrate. Cette couleuvre était l'armée de Sennachérib, roi d'Assyrie. L'Assyrie et Babylone étaient unies depuis des siècles par la haine comme on peut l'être par l'amour, à tel point qu'on ne pouvait raconter l'histoire de l'une sans raconter aussi celle de l'autre. Mais en ce bel été, Sennachérib allait enfin réaliser le rêve de ses ancêtres : il allait prendre Babylone.

Dans la grande ville, l'angoisse s'installait. Les nouvelles se faisaient chaque jour plus angoissantes. Enfin, un serviteur déboula dans la salle à manger de Nabou-Lassar en plein déjeuner pour apporter la confirmation que chacun attendait et craignait : la défaite était consommée.

« Il faut nous échapper pendant qu'il est temps ! » s'écria Nabou-Lassar.

Toute la cité avait eu la même pensée. Les riches, bien entendu, pouvaient s'enfuir, car ils avaient de l'argent et un endroit où se réfugier. Les autres ne pouvaient pas.

Dans la belle maison, l'affolement était complet. Le maître criait des ordres aux esclaves. On emportait ce qui était possible, mais Nabou-Lassar voyait bien qu'il devrait abandonner des richesses auxquelles il tenait. Très pâle dans sa robe, Memphta s'efforçait de rester droite entre deux servantes. Enfin, on chargea ce qu'on put sur deux charrettes et on partit. Memphta se retourna pour voir encore cette maison où elle n'avait pas toujours été heureuse, mais qui avait néanmoins été la sienne.

Les quais de l'Euphrate, où elle était venue si souvent acheter du poisson, se présentaient comme une fourmilière en folie. On se battait pour monter sur les bateaux, synonymes de fuite et de vie sauve. Nabou-Lassar avait le sien, une grosse barque déjà presque pleine d'hommes dont il avait besoin pour préserver ses affaires en dehors de Babylone. On chargea les richesses emportées. La barque commençait à s'enfoncer dangereusement.

Le pilote agrippa le marchand par la robe et lui dit fermement qu'il n'y avait plus de place pour qui que ce soit.

« Nous risquons de nous renverser et de couler à n'importe quel moment ! » assura-t-il.

Nabou-Lassar ne réfléchit même pas.

« Alors, que plus personne ne monte ! cria-t-il. Et partons tout de suite ! »

Et il donna une bonne bourrade à quelqu'un qui essayait d'embarquer juste à cet instant. Ce quelqu'un était sa femme, Memphta. Elle roula sans comprendre parmi les cordages et les ballots.

« Allons-nous en, vite ! criait le riche négociant au pilote. Les gens vont se précipiter sur le bateau et nous allons couler ! »

Le marin tenait encore l'amarre à la main. Ahuri, il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait de voir.
« Mais monsieur, c'est votre femme... »

« Il n'y a plus de place ! » s'exclama Nabou-Lassar.

Les hommes donnèrent un coup de rame et la barque se détacha du bord. Memphta émergea alors du fatras où elle était tombée. Incrédule, elle vit le bateau qui aurait dû l'emmener flottant sur le fleuve, hors de sa portée. Son incrédulité décuplait en se souvenant que c'était son mari qui l'avait empêchée de monter.

« Nabou-Lassar ! cria-t-elle. Qu'est-ce qui t'a pris ? Reviens me chercher ! »

L'embarcation s'éloignait. A l'arrière, la haute silhouette sombre de son époux ne frémissait pas. Il regardait cette femme sur le quai, comme s'il ne la connaissait pas. Alors, elle comprit. La peur la défigura.

« Nabou-Lassar, je t'en supplie, ne m'abandonne pas ! Je vais être capturée et vendue comme esclave ! Je suis ta femme ! Reviens, je t'en prie ! »

Toujours cette silhouette chauve et immobile. La barque se perdait parmi les autres qui se bousculaient sur le fleuve. Memphta pleurait, criait, agitait les bras avec frénésie. Son impuissance se faisait pathétique. Le bateau s'en allait, et sa liberté avec elle. Les larmes l'empêchèrent bientôt de l'apercevoir.

Son mari l'avait abandonnée. Il avait sacrifié la vie de sa femme pour sauver la sienne. Elle n'arrivait pas à le concevoir.

Elle se retrouva seule et perdue sur ce quai envahi par la foule. Pour la première fois, sa belle robe, ses riches bijoux, son maquillage, symboles du haut rang qu'elle occupait dans la société lui parurent immensément dérisoires. Elle n'était plus qu'un objet avec un visage, un corps, des seins qui seraient bientôt vendus comme une caisse de poissons.

Elle se mit à courir elle aussi, sans savoir où elle allait. On se battait pour monter sur les bateaux. Des scènes ignobles se jouaient sur les quais. Mais elle ne le voyait plus : elle courait à perdre haleine. Elle vint buter sur les remparts, où l'on improvisait un semblant de résistance. Là, elle se dit qu'elle avait été bête, puisqu'elle avait un endroit où se réfugier : sa maison.

Mais les rues étaient noires de gens qui surgissaient de nulle part pour fuir vers nulle part. Toutes les échoppes étaient ouvertes et pillées. Memphta se voyait bousculée, frappée, emportée. Pour la première fois de sa vie, elle dut se battre à coups de poing. Enfin, elle rentra chez elle. La grande demeure de Nabou-Lassar était vide et silencieuse. Bien entendu, elle avait déjà été pillée. La bêtise humaine dégoûta Memphta plus encore que la désolation qui l'entourait. Pourquoi ces imbéciles avaient-ils pillé la maison puisqu'ils seraient bientôt capturés et leur butin avec ?

Elle remonta dans sa chambre, cette chère pièce tant aimée. Elle était vide aussi, à l'exception d'un miroir, oublié par les pillards. Quand elle se regarda dedans, elle faillit crier à nouveau. Cette vieille femme, enlaidie par les larmes et la peur, c'était elle. Elle s'effondra contre le mur et se mit à pleurer...

Au même moment, tout autour de Babylone, les milliers de boucliers des soldats assyriens brillaient au soleil. Le siège ne fut l'affaire que de quelques heures. Les machines de guerre assyriennes eurent tôt fait d'enfoncer les portes et les fantassins au terrible casque conique de se répandre dans les rues.

Un peu plus tard, devant ces mêmes portes enfoncées, l'horreur dressait son théâtre pour une représentation. Des pyramides de têtes coupées furent élevées. Des scribes, fonctionnaires consciencieux, les comptaient soigneusement pour tenir à jour leurs tablettes. Des prisonniers, attachés au sol les bras en croix, étaient écorchés ou dépecés. Ces atrocités avaient rendu fameux les Assyriens. Elles n'étaient pas gratuites, mais froidement calculées : les vaincus assistant à ces spectacles avaient rarement envie de reprendre le combat.

Une ou deux heures après, un imposant troupeau arpentait les collines. Ce n'étaient pas des moutons, ni des bœufs. C'étaient les habitants de Babylone transformés en captifs. Tous étaient hagards et affamés. Les barrières de la société venaient de tomber d'un coup. Il n'y avait plus de riches ou de pauvres. Seulement des êtres humains en quête de survie.

Dans ce troupeau, silhouette anonyme, Memphta traînait sa belle robe désormais déchirée et salie. Elle se tourna soudain. Babylone, la plus grande ville de l'époque, était couverte d'un manteau de silence. Les temples, les palais, les différents quartiers semblaient figés par le malheur. Le temps s'était brusquement arrêté.

Elle ferma les yeux. Elle ne pouvait savoir que ce n'était pas vraiment la fin de sa ville. Elle ne pouvait savoir que dans le futur, un roi rendrait à Babylone sa puissance, qu'un jour ce seraient les Babyloniens qui iraient détruire, et cette fois définitivement, l'empire assyrien. Elle ne pouvait le savoir et quand bien même l'aurait-elle su, à quoi cela lui aurait-il servi à ce moment ? Un soldat ennemi la bouscula brutalement en lui criant de suivre la marche.

Celle-ci dura des jours et des nuits, avec de rares haltes pour le repos. Les plus faibles s'écroulaient et mouraient sur place. On aurait pu suivre cet immense troupeau grâce aux cadavres semés sur le chemin. Enfin, ils atteignirent une ville assyrienne et furent parqués dans un grand camp fortifié. Quelques temps après, on sépara les hommes et les femmes. Et le lendemain, parmi les femmes elles-même, on commença à faire un tri.

Memphta, qui était majeure depuis longtemps, comprenait évidemment le but de ces sélections. Les plus belles femmes furent mises à l'écart. Elle en faisait naturellement partie.

Elle se retrouva donc, quelques jours plus tard, sur le marché aux esclaves d'une autre ville. Dans une grande tente, les dames et les demoiselles étaient présentées sur une estrade, nues, à des centaines de marchands venus de tous les pays. Les scribes assyriens, toujours aussi consciencieux, notaient scrupuleusement les montants des transactions. Memphta, qui était si fière de son corps jusque-là, crut mourir de honte en se voyant dévisagée par des centaines d'yeux étrangers. On parlait d'elle dans des langues qu'elle ne comprenait pas. Elle ne comprit d'ailleurs même pas lequel de ces négociants venait de l'acheter.

Toujours nue, on l'amena devant un scribe assis en tailleur, qui nota son nom et le prix de sa vente. Elle atterrit sous une tente très petite. Deux vieilles femmes, au visage impénétrable, la lavèrent, la coiffèrent et l'habillèrent.

Les hommes qui venaient de l'acquérir avaient la peau sombre, portaient de longues robes rayées et s'enveloppaient la tête de foulards. Elle constata vite qu'ils voyageaient sur des dromadaires, animaux qu'elle connaissait mais sur lesquels elle n'était jamais montée.

Un matin, on lui enroula le crâne dans un voile et on la hissa sur une de ces bêtes, avec le conducteur. La caravane se composait d'une vingtaine de dromadaires et de deux charrettes. Elle s'ébranla. Memphta souffrit énormément, car le tangage était pire que celui d'un bateau. L'envie de vomir ne la quittait pas. Elle comprit pourquoi on lui avait couvert les cheveux, car le soleil brûlait littéralement.

La caravane s'enfonça dans le désert, ne s'arrêtant que la nuit. La captive ne savait absolument pas où on l'emmenait. En tout cas, le voyage dura huit jours. Au matin du neuvième, ses yeux rougis distinguèrent quelques arbres. C'était une palmeraie : une dizaine de palmiers nourris par un maigre point d'eau. Cinq tentes y étaient dressées.

Elle fut descendue et introduite dans une de ces tentes où on la laissa seule. La nuit tombée, deux femmes vinrent la baigner et la maquiller. On la rendit aussi belle que possible. Revêtue d'une flamboyante robe ressemblant beaucoup à celle qu'elle portait au temps de sa liberté, son cœur se mit à battre. Elle savait ce qui l'attendait. On lui cacha la tête dans un voile et on la fit sortir.

La nuit était un peu fraîche. Une petite brise qui semblait venir des étoiles faisait frissonner les cimes des palmiers.

Memphta fut conduite dans la plus grande tente. Le rideau d'entrée écarté, on l'y fit pénétrer. L'intérieur était richement aménagé. Elle vit une table, des chaises, et dans un coin un matelas jeté par terre avec des coussins et des tapis tout autour. On la fit agenouiller et les esclaves se retirèrent. Elle n'avait pas encore aperçu l'homme. Elle se rendit enfin compte de sa présence, dans un coin, lui tournant le dos. Il portait une tunique serrée à la ceinture. Il fit demi-tour.

L'homme auquel elle appartenait désormais n'était pas franchement noir, mais affichait un teint assez sombre. Avec un corps svelte et un visage jeune. Sa démarche était légère quand il vint vers elle. Il s'empara d'un sabre et, avec la lame recourbée, écarta les pans du voile pour découvrir le visage de Memphta.

« Par les dieux, murmura-t-il. J'avais demandé à mon commis d'acheter la plus belle femme qu'il trouverait : il est allé au delà de mes ordres... »

Il remplit une coupe de vin et la lui présenta. Toujours à genoux, elle détourna la tête, refusant de boire.

« Je ne parle peut-être pas bien le babylonien, reprit-il. Car tu es babylonienne, n'est-ce pas ? Tu t'appelles Memphta : c'est écrit sur l'acte de vente. Mon nom à moi est Saïs. »

Elle ne répondait toujours pas. Il reposa la coupe.

« Tout de même, dit-il encore, j'attends de mes femmes qu'elles me fassent un minimum de conversation. »

Elle réagit enfin en relevant la tête avec rage.

« Je ne suis pas votre femme, je suis votre esclave ! »

« J'ignorais qu'il y eut une différence ! » s'esclaffa-t-il.

Il saisit une orange, dans un boisseau, et la lui tendit. Elle détourna à nouveau la tête. Il soupira.

« Bon, le dressage va être difficile... »

Elle percevait dans sa voix, au-delà de la déception, un rien de plaisir. Il s'éloigna et revint. Il tenait à la main un fouet. Elle tressaillit. Bien sûr, elle avait compris que ce petit homme mince n'était pas dans la vie courante un monstre de courage, et qu'il déchargeait sa frustration sur les esclaves, les femmes de préférence.

« Je ne suis pas d'un naturel méchant, dit-il d'une voix mielleuse, mais j'aime en tout cas que mes épouses m'obéissent. Tu vas partager mon repas et tu me feras la conversation, comme il se doit. »

Tout de suite après, le fouet cinglait à travers la robe. Elle se retrouva au sol, rayée de douleur.

« Au dixième coup, reprit-il, les plus rebelles pouliches sont devenues les plus dociles des juments. »

Elle savait en effet qu'elle devrait finir par céder, mais un restant d'orgueil la poussait à résister encore un peu.

« Vas-tu passer à table avec moi ? Ah, tu refuses encore. Pourquoi pas ? Plus les femmes résistent, plus elles sont belles. »

Le deuxième coup de fouet souleva le dos de la captive et secoua le voile de cheveux blonds.

« Le repas va refroidir... », susurra le tourmenteur.

Elle attendait le troisième coup, mais il ne vint pas. Elle entendit des pas, un choc, un gémissement. A travers la douleur, elle parvenait à comprendre que quelqu'un était entré dans la tente et qu'il retenait le bras de Saïs. Relevant les yeux, elle aperçut d'ailleurs deux jambes auprès de celles de son nouveau maître.

« Mon pauvre frère, dit une voix, il y a d'autres moyens de dominer une femme. »

Elle s'immobilisa d'incrédulité. Cette voix... Ce n'était pas possible, ce ne pouvait être lui ! Un tel hasard ne pouvait exister.

Pourtant, elle leva le front pour remonter le long du corps. Elle vit les genoux, le bas de la tunique, la ceinture. Mais elle n'alla pas jusqu'au visage. La vue de la poitrine lui suffit. Une belle poitrine noire à demi-dévoilée par le vêtement qui laissait une épaule nue. La poitrine dont elle avait rêvé jour et nuit dans sa chambre de Babylone. Il s'accroupit tout près d'elle en souriant. C'était lui.

« Eh bien, madame, je venais pour voir la nouvelle esclave de mon frère. Si on m'avait dit que c'était vous ! »

Elle n'en croyait toujours pas ses yeux.

« C'est incroyable, impossible... Vous ? Quel hasard ! »

« En effet. On pourrait même parler du plus grand hasard du monde : je vous quitte riche bourgeoise à Babylone, je vous retrouve esclave chez mon frère. Croyez bien que je regrette cette évolution de votre position sociale. »

Elle aurait pu être vendue à des milliers d'hommes à travers la Mésopotamie et elle avait été vendue au propre frère de Taghlar. Il y avait à peu près une chance sur un milliard pour qu'une telle coïncidence se produisît !

« Mais... »

« Ne dites rien, madame. Vous avez faim, cela se voit. Alors, commencez par manger. Nous aurons bien le temps de nous occuper du reste. »

Il l'aidait à se relever et l'amena devant la table. Elle s'agenouilla à nouveau, cette fois avec plaisir, et dévora tout sans retenue. Pendant ce temps, Taghlar s'était retourné vers son frère.

« Je te l'achète », dit-il sans détour.

« Elle n'est pas à vendre. »

« Ton prix sera le mien. »

« Mais écoute, je viens de l'acheter, et tu me demandes de m'en séparer, quand je n'ai pas

encore vu ce qu'elle a sous la robe ! »

« Le mari de cette dame est un associé de notre famille, rappela Taghlar. Nous avons un contrat signé avec lui. »

« Babylone est enfouie sous une couche de cendres : le contrat dont tu parles n'a plus aucune valeur. Si son mari se manifeste, il devra la racheter : tel est le sort des vaincus. »

« Saïs, soupira Taghlar, tu ne manques pas de femmes et elles sont bon marché depuis la chute de Babylone. »

« Celle-ci est plus belle que les autres », répliqua le frère.

« Elle ne le restera plus très longtemps si tu continues à la traiter ainsi ! »

« J'ignorais que tu la connaissais. Je ne savais pas qu'elle était l'épouse de notre associé babylonien. Mais maintenant, elle est à moi, et personne n'a à me dire ce que je dois en faire. »

« Enfin, je ne te comprends pas : pourquoi achètes-tu sans arrêt des esclaves ? Pourquoi veux-tu des femmes, puisque tu es imp... »

Saïs se jeta presque sur lui, défiguré par la haine.

« Ne le dis pas ! Je t'interdis de le dire ! »

« Et si je le disais, que ferais-tu ? »

« Je te tuerais ! »

Effrayée, Memphta s'était arrêtée de manger, mais Taghlar restait d'un calme à toute épreuve.

« Je voudrais bien voir cela ! Je paierais même un bon prix simplement pour savoir si tu en serais capable. »

Elle crut bien que cela allait arriver, car Saïs sortait un couteau. Mais Taghlar, sans affolement, lui arrêta le bras. Sans aucun effort apparent, il tordit le coude à son frère. L'arme roula au sol.

« Ecoute, Saïs, être impuissant entre les jambes n'est pas bien grave, on en guérit. Mais être impuissant dans la tête, cela ne se guérit pas ! »

Saïs tremblait de rage, mais la force physique de son frère était manifestement bien trop supérieure.

« Elle est à moi et j'en ferais ce que je voudrais ! »

Taghlar gardait toujours ce calme qui semblait ne jamais le quitter. Il revint vers Memphta.

« Madame, sourit-il, je vous demande de bien manger, de bien dormir et surtout de ne pas avoir peur. Votre vie, du moins, n'est pas en danger. »

Il se retourna vers son frère.

« Poursuivons notre route vers Saba, dit-il. Là-bas, nous en discuterons avec notre père. »

« Volontiers ! » le défia Saïs.

Taghlar s'en alla d'un pas ferme. Memphta suivit ses épaules carrées qui disparaissaient derrière le rideau...

Pendant que l'esclave s'interrogeait sur son avenir dans une tente, le monde changeait d'habit. L'Assyrie était désormais maîtresse de l'univers. Au grand palais de Ninive affluaient les ralliés de toutes origines qui venaient se prosterner en jurant qu'ils avaient toujours souhaité la victoire de Sennachérib. Parmi ceux-ci, un certain Nabou-Lassar. Le riche marchand trahissait le pays dont il clamait qu'il était prêt à mourir pour lui. Il apportait au roi d'Assyrie toutes ses importantes affaires, dont beaucoup qu'il n'avait jamais révélé. Sennachérib apprécia ce ralliement à sa juste valeur, c'est-à-dire bien modeste.

« Les affaires commerciales que tu m'apportes sont très lucratives, reconnut-il. Je vais te faire donner un poste dans mon administration. Si tu as un désir à formuler avant d'entrer à mon service, tu peux le faire. »

Toujours incliné, Nabou-Lassar demanda alors :

« Roi, je voudrais que vous me rendiez ma femme. »

« Ta femme ? »

« Oui, elle a été capturée lors de la prise de Babylone et vendue comme esclave. Rendez-la moi, ce sera tout ce que je réclamerai pour servir le plus grand des souverains. »

Les fonctionnaires assyriens, en épluchant leurs archives, confirmèrent qu'une certaine Memphta, faite prisonnière à Babylone, avait effectivement été vendue au profit des caisses de Sennachérib.

« Retrouvez la femme de cet imbécile, soupira ce dernier avec ennui. Et pour aller plus vite, promettez une récompense à celui qui nous la ramènera... »

La caravane de Saïs venait de traverser un abominable désert dans lequel Memphta avait beaucoup souffert. Maintenant, ils approchaient de Saba et elle était impatiente de voir finir ce voyage maudit. Ils firent halte pour la nuit et on dressa les tentes. Cette nuit-là, Saïs laissa la belle captive dormir seule dans la sienne.

Elle s'assoupit donc. Le réveil fut brutal : une main puissante se plaquait sur sa bouche et un bras l'enserrait. La peur la fit trembler, mais elle ne pouvait crier. L'homme l'obligea à se relever et à sortir de la tente. Elle eut un haut-le-cœur en découvrant celui qui gardait la porte, étendu par terre, poignardé. Cette fois, elle n'en pouvait plus douter : c'était un enlèvement.

L'inconnu qui lui fermait la bouche l'entraîna hors du campement. Dans la nuit, trois chevaux piaffaient, tenus par deux hommes. Elle fut jetée en travers de l'un d'eux, après avoir été ligotée et bâillonnée. Les trois étrangers sautèrent en selle et partirent dans un grand nuage de poussière.

La chevauchée se poursuivit dans la journée. Memphta pleurait à nouveau et souffrait atrocement de sa position inconfortable. Au soleil couchant, ils atteignirent une palmeraie sous laquelle étaient dressées deux tentes. Elle fut conduite dans l'une d'elles. L'intérieur était coquet, avec quelques meubles, un tapis et surtout un vrai lit. Ce fut là qu'on la jeta et qu'on la détacha. Les hommes qui l'avaient enlevée étaient des nomades, aux visages noirs et cicatrisés. Ils disparurent sans prononcer un mot.

La nuit retomba. Elle était toujours seule, maintenant éclairée par une lampe à huile. Elle tentait de se rendormir quand une conversation à l'extérieur lui fit lever les sourcils. Elle entendit un pas crisser sur le sable, puis le rideau d'entrée se souleva. Un homme venait d'apparaître.

Elle se retourna lentement.

« Eh bien, madame, vous pourrez dire que j'ai fait pour vous ce que je n'aurais fait pour nulle autre ! Vous enlever à ma famille et me fâcher avec elle. »

Il était devant elle, nonchalamment appuyé à un des piliers de bois de la tente. Toujours très calme, il lui souriait. Le soulagement remonta comme une bouffée jusqu'à la gorge de Memphta. Elle se découvrait sauvée.

Pourtant, la pensée d'avoir échappé au triste destin qui lui était promis ne fit que l'effleurer. Déjà, le monde entier s'estompait. Il n'y avait plus que cet homme devant elle. Elle l'observa longuement, sans pouvoir bouger. A la lueur de la lampe à huile, il lui apparaissait enfin dans toute sa splendeur. Elle voyait son visage souriant, ses bras rassurants. Mais surtout, elle voyait la poitrine.

Son obsession était là, à portée de main, offerte. Cette obsession, qui avait troublé ses nuits de riche Babylonienne, qui avait réconforté ses nuits de captive. A demi-dévoilée par la tunique, elle était là et ce n'était plus une obsession. C'était vraiment la peau noire de Taghlar et il la lui offrait.

Alors, le bonheur la fit jaillir du lit. Elle se précipita vers lui. Elle ne posa pas, mais écrasa son visage contre cette poitrine tant de fois rêvée. Enfin, elle l'avait sous les lèvres, elle la mouillait de larmes, elle la mordait presque. Un peu surpris par cette fureur, Taghlar caressait les longs cheveux blonds en souriant.

« Mon amour, disait-elle, j'ai pensé à toi toutes les nuits ! »

« Moi aussi... », répondit-il simplement.

Et pour aussi inattendue que semblait cette confiance, le ton de sa voix prouvait qu'il disait vrai.

Un peu plus tard, dédaignant le lit, ils étaient étendus sur le tapis et Taghlar l'écrasait de son poids. La main de la femme parcourait le dos frémissant pour s'arrêter sur les fesses noires soulevées par un va et vient qu'elle aurait voulu sans fin. Il en eut une, néanmoins. Son amant la libéra en s'allongeant lui aussi sur le dos. Il pela une grosse orange et la lui tendit. Exactement le geste qu'avait eu son frère. Mais cette fois, l'idée de refuser ne lui vint même pas. Elle mordit dans le fruit tenu par les doigts de l'homme.

« Et maintenant, ma belle Babylonienne, dis-moi ce que nous allons faire. J'étais un des marchands les plus riches de Saba. En rompant avec ma famille, je ne suis plus rien. Rien qu'un vagabond, avec un cheval, une épée. Et une femme. »

Elle finit de manger son orange. Le jus lui dégoulinait sur le menton.

« Merci de m'avoir sauvée. »

« Je ne sais si j'ai bien fait. Mon frère et ma famille ne me pardonneront jamais. Tu lui appartenais... »

« Non, se redressa-t-elle. C'est à toi que j'appartiens, c'est toi mon maître ! »

Elle se frotta langoureusement contre lui.

« Si tu savais comme j'ai pensé à toi... Toutes les nuits, dans mon lit, je t'imaginai. Je savais que tu faisais l'amour à d'autres femmes et je te désirais encore plus. »

« A d'autres femmes ? s'étonna-t-il. Vous êtes toutes les mêmes : dès que nous avons la chance de vous plaire, vous nous prêtez un pouvoir de séduction qui nous surprend ! »

« Si tu savais comme les richesses que je possédais jadis me semblent fades maintenant ! J'échange tout l'or du monde pour être ton esclave. Je t'appartiens totalement, tu es mon maître. »

« Vraiment ? la taquina-t-il. Et si je te vendais ? Je tirerais de toi un bon prix. »

Le visage de Memphta se figea, et il éclata de rire.

« Mais non, imbécile, je plaisantais ! Je ne te vendrai jamais, bien sûr, même pour tout l'or du monde. Seulement, tu as parlé d'avoir de l'or. Je te fais remarquer que nous n'en avons pas du tout dans le présent et que je me demande bien comment nous pourrions en avoir dans le futur. »

« Mais tu es un homme d'affaires et tu peux t'occuper de négoce. »

« Tu crois ? Bon, j'essaierai de faire du commerce. Mais je ne te cacherais pas que ce sera difficile. D'abord, il nous faudra partir le plus loin possible de Saba. Ma famille ne va pas tarder à nous rechercher. »

« J'irai où tu voudras, dit-elle. Tu es mon maître. »

« Eh bien, justement, j'ai décidé que je ne serais pas ton maître et que tu ne serais pas mon esclave. Tu seras ma femme et, si tu veux bien me considérer ainsi, je serai ton mari. »

Le cœur de Memphta battait à lui rompre la poitrine. Elle respirait difficilement. Sans un mot, elle abaissa son visage. Les cheveux blonds vinrent caresser la peau noire. Humblement, presque en signe de soumission, elle lécha les biceps et les épaules. Sa langue ôta une à une les gouttes de transpiration qui perlaient. Ensuite, elle retomba sur lui en l'embrassant. Ses cuisses encadrèrent celles de son amant, les enserrèrent dans un tendre étai. Elle réclamait déjà une nouvelle union.

Au dehors, les palmiers frissonnaient doucement dans la brise de la nuit et les sables scintillaient sous les étoiles...

La famille de Taghlar, apprenant son comportement et sa fuite, lança aussitôt des recherches. Mais Saïs, par-delà sa colère, avait enfin trouvé un moyen de se venger de son frère, de l'esclave envolée et de toutes ces années de frustration. Il entreprit un très long voyage et alla à Ninive se prosterner devant le roi d'Assyrie.

« Vous offrez une récompense à celui qui vous ramènera une femme. Je sais avec qui elle est. Il vous sera donc plus facile de la retrouver. »

Il connut alors Nabou-Lassar et l'étrange couple se forma. L'ex-mari et l'ex-frère, unis par des motifs aussi extraordinaires que contradictoires, chacun cherchant à se venger d'une personne différente. Ce curieux duo allait parcourir sans arrêt le monde et cet acharnement n'était pas le plus bizarre dans le but qu'ils poursuivaient.

Taghlar et Memphta s'étaient enfuis. Ils ignoraient encore que leur fuite serait sans fin. S'éloignant de Saba, ils retraversèrent tout l'immense désert, pour atterrir à Jérusalem. Ils y installèrent un commerce de tissus qui n'eut qu'un succès mitigé. Ils allèrent alors se fixer à Tyr, où ils essayèrent d'autres négoce. Cela réussit un peu mieux. Mais au moment où leur situation matérielle semblait se stabiliser, ils durent repartir.

Ils découvrirent alors ce qui devait être leur sort. Partout où ils arrivaient, on les accueillait à bras ouverts : l'or de Taghlar et la beauté de Memphta étaient évidemment les bienvenus. Mais au bout de quelque temps, les sourires se figeaient, les bonjours se faisaient plus rares, et à plus ou moins long terme, il leur fallait partir.

Ils en connaissaient la raison, même s'ils l'entendaient rarement : le roi d'Assyrie promettait une récompense à qui lui ramènerait une femme blonde nommée Memphta. Connaissant les atrocités dont étaient capables les Assyriens, peu de gens avaient envie de dénoncer ce couple d'étrangers. Mais l'Assyrie étant désormais maîtresse du monde, personne ne voulait provoquer le courroux de Sennachérib. Alors, le soulagement était général quand ils repartaient.

Après Tyr, ils allèrent donc à Byblos, puis à Sidon, puis à Ougarit. Ils embarquèrent ensuite pour Chypre. Déjà absurde en lui-même, ce trajet le devenait plus encore en sachant qu'ils n'avaient rien en arrivant et qu'ils ne laissaient rien en repartant. Certes, ils s'aimaient de plus en plus, mais leur angoisse augmentait en prenant conscience du piège qui se refermait sur eux.

On leur annonça un jour qu'un bateau plein de soldats assyriens approchait. Ils embarquèrent avec précipitation, sans savoir pour où. Le navire prit la direction de l'Égypte.

Là, ils s'installèrent à Memphis et la chance sembla enfin leur sourire. Le pays des Pharaons était en dehors de la zone assyrienne et ils bénéficièrent d'une relative sécurité. Taghlar fit de bonnes affaires. Il put acheter une belle maison dans laquelle Memphta crut presque retrouver la vie qui avait été jadis la sienne : elle eut à nouveau des esclaves, elle put à nouveau porter des bijoux et de riches robes.

Taghlar ayant de plus en plus d'affaires dans la ville, ils commencèrent à offrir des réceptions dans leur grande maison, où ils recevaient la meilleure société de Memphis. Par amusement ou par provocation, Memphta eut un soir une idée. C'était une nuit où le vin avait coulé à flots et où l'excitation se faisait galopante. Elle proposa aux femmes invitées de se déshabiller, ce qu'elles firent sur le champ. A partir de là, leurs banquets furent réputés pour autre chose que les mets succulents et les vins rares. Ces fêtes grandioses finissaient régulièrement en orgies sans bornes. De cette façon, en plus de l'argent, Taghlar commença à avoir de l'influence, car il était au courant de tout.

Mais cela, qui aurait dû leur assurer la sûreté, fit en réalité leur malheur. Le Pharaon en personne fut énervé par ce couple sulfureux qui intriguait jusque dans les couloirs de son gouvernement. Il incita les nobles familles à ne plus les fréquenter. Les portes se remirent à se fermer, les contrats à s'échapper de plus en plus fréquemment. Taghlar eut le tort de ne pas s'en apercevoir assez tôt et de cacher la vérité à Memphta.

Un soir, il lui annonça qu'ils devaient repartir et lui avoua qu'ils laisseraient des dettes vertigineuses. S'il n'avait su autant de secrets sur les uns et les autres, on les aurait arrêtés depuis longtemps. Le Pharaon les laissait en liberté, mais leur demandait de disparaître.

Ils quittèrent donc furtivement cette belle maison d'où ils avaient régné sur Memphis. Après les fastes, après le luxe et le confort, Memphta dut retrouver les marches épuisantes, la chaleur, la tente sous les étoiles.

Puis les nomades, fidèles compagnons de la première heure, les abandonnèrent à leur tour. Non par trahison. Simplement parce qu'ils n'avaient rien à manger. Puis...

Puis plus rien. Puisqu'ils n'avaient plus rien à perdre. Une nuit, Memphta se mit à pleurer et confia son angoisse.

« Taghlar, où allons-nous maintenant ? Personne ne veut de nous. Nous avons presque fait le tour du monde, on nous a chassés de partout. Alors, qu'allons-nous devenir ? »

Il s'efforça de la rassurer.

« Mais non, voyons, nous avons réussi à leur échapper depuis des années. Nous continuerons, voilà tout. Je t'avais prévenue que ce ne serait pas facile. Mais je t'avais promis que je serais toujours près de toi. Ai-je manqué à ma parole ? »

« Non, avoua-t-elle en se frottant contre lui. Tu es toujours avec moi, c'est vrai. Tu m'aimes et je t'aime... »

Mais la faim les tenaillait et ils n'avaient plus rien sur eux. Taghlar dut se mettre à voler : il rapinait les troupeaux et les villages pour leur permettre de survivre. Un soir, alors qu'ils s'enlaçaient sous les étoiles, car ils n'avaient plus de tente depuis longtemps, il lui annonça sa décision.

« Nous allons partir en Inde. »

« L'Inde ? » s'étonna-t-elle.

« Oui, je sais que c'est très loin. Mais c'est le seul endroit où les Assyriens ne viendront pas nous chercher : ils n'ont aucun pouvoir là-bas. »

« Mais c'est vraiment très loin », se plaignit-elle.

« Oui, mais avec du courage, nous y parviendrons. Ce qu'il nous faut, c'est un bateau. Nous allons nous rendre dans les ports : nous en trouverons bien un. Quand bien même ce ne serait qu'une vulgaire barque, je te promets de t'emmener en Inde. »

Elle sut immédiatement qu'ils n'y arriveraient jamais. Mais elle aimait atrocement Taghlar. Pour rien au monde, elle ne l'aurait quitté.

« Oui, mon chéri, j'irai où tu voudras... »

Ils repartirent avec un cheval efflanqué qui était désormais leur seul bien. La traversée du désert fut épouvantable. Ils n'avaient rien à manger, la chaleur les accablait. Puis le cheval mourut et ils abandonnèrent le cadavre.

Ils marchèrent, lui la tenant par les épaules, dans un suprême geste de protection. Un jour, elle lui réclama de l'eau. Il répondit qu'il fallait l'économiser. Elle la réclama plusieurs fois pendant la journée. Finalement, excédée, elle lui demanda pourquoi il ne voulait pas lui en donner. Il dut avouer la vérité.

« Nous n'avons plus d'eau. L'outre est vide... »

L'amour seul leur apportait encore des forces pour poser un pied devant l'autre. La nuit tomba. Ils s'étendirent au bas d'une dune. Elle se frottait contre lui, à la recherche de cette vie qui, peu à peu, la quittait. La mer était loin. Mais en réalité, elle avait compris depuis longtemps qu'ils ne l'atteindraient jamais. Pour la reconforter, il lui murmurait des paroles auxquelles lui-même ne croyait plus.

« Nous arriverons bientôt au bord de la mer... Nous chercherons un port, où il y aura des bateaux. Non pas des barques, mais de vrais bateaux, avec une voile. Nous discuterons avec les capitaines. J'offrirai mes bras pour travailler et nous embarquerons. Les navires ne font que du cabotage, de nos jours. Tous les soirs, nous rejoindrons la côte et tirerons le bateau sur une plage. Tu verras, la mer est magnifique au soleil couchant... Puis nous débarquerons en Inde. Je n'y suis jamais allé, mais on m'en a parlé. C'est immense. Nous trouverons un coin de terre, je labourerai, nous élèverons des animaux. Bien sûr, nous ne redeviendront pas ce que nous étions. Mais nous serons ensemble. Et tous les soirs, devant la maison, je te prendrai dans mes bras et nous regarderons le soleil se coucher, et nous nous émerveillerons d'être toujours en vie, et ensemble... »

Elle s'était déjà endormie dans ses bras. Il écarta une mèche blonde du front, pour voir et voir encore ce visage tant aimé. Puis il sombra à son tour dans le sommeil.

Quand Memphta se réveilla, elle n'eut pas peur, car elle avait franchi ce cap depuis plusieurs jours. Elle était entourée par une douzaine d'hommes, vêtus de longues robes, coiffés de foulards, avec les épées à la ceinture. Taghlar s'était réveillé aussi et la serrait dans ses bras. Ils attendirent.

Le cercle se rapprocha. Les deux hommes qui leur faisaient face vinrent un peu plus près et écartèrent leur voile. Celui de gauche était Nabou-Lassar, celui de droite était Saïs. Ils avaient tous deux pris quelques rides.

Memphta et Taghlar ne dirent rien. Ils étaient maintenant parfaitement tranquilles. Envolées l'angoisse, l'incertitude, la faim. La voix de Nabou-Lassar se révéla toujours aussi sifflante.

« Au début, je t'ai cherché pour te ramener à la maison, dit-il en s'adressant à elle. Ensuite, quand j'ai su la vie scandaleuse que tu menais en Egypte, pour faire de toi mon esclave. Et maintenant que je te retrouve... »

Même si sa gorge assoiffée avait pu parler, elle ne se serait pas donné la peine de lui rappeler que c'était lui qui l'avait honteusement abandonnée à la mort au moment de la chute de Babylone. Elle n'avait plus rien à dire à celui qui avait jadis été son mari.

Quant à Saïs, il ne disait rien, mais le regard dont il couvrait son frère trahissait suffisamment la vengeance dont il se délectait.

« Emmenez-les par là », ordonna Nabou-Lassar.

Ils obligèrent les deux amants à se lever et à marcher jusqu'à une portion du désert totalement plate et nue. Dans l'immensité des sables, les silhouettes se faisaient minuscules. Taghlar et Memphta s'aperçurent alors que chacun des hommes portait une pelle.

« Creusez ici », ordonna encore l'ancien marchand de Babylone.

Les mercenaires se mirent à attaquer le sol. Au bout d'un moment, les captifs réalisèrent qu'ils creusaient en fait deux trous côte à côte. Ils se serraient l'un contre l'autre, pour échanger leur souffle, pour entendre battre leur cœur, encore un peu.

Les deux trous s'enfoncèrent très profondément et ceux qui travaillaient se retrouvèrent enfouis jusqu'à la ceinture.

« Cela suffit », intervint Nabou-Lassar.

Ils en sortirent. Le soleil commençait à brûler. Le Babylonien s'adressa à Taghlar.

« Toi, entre dans celui-ci. »

Il sourit calmement à Memphta et lui déposa un dernier baiser sur les lèvres. Puis, d'un pas ferme, et sans la moindre inquiétude, il alla sauter dans la fosse de droite. Il s'étendit au fond, sur le dos.

« Allez-y », ordonna Nabou-Lassar.

Les mercenaires, avec leur pelle, se mirent à remplir le trou. Les pelletées de terre tombèrent

une à une sur le corps de Taghlar. Memphta assistait à cette scène sans effroi. Les épreuves qu'elle venait d'endurer l'avait en quelque sorte purifiée et elle se sentait à présent parfaitement sereine.

Elle vit donc ensevelir peu à peu l'homme qu'elle aimait. Elle observa le visage étouffé par la poussière, puis recouvert. Les cheveux disparurent aussi à ses yeux. Elle ne voyait plus que de la terre du sable ? qui montait inexorablement vers la surface. Elle se demanda si Taghlar, là dessous, vivait encore. Combien de temps mettait-on pour mourir enseveli ? Elle n'en savait évidemment rien.

Le trou devenu tombe fut complètement comblé. Elle pensa à cette merveilleuse poitrine, maintenant mêlée au sol. A sa grande surprise, Nabou-Lassar lui tendit une outre. Elle put boire, pour la première fois depuis des jours.

« Memphta, lui dit-il alors, tu ne seras plus jamais ma femme, c'est évident. Mais te laisser mourir ici me fait pitié. Si tu veux revenir à la maison, je te trouverai une place quelconque. Tu fus une bonne épouse voilà longtemps. En souvenir de cela, je veux me montrer magnanime. »

Une image défila dans l'esprit de Memphta. Celle d'un homme, debout à l'arrière d'une barque et immobile, pendant que sa femme, sur le quai, le suppliait de ne pas l'abandonner. L'eau ayant hydraté sa gorge, elle put à nouveau parler. Sa voix ne força pas le ton.

« Pardonne-moi, mais je dois rejoindre mon mari... »

D'un pas très ferme, elle s'approcha du trou qui lui était réservé et sauta dedans. Au fond, elle s'allongea sur le dos. Nabou-Lassar s'approcha du bord pour la regarder, une dernière fois.

« Enterrez-là aussi... », dit-il.

Le jeune homme à sa gauche, qui devait jeter la première pelletée, restait hésitant. Il était fasciné par la beauté de cette femme étendue dans la fosse, par le courage tranquille qu'elle manifestait.

« Eh bien, qu'attends-tu ? s'écria Nabou-Lassar. Je te paye pour travailler, pas pour bâiller ! »

Le mercenaire jeta sa charge de poussière, les autres le suivirent. Memphta reçut les premières boules de terre sur la robe. Elle fut surprise par la lourdeur de chacune d'elles. Du reste, elle ne tarda pas à sentir comme un étau enserrer son buste. Ensuite, elle en reçut sur le visage. Elle toussa. Une nouvelle pelletée sur la bouche. Elle toussa encore et recracha la poussière. Mais une autre charge la recouvrit et elle ne vit plus rien.

Ce fut le seul moment de vraie souffrance. Une sensation d'étouffement, le goût âcre de la terre dans la bouche et le nez. Puis le poids qui l'écrasait la fit tomber dans une sorte de torpeur. Elle s'offrit même le luxe de se sentir voler, dans un ciel dépourvu d'étoile. L'étau la serrait de plus en plus fort. Elle sentait toujours le poids qui écrasait sa poitrine jadis si belle.

Ensuite, elle ne le sentit plus. Elle comprit alors, sans pouvoir vraiment le comprendre, qu'elle s'en allait rejoindre Taghlar, et que plus personne ne pourrait les séparer...

* * * * *

* * * *

Essylt écarta les paupières. Elle vit le plafond de roche qui la dominait. Un peu de brouillard s'attardait encore devant ses yeux, mais sa vue s'améliora progressivement. Oui, cela se confirmait : elle était de retour dans la grotte. Tout près d'elle, le feu ne brûlait plus, mais les cendres rougeoyaient toujours entre les pierres.

Elle leva la jambe droite à la verticale et se caressa le genou tout en soupirant avec volupté. Les images du « voyage » qu'elle venait de faire l'avaient vraiment émerveillée. Elle avait rarement vécu une vie antérieure aussi passionnante. Mais déjà, et très rapidement, les souvenirs s'estompaient, comme absorbés par son cerveau. Son corps physique reprenait le dessus, et son existence actuelle effaçait toutes les autres.

Elle se redressa et s'étira en faisant saillir sa poitrine. Où était Malcolm ? Réveillé avant elle, il était sorti discrètement en la laissant dormir. Était-il retourné se baigner dans la rivière ? L'idée lui vint d'aller le rejoindre et de refaire l'amour parmi les flots, comme la dernière fois. Oui, elle en avait vraiment envie et le picotement au bas de son dos le lui prouvait.

Elle se présenta devant l'entrée. La lumière du jour l'éblouit, comme d'habitude. Comme d'habitude aussi, elle ne vit que la frondaison qui formait un rempart face au refuge. Après un nouveau soupir, elle partit entre les chênes en écrasant des brindilles sans s'en apercevoir. La rivière coulait toujours sous le saule, l'eau chantonnait toujours entre les rives. Mais elle ne vit pas Malcolm.

Elle le chercha parmi les taillis, tournant parmi les troncs de châtaigniers. Aucune trace de son amant. Elle ne s'inquiétait pas réellement, mais se disait qu'il allait bien loin pour se promener. Avait-il pris ses armes pour partir à la chasse ? Il aurait attendu qu'elle soit réveillée.

Elle s'apprêtait à rentrer à la caverne quand un hoquet, venant de sa droite, la fit sursauter. Elle écarta un buisson : Malcolm était assis là, adossé à un arbuste. Son aspect stupéfia Essylt : il tenait ses deux mains sur le ventre, comme habité par une grande douleur. Son visage était pâle et tiré. En fait, il donnait l'impression d'étouffer.

« Que t'arrive-t-il ? » s'étonna-t-elle.

Elle s'accroupit près de lui pour le secourir. Il hoqueta encore deux ou trois fois, puis sembla retrouver son souffle.

« Je ne sais pas ce qui s'est passé, expliqua-t-il enfin. Je me suis réveillé dans la grotte et... je ne pouvais plus respirer. Je me sentais comme asphyxié. J'ai bien cru que j'allais vomir mon estomac entier. J'ai réussi à bouger et je suis sorti de la caverne en rampant. Je pensais que l'air de la forêt allait dissiper mon malaise, mais... j'ai continué à étouffer, même en marchant sous les arbres. Je suis arrivé ici, où tu viens de me trouver. »

« Mais tu vas mieux maintenant ? » demanda-t-elle.

En effet, il retrouvait son état normal, inspirait et expirait sans trop d'efforts. Son visage redevenait celui du chevalier Malcolm. Il put même se lever. Essylt lui tenait le bras pour le soutenir.

« Oui, je vais mieux, mais... Je voudrais bien comprendre ce qui s'est passé. Jamais je n'ai connu cela. Je me suis réveillé et... Essylt, j'ai bien cru que la fumée allait m'étouffer. Non, je m'exprime mal : en fait, j'ai eu l'impression que *la fumée voulait m'étouffer*... Comme si elle m'enveloppait volontairement pour me faire mourir. Bien sûr, j'ai l'air d'un fou en racontant cela. Mais... Essylt, c'est bien ainsi que je l'ai vécu. »

« Ce n'est rien, le consola-t-elle. Tu vois que ton malaise est déjà parti. Revenons à la grotte. Si tu veux, je pourrais te faire une petite infusion pour te rétablir. »

« Nous avons peut-être mis trop de bois dans le feu, dit-il en guise d'hypothèse. Dans ces cas, la fumée devient parfois trop épaisse. »

« Arrête de t'inquiéter. Tu vois que ce n'était rien. »

Pour le rassurer complètement, elle l'embrassa sur la bouche. Un long baiser très tendre, comme elle lui en avait rarement offert.

« Ce n'était qu'un accident. Revenons et tu pourras te reposer. »

Enlacés, ils prirent le chemin du retour. Oui, Malcolm se sentait mieux. Mais l'attitude d'Essylt l'intriguait. Elle le consolait sans arrêt, comme si elle voulait détourner son attention.

En passant devant la rivière, il décida d'en avoir le cœur net. Il s'arrêta et l'obligea à s'arrêter aussi.

« Dis-moi une chose. Ton... Enfin, ton « feu magique », il n'est pas dangereux, au moins ? »

Elle écarquilla les yeux, comme s'il venait de dire une incongruité.

« Dangereux ? Mais pas du tout, voyons ! Toi et moi avons déjà fait de nombreux « voyages » dans le passé et il ne nous est rien arrivé de grave. Bien sûr, nous pouvons connaître de grandes émotions en revivant nos existences antérieures, mais tout cela s'estompe dès que nous revenons dans notre vie actuelle. »

« Cependant, cette fumée... »

« Je te répète que ce n'était qu'un accident ! Allons, revenons. »

Ils retournèrent à leur repaire en silence. En silence aussi, ils reprirent leurs activités quotidiennes. Malcolm se mit à aiguiser ses armes et réparer ses flèches, Essylt entreprit de faire un peu de ménage.

Elle ne disait rien, mais elle pensait. Les souvenirs affluaient dans son esprit. Durant son enfance irlandaise, elle apprenait la sorcellerie avec des « chamans » venus de très loin. Et ceux-ci l'avaient prévenue : certaines personnes étaient mortes en employant le feu magique. On avait retrouvé leurs corps sans vie à côté des cendres. A quoi cela était dû, nul ne le savait. En fait, ces cas étaient rares. Mais ils avaient bien existé.

Quand elle avait révélé le secret à Malcolm, elle s'était bien gardé de lui parler de cela. Il ne devait pas le savoir. « Ce n'étaient que des accidents », se forçait-elle à penser. Peut-être avait-elle raison. Mais l'important était là : oui, des gens étaient morts en voyageant avec le feu magique. Surtout, ne pas le dire à Malcolm.

Un peu plus loin, celui-ci travaillait en silence. Mais lui aussi pensait. Il pensait que les temps heureux s'achevaient, et que les jours difficiles allaient commencer.

V

L'hiver arriva. Brusquement. Brutalement. Avec violence. Presque avec obscénité. Les chroniqueurs de l'époque écrivirent sur des parchemins que personne ne se souvenait d'avoir vu un hiver aussi farouche.

Un matin, Malcolm se réveilla en grelottant. Un guerrier celtique comme lui se devait de comprendre tout de suite. Il sauta sur ses pieds et se rendit vite à l'entrée de la grotte. Oui, comme il l'avait supposé, un vent glacial provoquait une houle sur la frondaison. Les branches, dépourvues de feuilles depuis plusieurs jours, s'agitaient dans un sens et un autre pour marquer à leur manière le changement de saison.

Tout de suite, Malcolm s'aperçut de la gravité de la situation. Essylt et lui même avaient été imprévoyants et inconséquents. Ils n'avaient rien fait pour se préparer à l'hiver. Aucune réserve de bois, aucune réserve de vivres, aucune réserve de quoi que ce soit. Et maintenant, il fallait survivre.

Essylt, justement, s'était réveillée à son tour et apparaissait près de lui pour observer le nouveau décor de leur clairière.

« Oh, que c'est joli ! » s'exclama-t-elle.

Malcolm la regarda, stupéfait et scandalisé.

« Arrête de dire n'importe quoi, voyons ! Bientôt, il va commencer à neiger et nous serons bloqués là-dedans. Il faut prévoir des provisions. Prends ton panier et essaye de trouver des plantes bonnes à manger. De mon côté, je vais ramasser du bois avant qu'il soit gelé. Allons, il n'y a pas de temps à perdre ! »

Ils revêtirent leurs manteaux (qu'ils avaient laissé dans un coin de la caverne depuis leur arrivée) et partirent chacun dans une direction. Pendant deux bonnes heures, ils accomplirent leurs tâches.

Ensuite, ils rentrèrent au refuge. Malcolm entassa du bois contre le mur, Essylt fit tomber des plantes, des baies et des racines sur la mousse. C'était déjà mieux que ce qu'ils avaient un peu plus tôt. Mais le chevalier examina leur fortune avec inquiétude : c'était peu, bien peu, pour affronter un hiver comme celui qui s'annonçait...

Malheureusement, ses craintes se virent confirmées par les jours qui suivirent. Le froid s'intensifia. Les vêtements déchirés par le long séjour dans la forêt ne les protégeaient plus de grand chose. Le feu qui semblait suffisant en été se révélait bien faible maintenant que la bise soufflait.

Ils parcouraient la forêt, désormais glaciale, à la recherche de leur subsistance. Malcolm chassait les quelques animaux qui traînaient encore, Essylt cueillait ce que la nature gardait de comestible par un temps pareil.

Après quoi, ils se calfeutraient dans la grotte. Les journées paraissaient interminables. La nuit tombée (le soleil se couchait de plus en plus tôt), ils s'endormaient très vite en se serrant l'un contre l'autre pour tenter de se réchauffer.

Bien évidemment, ils attendaient la neige. Un matin, en se réveillant, ils la trouvèrent. Elle tombait doucement, par petits flocons, offrant aux chênes des ornements de blancheur et transformant le sol de la clairière en une immonde gadoue. Les conditions de vie des deux amants empirèrent.

Ils s'étendaient tout près du feu, enlacés, et regardaient s'écouler les heures. Ils gardaient le silence, n'échangeaient pas un mot. Mais dans leur esprit, la même pensée tournoyait : « Qu'allons-nous devenir ? »...

Le Château était toujours le même. Massif et ennuyeux. Il ressemblait de plus en plus à une prison. En tout cas, ce jour-là, le silence régnait dans toutes les pièces et dans la cour. Chacun savait, ou se doutait, de ce qui arrivait dans la *salle*.

Le roi Finn était assis derrière la longue table. Sa tête s'ornait de quelques cheveux blancs. Il portait le manteau royal, la longue épée. Mais son visage était fermé. Comme jamais auparavant. Quelques hommes se tenaient dans la pièce, tous debout.

« Faites-le entrer, » dit enfin Finn.

On introduisit le forestier, celui qui s'était présenté un peu avant à l'entrée du Château, disant apporter une nouvelle importante. Il se tint immobile près de la porte, intimidé.

« Approche », lui dit un homme.

Le forestier avait vraiment l'air de ce qu'il était : un habitant de la forêt. Petit, trapu et couvert de poils : des cheveux longs, une barbe longue, le tout inextricablement mêlé. Il portait des peaux de bêtes que personne n'aurait osé appeler « vêtements ». Quant à parler... Il s'exprimait avec des sortes de grognements qui formaient des semblants de phrases. Manifestement, il était aussi éloigné de la civilisation que la nuit peut l'être du jour. A l'invitation, il s'avança à petits pas. Finn le regarda approcher sans bouger une ride.

« Alors, tu les as vus ? » reprit le même homme.

Le forestier hésita un moment. Puis il lâcha ses curieux grognements : tous devaient tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il tentait de dire.

« Oui, je les ai vus. Ils sont dans une grotte, au fond de la grande forêt du nord. Je les ai épiés pendant plusieurs jours, en me cachant pour qu'ils ne me repèrent pas. Un homme grand et fort, une femme jeune avec des tresses blondes : oui, ce sont bien ceux que vous cherchez. »

« Mais comment font-ils pour vivre là-bas ? »

« L'homme passe la journée à chasser : il pose des collets pour prendre des lapins et il fabrique des flèches pour tuer les chevreuils. C'est ce que je fais aussi, d'ailleurs. La jeune femme parcourt la forêt avec un panier et cueille les plantes, celles qu'on mange et celles qui servent à faire des infusions. Ensuite, ils ramassent du bois et ils s'enferment dans la caverne. J'ai vu de la fumée en sortir. Cela signifie qu'ils allument un feu, pour faire rôtir les aliments et pour se réchauffer. »

« Et on peut survivre de cette manière ? » s'étonna le soldat.

« Bien sûr, puisque je vis ainsi depuis des années ! Eux même ont dû s'installer là voici des mois : leurs vêtements sont tout déchirés. Ils ne portent plus que des loques. La jeune femme se promène sous les arbres en montrant toute sa poitrine. »

Le malheureux forestier se souvint brusquement que la dame dont il parlait était (encore) l'épouse du roi, qui se trouvait juste en face de lui. Il marqua un instant d'effolement.

« Oh, pardon... », bafouilla-t-il.

« Ce n'est rien ! » coupa sèchement Finn.

C'était la première fois qu'il parlait. Il se leva avec autorité.

« Cette grotte, tu peux nous y conduire ? »

« Evidemment. Je peux y retourner les yeux fermés. »

« Si elle se trouve dans la grande forêt du nord, nous devrions y être en trois jours. »

« Oh non, rectifia le forestier. Nous sommes en hiver et les branches mortes encombrant les sentiers. Si vous prenez vos chevaux, nous en avons bien pour cinq ou six jours. »

« Alors, ne perdons pas de temps. Réunissez quelques hommes, une dizaine au maximum, légèrement armés. Choisissez les chevaux les plus résistants. Nous partirons demain, à la première heure. Ce forestier nous conduira. »

Finn quitta la pièce d'un pas énergique. Son épée cliquetait contre sa hanche...

Le lendemain matin, il sortit de la longue maison. Dix cavaliers étaient alignés dans la cour. Armés d'une simple épée, mais tous chaudement vêtus pour affronter l'hiver. Le forestier avait reçu un cheval, lui aussi. Celui du roi attendait au milieu.

Il s'arrêta au sommet de l'escalier et observa le ciel grisâtre. Lui qui ne s'était jamais posé de question s'en posait une brusquement : « Pourquoi ? Pourquoi veux-je les retrouver ? »

En effet, il aurait pu laisser Malcolm et Essylt où ils se trouvaient. Son neveu ne représentait

plus aucun danger pour lui. Quant à son épouse... Le traité avec le roi d'Irlande était parti en fumée, comme tous les traités. Rien ne l'empêchait de se remarier. Le désir de vengeance ? Oui, bien sûr. Mais les laisser survivre comme des bêtes dans la forêt aurait déjà été une belle punition.

Pourtant... Pourtant, il voulait les retrouver. Il voulait revoir cet homme et cette femme. Et à cet instant, il lui sembla en comprendre la raison : « Comment a fait Essylt pour ensorceler Malcolm ? C'est une sorcière, je le sais. Mais quel philtre a-t-elle employé ? Je n'aimais pas beaucoup Malcolm, mais c'était un grand chevalier, un homme vaillant. Comment a-t-elle pu l'envoûter au point d'en faire son esclave ? Ce mystère m'empêche de dormir. Je veux le savoir ».

Tel était le motif pour lequel il allait s'élancer à leur poursuite. Le ciel s'obscurcissait encore. Finn soupira. Lui qui avait cru diriger les êtres et les choses s'apercevait soudain qu'il n'avait jamais rien dirigé. La fatalité. C'était elle qui décidait de tout. La fatalité qui avait amené Essylt à sa cour, qui l'avait poussé à envoyer Malcolm la saluer, qui leur avait permis de s'échapper après qu'on les ait démasqués. La même fatalité qui le forçait maintenant à partir à leur recherche, pour que l'histoire se termine vraiment.

Il soupira et haussa les épaules. Eh bien, soit. Le destin s'accomplirait. Il n'était pas sûr que tel était réellement son désir, mais il le ferait.

Il descendit l'escalier et, sous le regard de ses soldats, se hissa sur son cheval. La bise lui picotait la peau et la barbe. Ce n'était pas ce qui pouvait l'effrayer.

« Allons-y », ordonna-t-il.

Les cavaliers se mirent en marche et sortirent au trot de la cour, avant de passer au galop dans le pré et de s'éloigner. Le Château resta immobile et inerte, encrassé par son ennui.

* * * * *

* * * *

L'hiver les avait fait prisonniers. Certes, ils se barricadaient dans la grotte, avec un feu qui les réconfortait encore, avec quelques minces provisions qui leur permettaient de survivre. Mais Malcolm s'en apercevait néanmoins : ils étaient prisonniers.

Dès qu'ils sortaient, le froid les saisissait sans pitié, la neige absorbait leurs pas et, autour d'eux, ils ne voyaient que le décor désolant des chênes et des châtaigniers décharnés, blanchis, dépouillés de toute fleur, de tout fruit et de tout ce qui aurait pu leur servir de nourriture. De la même manière, la forêt entière était désertée par les animaux. Ceux-ci se cachaient en attendant le printemps. Plus moyen de chasser.

Alors, ils retournaient à la caverne et mesuraient jour après jour à quel point leur situation empirait. Bientôt, ils n'auraient plus rien. Rien pour manger, rien pour se chauffer, rien pour vivre.

Bien entendu, Malcolm avait conscience que c'était de leur faute. Depuis leur arrivée, ils avaient vécu dans l'insouciance et l'inconséquence. Aveuglés par l'énergie de leur jeunesse, ils avaient profité de l'amour, de la liberté et du « feu magique », sans penser, ou plutôt sans vouloir penser, que ce temps heureux ne pourrait être éternel. Maintenant, la vie réelle les rattrapait et leur faisait payer le prix.

Un jour, il s'arrêta de neiger et l'hiver sembla leur accorder une accalmie, car le froid diminua. Malcolm observa le paysage, le ciel et prit sa décision.

« Essylt, nous devons partir. »

« Quoi ! » sursauta-t-elle.

Il la prit par les épaules et s'efforça de lui expliquer.

« Essylt, si nous restons ici, nous allons mourir : il n'y a plus rien à manger dans cette forêt, et nous ne trouverons rien jusqu'au printemps. D'ici là, nous serons morts depuis longtemps. Notre seul espoir de rester en vie est de partir. »

« Mais pour aller où ? » gémit-elle.

« Si nous arrivons à sortir du bois, nous trouverons bien un village et nous demanderons l'hospitalité. »

« Mais nous sommes recherchés ! » rappela-t-elle.

C'était vrai, et il dut montrer son embarras.

« Ecoute, Finn a peut-être cessé de nous poursuivre. Et puis, nous irons nous réfugier dans un village saxon. Evidemment, nous sommes celtes et nous ignorons comment ils nous recevront. Mais il faut essayer. Si nous nous présentons humblement, ils nous accepteront peut-être. »

Elle hésitait, évidemment. Quitter cette grotte isolée mais rassurante était difficile. Mais lui était décidé. Il lui mit de force la cape sur les épaules et jeta lui même quelques baies dans le panier. Puis il la poussa presque vers la sortie.

« Allons, Essylt, c'est notre seule chance. »

Ils quittèrent cette caverne qui avait abrité les jours les plus intenses de leur existence et partirent à pied sous les arbres.

Il ne fallut à Malcolm que deux ou trois cents mètres pour prendre conscience de l'effort titanesque qu'il exigeait de son amante. La neige, la gadoue, les branches mortes qui couvraient le sol. Et puis le froid qui, bien qu'un peu plus faible, les harcelait. Au bout d'une heure de marche, ils se virent déjà exténués, prenant alors conscience de leur malnutrition.

Malcolm dut serrer Essylt contre lui pour la réchauffer, mais la malheureuse grelottait. Un peu plus loin, ce qu'il entrevoyait depuis le départ se produisit. Elle s'arrêta et refusa obstinément de continuer.

« Non, je t'en supplie. Retournons à la grotte. Il fait trop froid ! Tu vois bien que je ne peux pas marcher dans ces conditions, c'est inhumain. Là-bas, au moins, nous sommes à l'abri. Retournons-y ! »

Il soupira. Il savait que tous les arguments qu'il emploierait seraient inutiles : cette jeune femme ne pouvait pas traverser l'hiver de cette manière. Alors, la mort dans l'âme, il la reprit contre lui et ils rebroussèrent chemin.

Ils refirent le trajet en sens inverse. Au bout d'un moment, l'ouverture familière au flanc de la colline leur réapparut. Essylt se précipita littéralement à l'intérieur et se jeta sur le lit de mousse en pleurant. Quant à lui, il s'adossa au mur, tout simplement désespéré. Cette fois, il ne voyait vraiment plus aucune issue pour eux...

* * * * *
* * * *

Mais il fallait se secouer. Malcolm se releva et alla se poster à l'entrée en regardant la forêt nue. Son cerveau tournait avec l'énergie du désespoir. Soudain, il revint sur ses pas et s'empara de quelques ustensiles.

« Que veux-tu faire ? » interrogea Essylt.

« J'ai été bête de ne pas y penser plus tôt : l'eau retient la chaleur plus longtemps que la terre. Il y a peut-être moyen de pêcher. »

Il courut presque jusqu'à la rivière, se coucha à plat-ventre au dessus de l'onde. Il passa ainsi deux bonnes heures à guetter les proies. Avec patience, effort, et cette faculté inouïe que procure le désir de survivre. Il parvint à prendre trois ou quatre poissons qu'il sortit farouchement de l'eau. Ensuite, il revint vers le logis. Les yeux d'Essylt brillèrent de joie et d'espoir.

« Malcolm, tu es merveilleux. Sans toi, je serais morte depuis longtemps. »

Elle était visiblement sincère. Dans ces moments, la redoutable sorcière redevenait une faible femme.

Ils firent griller les poissons et les dévorèrent littéralement. La vigueur se répandit à nouveau dans leurs jeunes corps. Mais Malcolm réfléchissait toujours. Il dit enfin à son amante ce qu'il pensait.

« Ma chérie, je ne vois plus qu'une chance pour nous. »

« Laquelle ? »

« Tu ne peux pas traverser la forêt par un temps pareil. Alors, je vais le faire tout seul. Demain, je prendrai tout ce qu'il faut et je m'en irai. Je partirai à la recherche d'un village saxon. Quand j'en aurais trouvé un, je volerai de la nourriture : du blé engrangé, du fromage, du lait... Plus sûrement, j'essaierai de voler quelques animaux. Oui, je sais, ce n'est pas bien. Mais nous n'avons plus le choix. C'est cela ou nous allons mourir. Cette forêt n'offre plus de ressource. »

L'aspect moral ne préoccupait pas vraiment Essylt. Elle s'inquiétait pour autre chose.

« Mais mon chéri, tu risques de te faire prendre et tuer ! »

« Je le sais, répondit-il tranquillement. Seulement, nous ne pouvons rien faire d'autre. Nous devons aller chercher la subsistance où elle se trouve, et elle se trouve là-bas. Alors, j'irai là-bas. Je me procurerai ce qu'il faut et je te promets de ramener assez de nourriture pour tenir jusqu'au printemps. »

« Et moi ? » s'étonna-t-elle.

« Toi, tu resteras ici. Ecoute, il faut absolument que tu arrives à survivre. Bat-toi avec tout ton courage. Résiste au froid et à la faim. Pendant au moins une semaine. Je sais que ce sera difficile, mais je suis certain que tu y parviendras. Ensuite, je te promets de revenir et de ramener tout ce qu'il nous faut pour ne pas mourir. »

Entre les tresses blondes, le visage se faisait triste. Il était d'ailleurs émacié, amaigri. Comme la jeune princesse débarqué d'Irlande était loin désormais...

« C'est d'accord, murmura-t-elle. Tu as raison : c'est notre seule chance. »

Le lendemain, il commença par retourner à la rivière et pêcher trois ou quatre nouveaux poissons.

« Tu auras de quoi manger pour aujourd'hui », dit-il en les jetant au fond du refuge.

Puis il s'habilla chaudement et s'équipa. Il emportait son épée, son couteau, son arc et plusieurs flèches attachées à sa tunique. Après tout, à sa grande époque de guerrier, il n'en avait pas beaucoup plus pour partir à la guerre. Devant la grotte, il prit Essylt dans ses bras et l'étreignit.

« Promets-moi de survivre. Je ne veux pas rentrer et te trouver morte. Bat-toi de toutes tes forces pendant sept ou huit jours. Je reviendrai avec les mains pleines, tu verras. »

Elle l'étreignait aussi. Les tresses blondes se mêlaient aux longs cheveux noirs.

« Je te le promets. Mais toi, promet-moi de ne pas te faire tuer. Je sais que tu es un grand chevalier. Seulement, si tu approches d'un village, ils seront beaucoup plus nombreux que toi. »

« N'aie aucune inquiétude pour moi : savoir que tu m'attends rendra mon bras invincible. Je vaincrai le monde entier s'il le faut, mais je reviendrai. »

Ils s'embrassèrent. Puis il s'éloigna à travers la clairière. Son manteau noir frémissait sous la petite brise fraîche.

En atteignant les arbres, il se retourna et leva le bras gauche pour un dernier salut. Devant la caverne, la sorcière blonde le salua aussi. Puis il disparut entre les chênes.

Marchant dans les taillis, écrasant les brindilles sous ses chaussures, il se demandait avec anxiété s'il avait pris la bonne décision. Reverrait-il jamais Essylt ? Il essaya de ne plus penser et pressa le pas.

* * * * *

* * * *

La branche tomba et se fracassa au sol en soulevant de la poussière de neige. Les chevaux sursautèrent et les cavaliers durent les maîtriser.

Il n'y avait aucune raison de s'affoler. Ce qui venait d'arriver était normal : les branches décharnées et gelées tombaient de la sorte, et on en trouvait ainsi jonchant toute la forêt.

« Reprenons la marche », ordonna Finn.

L'ambiance n'était guère joyeuse dans la petite troupe. Partis à onze (dix cavaliers, plus le forestier), ils n'étaient plus que six.

Aussitôt enfoncés dans le bois, les difficultés avaient commencé. Le premier jour, un cheval s'était blessé. S'il s'était agi d'une vulgaire bête, on l'aurait achevé sur place. Mais un cheval de guerre représentait une fortune en ce temps. Pas question de le gaspiller. Finn l'avait renvoyé au Château. Avec son cavalier, bien entendu.

Le lendemain, deux autres chevaux avaient subi le même sort et suivi le même chemin. Et le surlendemain, un quatrième.

A présent, ils étaient six à se frayer un chemin dans les taillis dénudés et dans la neige. Personne ne disait rien, mais Finn sentait bien sur lui les regards désapprobateurs de ses hommes. Il avait mal, fort mal préparé son expédition. En fait, il ne l'avait pas préparée du tout, sous-estimant complètement le danger que représentait une incursion avec des chevaux dans une forêt aussi épaisse.

Maintenant, tout le monde était fatigué, affamé et ne rêvait que d'une chose : retourner au Château, bien au chaud. Finn haussa les épaules. Après tout, il avait connu des campagnes militaires débutant aussi mal et finissant glorieusement. Il se tourna vers le forestier.

« Alors, c'est encore loin ? » l'interpella-t-il.

« Oh non, répondit l'homme des bois. Nous y serons avant la tombée de la nuit et nous les surprendrons à l'intérieur de la grotte. »

« Comment peux-tu en être aussi sûr ? »

« Dès que le jour commence à décliner, ils se réfugient dedans. Je l'ai constaté en les épiant. »

Aucun soldat ne bronchait en écoutant cette conversation. Les visages étaient fermés, les cheveux et les moustaches glacés.

Un craquement les surprit et une nouvelle branche s'abattit devant eux, jetant encore dans l'air un nuage de neige. Une fois de plus, il fallut calmer les chevaux. Finn soupira en regardant devant lui.

« Allons, dit-il. Nous y serons avant la nuit. »

* * * * *

Essylt avait fini de manger les poissons. Elle décida aussitôt de s'organiser. Malgré le froid, elle alla laver son linge à la rivière. Rester propre malgré tout était un moyen de maintenir le moral.

Ensuite, elle fit un peu de ménage dans le refuge, jeta tout ce qui pouvait encombrer, tout ce qui ressemblait à de la saleté. Une sorte de tentative de purification.

Et elle se mit à réfléchir sur ce que serait son emploi du temps. Se lever toujours à la même heure, surtout ne pas se laisser aller. Ensuite, partir avec son panier pour essayer de trouver de quoi manger, n'importe quoi. Renouveler le lit de mousse, bricoler ce qui pouvait l'être. Enfin, mille petits détails dont l'importance lui avait échappé jusqu'alors et qui se faisaient brusquement d'un intérêt vital. Au bout, il y avait la vie ou la mort.

Mais ses pensées s'envolaient encore et encore vers Malcolm. Elle l'imaginait en train de marcher sous le bois d'un pas décidé, fort et viril. Il représentait son seul espoir. S'il ne revenait pas, elle était perdue. Le reverrait-elle ? Elle se secoua en se disant qu'il ne fallait pas se poser cette question, sous peine de se décourager. Ce qui, dans les circonstances présentes, auraient des conséquences dramatiques.

* * * * *

Ils arrivèrent en fin d'après-midi. Le forestier interpella Finn avec de grands gestes.

« C'est ici. Nous y sommes. »

Aussitôt, le roi fit arrêter la colonne et ordonna à tous de mettre pied à terre. Il s'avança en marchant. Avec précaution, il écarta une branche basse et regarda.

Il voyait une petite clairière. En face, une colline qui s'élevait haut, très haut vers le ciel gris. Et sur le flanc, béante, une ouverture sombre. L'entrée d'une grotte.

Il n'en revint pas. Lui qui pensait connaître son royaume à la perfection... Mais cet endroit était vraiment isolé du reste du monde. S'il n'y avait pas eu ce forestier, Malcolm et Essylt auraient pu se cacher là pendant des années, sans jamais être découverts !

Il tourna la tête. Les guerriers, tenant les chevaux par la bride, attendaient ses ordres.

« Déployez-vous en demi-cercle. Nous allons approcher en ratissant tous ces lieux et en encerclant l'entrée. Il ne faut surtout pas leur laisser d'échappatoire. »

Les Celtes sortirent aussitôt leur épée. Deux se placèrent sur la gauche de Finn, deux autres sur la droite, en laissant cinq mètres entre chacun d'eux.

« Allons-y », ordonna le roi.

Ils sortirent des buissons et avancèrent. La colonne écrasa le sol. S'il y avait eu une présence, ils l'auraient forcément prise dans le filet ainsi formé. Mais ils ne voyaient personne.

Ils traversèrent la clairière. Devant eux, l'ouverture béante qui grandissait, comme une vision fantasmagorique. Parvenu à dix mètres, Finn s'arrêta. Par signes, il indiqua à deux soldats de se poster de part et d'autre de l'entrée du repaire. Ils gravirent la petite pente. L'un se plaqua à gauche de la caverne et l'autre à droite. Désormais, le repaire était bien encerclé.

Finn et les deux autres guerriers montèrent à leur tour, se présentèrent sur le seuil. L'intérieur semblait sombre. Mais ils s'aperçurent vite que la lumière y pénétrait assez profondément. Le roi y entra d'un pas lourd.

Il découvrit des parois, vit quelques objets jetés dans un coin. Il distingua un petit cercle de pierres qui devait servir à abriter un feu. Puis il entendit un bruit. Au fond, une silhouette bougeait, revêtue d'une robe. Même dans cette position, il la reconnut.

Sa chaussure écrasa un caillou en crissant. Essylt se retourna et se pétrifia sur place. Son visage déjà pâle devint blanc. Mais elle ne poussa pas un cri. Simplement, elle se releva pour regarder cette apparition sinistre surgie du passé.

« Bonjour, Essylt », dit Finn d'une voix neutre.

Il s'avança, suivi par les autres. Le fracas de leurs chaussures provoqua ce qui semblait un vacarme dans cet espace réduit.

Le roi s'approcha à un mètre devant sa femme. Elle l'était encore. Puis, sans préambule, il lui donna une gifle. Violente et brutale. La malheureuse fut projetée contre le mur.

« Où est Malcolm ? » articula-t-il.

Mais il connut sa première surprise. Essylt lui fit face et, entre les tresses blondes, il ne décela aucune frayeur. La frêle princesse irlandaise était bien loin dorénavant. Des mois et des mois de survie dans cette grotte l'avaient endurcie. Les grands yeux bleus ne cillaient pas en le fixant.

« Il est parti », répondit-elle très vite.

« Parti ? T'aurait-il abandonnée ? »

« Oui, tout à fait. Il en avait assez de vivre dans ce trou et il m'a laissée. Vous ne le retrouverez jamais. »

Elle s'efforçait de se montrer convaincante, mais Finn ne se laissa pas bernier.

« Et tu t'imagines que nous allons te croire ? Il est dans les environs, nous le savons. Probablement en train de chasser. »

Il se retourna vers ses hommes.

« Allez fouiller les fourrés autour de la clairière. Il doit s'y trouver. Attention : c'est un très bon combattant. »

Les soldats ressortirent pour exécuter l'ordre. Finn reporta son regard sur son épouse.

« Ma chère et tendre, dit-il d'une voix caustique, ton petit minois de putain a hanté mes nuits. J'ai rêvé tant de fois de te tuer ! Mais maintenant que je te tiens, tu me fais presque pitié. »

Essylt avait décidément bien changé. Elle ne se démonta pas. Au contraire.

« Garde ta pitié pour toi ! répliqua-t-elle. Je n'en veux pas. Tout ce qui vient de toi me dégoûte. Rien, ni personne, ne m'enlèvera la joie de t'avoir fait cocu ! »

Une nouvelle gifle, encore plus puissante, la fit tomber par terre. Elle secoua ses tresses blondes pour relever la tête et défier à nouveau son mari.

« Si tu savais le plaisir que j'ai pris à salir ton lit ! Je l'ai rempli d'une odeur d'opprobre, et même si tu changeais les draps cent fois, tu n'arriverais plus à la faire disparaître. Tu te crois vainqueur, mais tu es déjà vaincu. Pauvre cocu ! Quoi que tu fasses à l'avenir, tu resteras pour la postérité un cocu ! »

Cette fois, c'est un grand coup de pied que Finn lui donna. La lourde chaussure de guerre s'enfonça brutalement dans la tendre chair féminine. Pour la première fois, la blonde sorcière laissa échapper un cri. Mais elle serra les dents. Elle ne voulait pas capituler devant cet homme qu'elle détestait.

« Je te hais, Finn ! cracha-t-elle. Je t'ai haï avant de te connaître. Dès le jour où mon père m'a dit que je devrais t'épouser. »

A son grand étonnement, il répondit en éclatant de rire.

« Ton père ? Ah, bien sûr, vivant au fond de la forêt, tu ne pouvais pas être au courant : ma chérie, j'ai le regret de t'informer que ton tendre papa nous a quittés. Un de ses cousins l'a renversé et lui a volé son trône. Après l'avoir tué, naturellement. Entre nous, ce vieux chien n'a eu que ce qu'il méritait. Quand à ta maman, je ne sais absolument pas ce qu'elle est devenue. »

Il examina ce repaire naturel, cette caverne sommairement aménagée qui ressemblait vaguement à une maison, ou qui voulait y ressembler.

« Et toi, tu as vécu ici pendant tout ce temps ? En parvenant à survivre ? Mes compliments : tu étais plus forte que je ne pensais ! »

Il s'accroupit près du corps étendu d'Essylt.

« Bon, ton escapade forestière est terminée. Je vais te ramener au Château. Ce que je ferais de toi, je ne le sais pas encore. Cette maudite loi m'empêche de te condamner à mort. Mais ne t'inquiète pas, je trouverai autre chose. Je crois même que tu regretteras de n'être pas morte dans cette caverne. Maintenant, fini de rire : où est Malcolm ? »

« Je te répète qu'il est parti. Il ne voulait plus vivre avec moi et il m'a quittée. Il est allé chercher refuge chez les Saxons et il ne reviendra jamais. »

« Menteuse ! »

Avec une fausse douceur, il caressa les tresses blondes.

« T'abandonner, toi ? Ma chère Essylt, tu es si belle... Aucun homme normal ne pourrait t'abandonner. N'importe lequel serait prêt à se faire tuer plutôt qu'être séparé de toi. Eh oui, Essylt, tu es belle, malgré tout... Comment un si beau visage peut-il cacher autant de saleté ? »

« La saleté, c'est toi qui l'as amenée ! Notre grotte était pure jusqu'au moment où tu y es entré ! »

Finn perdit enfin son calme. Il bondit et donna un nouveau et terrible coup de pied à sa femme. Elle roula par terre en gémissant de douleur.

« Très bien. Puisque tu l'as décidé ainsi, nous allons nous installer et attendre bien gentiment que ton Malcolm chéri revienne au logis. Et nous l'attraperons à son tour. Et lui, aucune loi ne m'empêche de le tuer... Attendons, ma belle, attendons. »

Il alla s'asseoir contre le mur et le silence retomba entre eux.

* * * * *

Malcolm marchait toujours, mais éprouvait de plus en plus de mal à progresser. Malgré l'hiver qui les avait éclaircis, certains fourrés demeuraient épais et certains taillis étaient d'authentiques tapis de branches mortes. Autant dire qu'il risquait d'user ses jambes avant d'atteindre son but.

Il se souvint alors qu'il y avait, un peu sur sa gauche, un petit chemin, à peu près inutile, car il commençait et finissait nulle part. Mais enfin, il existait. Il bifurqua donc dans cette direction.

Au bout d'un moment, entre deux arbres décharnés, il aperçut ce qu'il cherchait. Quelques pas de plus et il posait ses chaussures sur le chemin. Il s'apprêtait à reprendre sa route quand quelque chose attira son regard. Il s'arrêta et s'accroupit.

Il avait cru se tromper, mais non : c'était bien des traces de sabots de cheval. Elles se détachaient distinctement sur la terre enneigée. Surpris, il les suivit. Oui, un cheval était passé par là. Un cheval ? Il s'aperçut vite que plusieurs chevaux étaient passés.

C'était déjà un événement en ces lieux : que diable venaient faire des cavaliers dans une forêt ? En principe, on explorait un bois aussi profond à pied. Il poursuivit son examen. Soudain, son cœur s'arrêta de battre. Il n'osait comprendre.

Seulement, les traces se dirigeaient bel et bien vers... « Mon Dieu, pensa-t-il. Mais c'était une troupe de cavaliers se dirigeant vers la grotte ! »

La panique l'envahit. Il souhaitait se tromper, mais savait qu'il ne se trompait pas. Oui, des hommes à cheval se rendaient au refuge où s'abritait Essylt. Tout de suite, il comprit qu'une catastrophe irréparable approchait. Il revit dans son esprit les tresses blondes et les yeux bleus de son amante. « Je dois la sauver, je dois la sauver... »

Aussitôt, il rebroussa chemin en courant. Il courait, il courait comme un fou vers cette caverne qu'il venait de quitter.

Il courut pendant presque tout l'après-midi. Tout à coup, les arbres et les buissons lui semblèrent familiers. Il s'arrêta en haletant. Oui, il reconnaissait les lieux. Il arrivait au repaire.

Il s'appuya au tronc d'un chêne pour se reposer. D'ores et déjà, il savait qu'un affrontement l'attendait. Ayant repris son souffle, il se mit à marcher très doucement et en silence. Surtout, ne pas provoquer le moindre bruit qui aurait trahi son retour. L'instinct l'avertissait que les cavaliers dont il avait vu les traces se trouvaient là. Sur sa droite, il entendait le chant de la rivière. Rien d'autre.

Brusquement, il s'accroupit en enfonçant la tête dans ses épaules. Un peu plus loin, quelqu'un approchait en écrasant le sol de ses chaussures. Apparemment, de lourdes chaussures de soldat.

En effet, celui qui apparut ensuite était bien un guerrier celte. Il en portait la tenue, les cheveux longs et la moustache. Malcolm n'éprouvait aucune peine à l'identifier, puisque ce guerrier était

simplement ce qu'il était lui même peu de temps auparavant. Il marchait en regardant autour de lui, comme cherchant quelque chose.

L'esprit de Malcolm, qui tournait à toute vitesse, comprit tout en moins d'une seconde. C'était Finn. Oui, le roi avait découvert le repaire. Il était venu avec un groupe de cavaliers. Probablement avait-il déjà capturé Essylt. La malheureuse n'était pas de taille à se défendre. Et maintenant, Finn envoyait ses hommes à « sa » recherche.

La situation était grave, très grave. Il ne savait même pas combien d'adversaires il aurait en face. Ou plutôt si : d'après les traces de sabots qu'il avait vus, ils devaient être cinq ou six, peut-être sept. En tout cas, il fallait agir vite. Son unique chance se présentait bien mince : il savait que ses ennemis étaient là, et ses ennemis ne connaissaient pas sa présence. Il devrait jouer sur cela.

Il prit son arc, sans faire de bruit. Avec précaution, il saisit une flèche et la plaqua sur l'arbre. La difficulté lui apparaissait : il fallait atteindre le soldat à la gorge, de façon à l'empêcher de crier. S'il l'atteignait à un autre endroit, sa victime aurait le temps de pousser des cris et d'alerter ses camarades. Surtout, ne pas rater la gorge...

Il tendit l'arc. Ses doigts tremblaient, de froid et de nervosité. Il hésita pendant plusieurs secondes interminables. Ne pas le rater...

La flèche partit, fendit l'air glacé. Vingt mètres plus loin, elle se planta cruellement dans la gorge du Celte. Celui-ci, foudroyé, lâcha son épée et s'écroula lourdement. Il remuait encore quand Malcolm arriva près de lui. Ce dernier l'acheva sans pitié.

Puis il repartit vers le refuge, toujours à moitié courbé. Il s'arrêta à nouveau, agenouillé derrière le tronc d'un chêne. Un autre guerrier apparaissait, semblable au précédent.

Il sortit une deuxième flèche, la plaqua sur l'arc. Il le tendit. Le problème était toujours le même : surtout ne pas rater la gorge... Heureusement, il ne la rata pas. Son adversaire s'écroula à son tour en râlant de désespoir. Malcolm bondit pour l'achever d'un grand coup d'épée.

Ensuite, il disparut rapidement dans un buisson et rampa presque vers sa droite. Son intuition avait été juste. Un troisième soldat se tenait debout au bord de la rivière. Il cherchait la même chose que ses camarades, c'est-à-dire Malcolm. Sans se douter que celui-ci était caché derrière lui.

Une troisième flèche. La dernière. Il la colla presque à l'arc, tira la corde jusqu'à former un cercle. Ses doigts tremblaient de plus en plus. La flèche partit. Elle atteignit l'homme au cou, mais pas au milieu, sur le côté. Mortellement blessé, le malheureux tomba devant lui et plongea dans l'eau glacée de la rivière en soulevant une gerbe. Il allait se noyer, trop affaibli pour pouvoir nager, mais il avait eu le temps de pousser un petit cri. Et Malcolm n'avait plus de flèche.

Effectivement, un quatrième soldat arriva en courant. Malcolm sortit de sa cachette, l'épée à la main. Le Celte s'arrêta en le voyant.

« Malcolm, rend-toi ! cria-t-il. Finn est dans la grotte : il a capturé la reine. »

« Me rendre ? Pas question ! Venez me chercher ! »

Tous eux levèrent leur épée. Ils échangèrent des coups furieux. Puis Malcolm réussit une esquive et prit son adversaire au dépourvu sur sa gauche. La lame s'enfonça féroce dans le flanc du guerrier. Il poussa un râle affreux et tomba à genoux en lâchant son arme. Impitoyable, Malcolm l'acheva d'un grand coup en travers des épaules. Il resta immobile pendant cinq secondes pour s'assurer de sa mort.

Puis il se mit à courir vers la caverne. Involontairement, le soldat lui avait fourni l'information qu'il désirait : apparemment, Finn était seul dans le repaire avec Essylt. Aucun autre Celte ne traînait dans les environs. Du moins, c'était ce qu'il pensait avoir compris. Il espérait ne pas se tromper...

Il crut s'être trompé. Car en débouchant dans la clairière, il vit un homme assis devant le flanc de la colline. Mais celui-ci ne ressemblait guère à un soldat : couvert de poils de la tête aux pieds, il avait l'air d'un homme des bois. En apercevant Malcolm avec son épée brandie, ce curieux personnage bondit sur ses pieds et, complètement affolé, disparut en courant entre les arbres. Malcolm ne chercha pas à le poursuivre.

Il se dirigea vers l'entrée. Un pas, deux pas, trois pas. Il s'arrêta sur le seuil, pour calmer les battements de son cœur. Ensuite seulement, il entra.

« Malcolm, pourquoi es-tu revenu ? » s'écria la voix angoissée d'Essylt.

* * * * *

Finn était assis par terre contre le mur. Il se redressa d'un bond. Allait-il tirer son épée ? Non, il resta debout, les yeux rivés sur cette apparition. Aucun poil de sa barbe ne frémissait.

« Malcolm..., murmura-t-il. Je savais que tu n'étais pas loin. »

« Maintenant, je suis tout près. Et toi, tu es seul. »

« Seul ? Mon pauvre neveu, j'ai quatre vaillants guerriers avec moi. Tu es pris au piège. »

« Tes quatre guerriers ne sont plus : je les ai tués. Leurs cadavres jonchent à présent la forêt. »
Le visage de Finn se couvrit d'incrédulité.

« Tu les as tués, Malcolm ? Tous les quatre ? »

« Oui, un par un. Et l'espèce d'homme des bois qui vous a conduits ici s'est enfui. Tu es seul, Finn. »

Bien sûr, cela aurait pu être un leurre. Mais non. Le roi des Celtes comprit instantanément que son neveu disait vrai.

Le renversement de situation était incroyable : cinq minutes auparavant, il était en position de force, avec quatre soldats pour le soutenir. Brusquement, il découvrait qu'il venait de perdre ses hommes et qu'il devrait affronter seul son adversaire. En un clin d'œil, tout avait changé.

Pourtant, aucune colère ne se manifesta sur son visage. Au contraire, une lueur d'admiration s'alluma dans ses yeux cruels.

« Malcolm, quel formidable guerrier tu étais... Quel dommage que tu aies quitté mon armée... »
Et le compliment était sincère.

« Peut-être, mais je l'ai quittée, répondit Malcolm. Et maintenant, parlons peu, mais parlons bien. Tu as perdu : tes soldats sont morts et tu es seul désormais. Tu vas remonter sur ton cheval et retourner au Château. »

« Quoi, tu me laisses partir ? fit semblant de s'étonner Finn. Mais mon pauvre neveu, je reviendrai, avec d'autres soldats, plus nombreux. »

« Vous ne nous trouverez plus. Essylt et moi allons nous enfuir. Nous chercherons un autre refuge pour nous cacher. »

« Je ne veux pas te décourager, mais j'irai jusqu'en enfer pour vous retrouver, s'il le faut. »

« Tu peux aller jusqu'en enfer, si tu le désires. Mais il y a certains endroits où tu ne peux pas aller. Par exemple, chez les Saxons. C'est là que nous irons. »

« Ils n'apprécient guère les Celtes, susurra Finn. Et puis, tu leur as tué tellement de gens qu'ils ne rateront pas cette occasion de se venger. »

« Ne crois pas les Saxons plus sauvages qu'ils ne le sont. Si on se présente chez eux poliment, ils savent faire preuve d'hospitalité. Et puis, puisque tu m'as fait l'honneur de reconnaître mes qualités militaires, les rois saxons sauront peut-être les apprécier aussi. »

« Quoi, tu trahirais le peuple celte ! Tu passerais chez les ennemis ! »

« Je ne sais plus qui sont mes ennemis et mes amis. Je sais seulement qu'Essylt et moi ne pouvons compter que sur nous même. Maintenant, assez parlé : remonte sur ton cheval et va-t-en. »

Finn demeura silencieux pendant de longues secondes. Sa carrure semblait se faire de plus en plus massive. En tout cas, il ne manifestait aucune frayeur : jamais le roi des Celtes n'avait eu peur de quoi que ce soit.

« Eh bien, mon cher neveu, non. Je ne vais pas remonter sur mon cheval et je ne vais pas partir. Du moins, pas tout de suite. D'abord, je vais te tuer. Ensuite, je m'en irai effectivement, mais en emmenant Essylt avec moi. Elle est mon épouse, en dépit de tout. Sa place est au Château. Dans un cachot sordide, certes, où ses cheveux auront le temps de blanchir, mais au Château néanmoins. »

La main de Malcolm se crispait sur la poignée de son arme.

« Ne m'oblige pas à me battre avec toi. »

« Si, je vais t'y obliger. Je veux me battre, mon neveu. Parce que je veux me venger. »

« Te venger d'Essylt et de moi ? Ecoute, elle est définitivement perdue pour toi. Si tu l'enfermes dans un cachot, tu ne garderas qu'une ombre. Alors, cette vengeance n'a plus de sens. Considère que nous n'existons plus et oublie-nous. »

Mais le regard de Finn se faisait plus perçant. Son visage se durcissait.

« Tu n'as pas compris, mon cher Malcolm. Ce n'est pas d'Essylt que je veux me venger. »

« De moi, alors ? »

« Oui. Si tu savais comme ma patience était à bout quand tu chevauchais parmi mon armée. On ne parlait que de toi, de toi, de toi ! « Tes » exploits, « tes » coups d'épée, « tes » victoires. Il n'y en avait que pour Malcolm dans tout le pays celte ! Et moi, moi qui étais le roi, je dirigeais la guerre. C'était moi, le vainqueur. Mais c'était toujours de toi qu'on parlait. Et cela a duré des années, des années ! »

Soudain, il se mit à parler très vite. Comme s'il laissait s'écouler des amertumes trop longtemps refoulées.

« Et puis, il n'y a pas que toi, Malcolm. Je veux me venger de tout et de tout le monde. De ce maudit Odric, qui est mort récemment dans un combat, et qui ne cessait de manœuvrer dans mon dos. De cette maudite Derdrain, qui m'énervait tant qu'elle pouvait. De ce Tibério, qui était menteur au delà du possible. Et puis... Et puis, je veux me venger de la vie. De ce monde de fous dans lequel j'ai dû vivre, bien malgré moi. Te rends-tu compte ? Mon père m'a légué des terres incultes, des vaches et des porcs. Aujourd'hui, je possède juste un peu plus de terres incultes, un peu plus de vaches et un peu plus de porcs. Que pouvais-je faire d'autre ? J'aurais aimé vivre au temps des Romains. A l'époque, j'aurais été un grand seigneur, avec des richesses, avec une cour raffinée et un grand pouvoir. Au lieu de cela, j'ai dû régner... Régner sur quoi ? Sur quelques villages de terre séchée, sur quelques brutes qui s'entretuent pour un troupeau de cochons ! Et en plus, ils en sont fiers ! N'est-ce pas un cruel destin, Malcolm ? Non, jamais je n'ai été heureux, parce que je ne pouvais pas l'être. Et maintenant, je veux me venger. De cette vie, de cette époque, de tout et de tous ! C'est pour cela que je veux te tuer. Je t'en supplie, offre-moi cette vengeance. J'en ai besoin. Affreusement besoin... »

Malcolm était sidéré. Pas un jour, il n'avait soupçonné l'incroyable désespoir intérieur qui habitait Finn. Pour la première fois, il le découvrait sous un aspect pathétique. Non, il n'avait pas envie de se battre contre son oncle. Surtout après ce qu'il venait d'entendre. Mais celui-ci insistait.

« Cette grotte est bien chaude, mais un peu étroite. Sortons dans la clairière. »

Malcolm soupira. Impossible d'y échapper. Il se mit à marcher à reculons vers la sortie. Les grands yeux bleus d'Essylt ne le quittaient pas. Elle était angoissée en sachant ce qui allait arriver.

Il recula ainsi jusqu'au milieu de la clairière. Finn sortit à son tour. Il jeta un coup d'œil rapide sur les arbres, témoins indifférents du drame qui se préparait. Puis il posa à son tour ses chaussures sur le sol caillouteux. Essylt était sortie aussi. Elle s'appuyait à l'entrée de la caverne, très pâle. Mais elle l'était de toute façon depuis de nombreux jours.

Finn tira son épée. Sa barbe et ses cheveux ne frissonnaient toujours pas. Pendant dix secondes, immobiles, bien campés sur leurs jambes, ils s'observèrent. Finalement, le roi comprit que c'était à lui de porter le premier coup. Après tout, c'était lui qui avait voulu ce duel.

Il fit tourner sa lame, l'abattit. Elle choqua contre celle de son neveu. Une autre attaque, une autre parade. Malcolm découvrit alors ce dont il ne s'était pas aperçu jusque là, pris qu'il l'était par l'action : il était fatigué. Des jours de privations, et surtout la longue course qu'il venait d'effectuer, avaient épuisé son corps. Maintenant, la faiblesse menaçait ses bras et ses cuisses. Un sentiment qu'un guerrier comme lui connaissait bien et dont il mesurait la gravité. Bien entendu, il s'efforça de n'en rien montrer à son adversaire.

Celui-ci tournait en abattant de temps en temps son épée. Devant la grotte, Essylt tirait anxieusement sur une de ses tresses.

« Tu es toujours un valeureux chevalier ! » constata Finn en criant.

Soudain, il porta une attaque, non pas de face, mais sur le côté. Malcolm la vit et l'esquiva trop tard. Une douleur fulgurante s'alluma sur son flanc gauche.

Il recula de deux mètres et découvrit que le sang coulait sur son rein. Il était touché. Et il dut réagir aussitôt pour parer une nouvelle charge. Le roi, en grand combattant, comprenait qu'il tenait l'avantage et qu'il devait le pousser. Malcolm arrêta de justesse deux coups mortels.

Surtout, ne pas se laisser déborder. Rassemblant ses forces, il essaya de répondre, réussit même à faire reculer Finn. Mais celui-ci se remit à avancer. Une autre feinte et la lame siffla. A nouveau, une douleur fulgurante. Cette fois, l'épaule droite qui se couvrait de rouge. L'offensive du roi devint du harcèlement. Malcolm dut reculer en catastrophe jusqu'aux fourrés marquant la fin de la

clairière. Un coup sur la cuisse fit encore couler du sang.

La situation devenait dramatique. S'il n'avait pas été un guerrier fort et rompu à ce genre de combat, il serait déjà mort. Au seuil de la caverne, Essylt était au bord de l'évanouissement. Elle comprenait parfaitement que son amant s'approchait inexorablement de la tragédie.

En effet, Finn le fit refluer dans les buissons. Il abattait et abattait son épée en de larges mouvements amples et impitoyables. Une nouvelle blessure au ventre, et une autre à la poitrine.

Malcolm perdit l'équilibre, tomba à la renverse. En partie parce qu'il avait trébuché sur une pierre, et surtout parce qu'il ne pouvait plus résister aux charges. Il se retrouva assis entre les deux énormes racines à fleur de sol d'un chêne.

« Ah, mon neveu, cria le roi, le grand chevalier celte va mourir ! »

Il donna le coup mortel. Mais par une sorte de miracle, par un effort venu d'où il ne savait, Malcolm réussit encore à lever son arme pour parer l'attaque. Qu'importait. Finn releva sa lame et l'abattit à nouveau. Cette fois, pour en terminer.

Tout à coup, c'est lui qui se plia en deux, en étouffant un gémissement de souffrance. Son épée tomba sur les racines en tintant de façon horrible. Incrédule, il ne saisissait pas ce qui lui arrivait. Puis la douleur lui fit baisser les yeux. Il vit sa poitrine ouverte de manière affreuse et la lame de Malcolm enfoncée presque jusqu'au cœur.

En une demi-seconde, il réalisa ce qu'il venait de faire : emporté par sa fougue, il s'était un peu découvert et s'était empalé sur l'épée toujours levée de son adversaire. Le plus absurde, le plus stupide qui pouvait survenir à un redoutable guerrier comme lui.

Le sang se mit à couler de sa bouche. Il tomba sur un genou, s'efforçant désespérément de ne pas chuter, et sachant que cela serait irréversible. Mais il parvint néanmoins à murmurer :

« Ah, Malcolm, quel merveilleux soldat tu étais... »

Puis son corps massif s'écroula au pied du chêne. Encore deux ou trois soubresauts et il s'immobilisa. Le roi des Celtes en avait terminé avec cette vie qu'il avait tant détestée.

Malcolm put alors laisser échapper son épée rougie et essayer de respirer. Essylt arriva en courant.

« Mon Dieu, tu es toujours vivant ? »

Il ne put répondre. Elle lui prit la tête et la secoua.

« Ne t'évanouis pas, cela pourrait être fatal. Je vais te soigner. Je te promets que je vais te soigner... »

* * * * *

* * * *

Pendant deux jours et deux nuits, Essylt s'efforça de guérir Malcolm. Elle essaya vraiment, en y mettant tout son cœur, toute son âme et toutes ses connaissances de sorcière.

Elle traîna le corps à l'intérieur de la grotte et l'étendit à côté du feu qu'elle alluma avec le peu de bois qu'elle put trouver. Elle fut auprès de lui presque en permanence, lui donna à manger (les vivres trouvés dans les sacs des soldats de Finn), pansa ses plaies, lui fit boire des infusions. Tout ce qui était humainement possible, elle le fit.

D'ailleurs, s'ils s'étaient trouvés en été, elle y serait certainement parvenu. Seulement, ils se trouvaient en hiver. La forêt cruelle n'octroyait de plantes qu'avec parcimonie. Elle avait beau fouiller rageusement chaque buisson et creuser désespérément au pied de chaque arbre, elle ne trouvait presque rien.

Avec le peu qu'elle ramenait, elle faisait de son mieux. Les plantes devenaient onguents sur les plaies béantes, les infusions coulaient pour reconforter l'organisme de son amant et le feu, quand il brûlait, le réchauffait. A plusieurs reprises d'ailleurs, elle crut être sur la bonne voie, quand Malcolm dormait paisiblement.

Mais inexorablement, les coupures se rouvraient, les hémorragies reprenaient. Le sang séchait et noircissait autour du grand corps musclé. Elle avait pourtant déchiré les vêtements de Finn et des soldats pour en faire des pansements. Rien n'y faisait.

S'il n'y avait eu qu'une seule blessure... Seulement, il y en avait plusieurs, et si une se calmait, une autre se rouvrait. L'espoir quittait peu à peu Essylt, de même que la vie quittait peu à peu la chair de Malcolm. Deux jours et deux nuits d'espérance et de peur.

A l'aube du troisième jour, il entrouvrit les yeux. Elle tressaillit d'horreur. Le visage de l'homme était maigre, tout maigre. Il avait perdu presque le quart de son poids, malgré la nourriture qu'elle tentait de lui faire avaler. A présent, il était décharné, presque squelettique. Seuls ses yeux brillaient toujours quand il la regardait dans le jour naissant.

« Ah, Essylt, parvint-il à murmurer. Maudite sorcière... Tu as fait mon malheur. Je me souviens... Oui, je crois me souvenir que j'étais un guerrier celte comme les autres, sans plus de problème que celui de combattre... Puis un jour, le roi m'a renvoyé au Château. Je pensais que ce serait un petit voyage ennuyeux. Mais... Mais je t'ai rencontrée. Et ce jour-là, tout mon destin a basculé... Ah, sorcière, sorcière blonde ! Quand je t'ai vue au Château, je ne pouvais pas savoir ce qui m'attendait !... Tu m'as fait souffrir... Tu as fait mon infortune... »

Il ravala sa salive (ou son sang) et, ayant retrouvé son souffle, il reprit sur un ton très différent.

« Mais vois-tu, il n'y a rien à faire... Suis-je fou ? Suis-je inconscient ? C'est possible... Mais Essylt, *malgré tout*, je t'ai aimée... Je n'ai jamais aimé une femme autant que toi... Oui, je t'ai aimée... *Malgré tout*... »

Il cracha encore un mince filet de sang. La tête retomba sur le côté. Les cheveux noirs recouvrirent la joue amaigrie.

Essylt aurait dû se précipiter pour le réveiller. Elle ne bougea pas. Elle comprenait que le chevalier Malcolm venait de mourir. Tous ses efforts pathétiques avaient été vains.

Elle croisa les bras sur la poitrine, pour donner au moins à son amant une allure un tant soit peu noble. Avec des gestes lourds, elle se leva et alla jusqu'à l'entrée de cette grotte, de cette caverne, de ce qui avait été leur antre et leur repaire. Presque leur maison. Oui, presque...

* * * * *
* * * *

Essylt ne pleura pas, ne cria pas. La vie en forêt l'avait suffisamment endurcie pour lui apprendre que cela serait inutile, et que tout ce qui est inutile est superflu. Et puis, elle savait que Malcolm n'aurait pas aimé la voir pleurer.

Ayant fait un peu de toilette dans la rivière, pour faire disparaître le sang de ses mains, elle réfléchit et réalisa qu'elle devait enterrer le corps de l'homme. A l'aide d'une épée, d'une branche, enfin de ce qu'elle trouvait, elle creusa patiemment un trou dans le sol de la grotte. Quand elle le jugea assez profond, elle y fit rouler son amant. Bien sûr, elle aurait préféré le soulever et le déposer au fond. Mais elle n'avait pas la force pour cela.

Quand il fut étendu à cette place, elle l'observa un moment. Curieusement, Malcolm paraissait avoir retrouvé quelques couleurs dans la mort. En tout cas, son visage de défunt se présentait plus serein et reposé que celui, affreusement torturé, des dernières heures.

Mais il fallait l'ensevelir. Il le fallait. Péniblement, elle rejeta la terre dans le trou pour le remplir. Lorsque ce fut fait, le monticule était à peine visible. Dans quelque temps, un voyageur visitant ce lieu se douterait à peine qu'un cadavre y était enterré.

Ensuite, elle se reposa et but beaucoup d'eau à la rivière. Ayant repris de l'énergie, elle mit sa cape et quitta définitivement le repaire. En sortant, elle se retourna. Elle avait oublié de planter une croix sur la tombe du chevalier. Les habitudes chrétiennes n'étaient pas encore suffisamment enracinées chez les Celtes pour que ce geste soit devenu un automatisme. Malcolm y aurait-il attaché de l'importance ? Non, évidemment. Elle haussa les épaules et partit pour toujours.

Finn et ses soldats étaient venus dans le but de causer la perte d'Essylt. En réalité, bien involontairement, ils lui avaient apporté le salut. Tout d'abord, des vivres, contenus dans les sacs accrochés aux selles. Assez de nourriture pour plusieurs jours. Et surtout des chevaux. Tout ce qu'il fallait à la jeune sorcière blonde pour échapper au piège mortel qu'avait représenté cette forêt.

Elle choisit le cheval de Finn, monta dessus. Bien calée sur la selle, elle tourna une dernière fois le regard vers l'ouverture béante de la grotte. Malcolm y était enterré. Mais dans les fourrés aux alentours, il y avait aussi les cadavres de Finn et des quatre guerriers. Autour d'elle, il n'y avait que des hommes morts. Morts à cause d'elle. Elle avait conduit vers le malheur tous ceux qui l'avaient croisée.

« Maudite sorcière... » avait murmuré Malcolm avant d'expirer. C'était bien ce qu'elle était.

Elle tapa sur l'encolure du cheval pour le faire partir. Pendant une demi-journée, elle traversa

la forêt. Soudain, les arbres disparurent et une immense prairie s'offrit à elle. Elle venait de quitter ce bois qui l'avait abritée et opprimée pendant si longtemps.

Alors, elle chevaucha pendant trois ou quatre jours. Quand la nuit tombait, elle essayait de se cacher quelque part pour dormir, ne sommeillant d'ailleurs que d'un œil, car elle craignait d'être surprise par quelqu'un.

Au quatrième jour, alors que midi approchait, elle vit une colonne de fumée s'élever vers le ciel gris, derrière une ligne de crêtes. Etant donné le territoire où elle se déplaçait, ce ne pouvait être qu'un village saxon. Comment elle, une femme celte, y serait-elle reçue ? Mais tant pis, elle se dirigea dans cette direction.

Ayant gravi une colline, elle distingua un peu plus bas ce qu'elle cherchait. Un village ? En réalité, quatre petites baraques, moitié en bois, moitié en terre séchée. Sur la gauche, elle vit des enclos. Un peu plus loin, sur un pré, des vaches et des porcs. Le minimum nécessaire pour survivre en ce temps. Enfin, rien d'autre ne s'offrait à elle.

Elle fit redescendre la colline à son cheval. Parvenue à proximité des cabanes, elle mit pied à terre et poursuivit en tenant la monture par la bride. A part les animaux, aucune présence ne se manifestait.

Brusquement, elle entendit un bruit. Celui d'une hache qui s'abattait. Elle marcha encore quelques pas et s'arrêta. Oui, un homme était occupé à couper du bois. L'entendant arriver, il se retourna. Elle frissonna : le garçon était jeune, très jeune. Il avait des cheveux blonds, des yeux bleus, un beau visage.

Alors, elle eut peur. Elle eut envie de lui crier : *« Non, ne me laisse pas entrer dans ton village ! Chasse-moi, ordonne-moi de partir. Je suis une femme maudite, une sorcière. J'ai conduit tous les hommes vers la mort. Et si tu m'acceptes chez toi, je ferais ton malheur aussi. Si tu veux être heureux, dis-moi de partir ! »*

Mais le garçon posa la hache et vint vers elle. Un sourire éclaira ses traits. Ce jeune homme était bon et généreux.

« Mademoiselle, vous cherchez un endroit pour vous reposer ? Notre village a toujours pratiqué l'hospitalité. Je vous en prie, venez. Vous êtes la bienvenue. »

Essylt hésita une dernière fois. Puis, ne pouvant rien contre le destin, elle avança le pied et entra dans la bourgade.

EPILOGUE : LE JARDIN DU LUXEMBOURG

La fenêtre du bureau de David Douglas donnait sur le boulevard Saint-Michel. Ce matin-là, comme bien souvent, il regardait par la vitre. Il voyait les voitures, les gens sur le trottoir. Enfin, son panorama quotidien.

Mais il lui plaisait. Il aimait Paris. Cela était peut-être puéril, mais cette ville dégageait un charme différent des autres mégapoles qui parsemaient désormais la planète. Venu de son Canada natal, il avait succombé au charme et n'envisageait plus maintenant de vivre ailleurs.

Il rectifia sa cravate, reprit la veste qu'il avait accrochée au dossier de la chaise et sortit de son bureau. Dans la pièce voisine, il retrouva le directeur de l'agence, Michel Delouvain, penché sur l'écran d'un ordinateur auprès d'un employé. En l'apercevant, il se redressa.

« Ah, David, j'ai à vous parler. Voulez-vous venir ? »

Il l'entraîna dans son bureau à lui. Ce dernier était décoré d'objets et de tableaux évoquant unanimement l'Egypte des Pharaons. Une curieuse passion que Delouvain avait contracté lors d'un voyage sur les bords du Nil et qu'il entretenait depuis avec un acharnement qui faisait sourire (ou qui énervait) son entourage. A peine la porte refermée, il sourit à son interlocuteur, d'un air un peu ironique.

« Mon cher David, j'ai une nouvelle à vous annoncer qui va vous faire plaisir. Tout à l'heure, nous recevons la visite de deux stagiaires qui veulent savoir comment fonctionne une agence de

presse dans la pratique. Vous allez les accueillir et vous leur ferez voir les locaux en leur donnant les explications nécessaires. »

Ce n'était pas vraiment son genre, mais David Douglas répondit à cette nouvelle en râlant.

« Ecoutez, je commence à en avoir marre : chaque fois que des stagiaires débarquent dans nos murs, c'est moi qui leur fait le tour du propriétaire ! Franchement, il n'y a personne d'autre pour s'en occuper ? »

Le sourire de Delouvain se fit plus ironique encore.

« Mon cher, les stagiaires que nous attendons sont deux jeunes filles. Nous connaissons tous le charme irrésistible que vous exercez sur les demoiselles. Vous êtes donc le mieux indiqué pour cette tâche. »

David Douglas répondit en haussant les épaules.

« Si ça vous fait rire... »

Et il sortit du bureau pour retourner dans le sien. Bien entendu, il n'était pas réellement fâché. Si Delouvain lui avait confié cette corvée, c'est qu'il n'avait vraiment personne d'autre. Alors, il s'assit devant son ordinateur et expédia les affaires courantes en attendant. Une heure plus tard, en effet, on vint le prévenir.

« Les stagiaires viennent d'arriver. »

« Faites-les entrer. »

Peu après, la porte laissa passer deux jeunes filles. La première était une brune vêtue de jean avec de grands yeux en amandes. Mais en apercevant la seconde, il frémit de façon imperceptible.

Jamais il n'avait vu des cheveux aussi blonds. Ni des yeux aussi bleus. Les mèches dorées entouraient un visage qu'il devait bien qualifier de ravissant, puisque rien ne lui laissait un autre choix. Elle portait une jupe et un chemisier à manches courtes. Il se surprit à le détailler. Ce qui l'étonna. Avant de s'avouer que ce qui l'impressionnait, ce n'était pas le chemisier, mais ce qu'il contenait.

En fait, ce qui le surprenait, c'était une sensation indéfinissable : celle d'avoir déjà vu cette fille. De l'avoir déjà rencontrée quelque part. Sans pouvoir se souvenir où, ni quand.

« Mesdemoiselles, je vous souhaite la bienvenue. Je m'appelle David Douglas. »

Elles se présentèrent aussi. La brune commença.

« Je m'appelle Maria Francini. Je suis italienne, en troisième année de journalisme à l'école de Florence. »

Ce fut le tour de la blonde.

« Je m'appelle Andrea Wasser. Je suis allemande et j'étudie le journalisme à Francfort. »

Elle prononçait « Frankfurt », car même si elle n'avait pas annoncé sa nationalité, son accent l'aurait trahie.

« Eh bien, mesdemoiselles, je vais vous montrer à quoi ressemble une agence de presse. En vous rappelant, bien entendu, que ce que nous faisons ici n'engage que nous. Si vous allez chez les autres, vous verrez qu'ils travaillent sûrement d'une manière différente. Mais vous deviez déjà vous en douter, je suppose ! »

Il leur fit donc visiter les locaux en leur donnant toutes les explications possibles et en répondant à leurs questions qui se révélèrent fort pertinentes : les deux donzelles n'étaient peut-être que des étudiantes, mais elles avaient manifestement déjà un peu d'expérience.

Tout cela, mine de rien, les amena aux alentours de midi. Or, s'il y avait une chose avec laquelle David Douglas ne plaisantait jamais, c'était l'heure du repas. Le reste, peut-être, mais pas cela ! Il reprit donc sa veste.

« Mesdemoiselles, je vous donne rendez-vous ici même à quatorze heures. Je continuerai ma petite conférence, si elle ne vous a pas trop ennuyées. »

Au moment de sortir, il se retourna : la fille blonde était penchée sur un ordinateur. A nouveau, cette sensation indéfinissable : il l'avait déjà vue auparavant. Mais où ?

Il s'en alla en fermant la porte. Comme d'habitude, il mangea dans une brasserie au coin de la rue Gay-Lussac où il avait pris ses aises depuis longtemps, au point que le patron l'installait toujours à la même table et ne lui demandait plus quel vin il fallait lui servir. Il dévora le plat du jour et, après avoir avalé un bon café, il ressortit en se sentant ragaillard. Avant de retourner au bureau, il sacrifia à une autre habitude, aussi ancrée en lui que la brasserie : il traversa le boulevard pour aller se promener un peu dans le Jardin du Luxembourg. Ce dernier, évidemment, était plein de gens qui avaient eu la même idée et qui flânaient, lisaient le journal ou mordaient dans un casse-

croûte. En tout cas, ils profitaient du soleil qui s'attardait sur Paris.

Il marcha quelques pas, les mains dans les poches, puis s'arrêta : sur un banc, il aperçut Andrea Wasser. La jeune Allemande, assise, croquait un sandwich tout en feuilletant un livre. Il s'approcha. En le voyant, elle lui sourit.

Encore une fois, le trouble : ces cheveux blonds, ces yeux bleus... L'impression tenace de l'avoir déjà rencontrée. Sans se souvenir où.

« Eh bien, on se promène ? » l'interpella-t-elle.

« Vous aussi, on dirait, répondit-il. Vous n'avez pas d'argent pour aller manger quelque part ? »

« Oui, bien sûr. Mais bof, je préfère m'offrir un petit sandwich en musardant au soleil. »

Il s'assit près d'elle et ils discutèrent de choses et d'autres.

« Nous pouvons continuer en anglais, si vous voulez », proposa-t-il.

« Non. Je suis venue à Paris pour perfectionner mon français et je tiens à le faire. Mais vous, vous n'êtes pas français ? »

« Pas du tout, je suis canadien. Et avant de débarquer ici, je ne parlais absolument pas la langue de Molière. Ensuite, que voulez-vous, cette ville épouvantable m'a plu, quand même, et j'ai décidé d'y rester. »

« C'est une bonne idée, sourit-elle. Franchement, cela ne me déplairait pas de faire comme vous. Mais je tiens à terminer mon cycle d'études à Francfort. C'est une école très réputée. Après, je verrais bien ce que je ferais. »

Elle termina le sandwich et alla jeter le papier dans une poubelle, avant de venir se rasseoir.

« Mademoiselle, je voudrais vous poser une question : vous n'êtes jamais allée au Canada ? »

« Non. Malheureusement, car c'est un beau pays. Mais non, je n'y ai jamais mis les pieds. Pourquoi me demandez-vous cela ? »

Une complicité imperceptible commençait à s'établir entre eux. Alors, David décida de se lancer.

« Ecoutez, vous allez peut-être me prendre pour un fou, mais j'ai l'impression de vous avoir déjà vue. L'embêtant est que je ne sais ni où, ni quand. »

Cette fois, elle le regarda avec beaucoup d'amusement.

« Monsieur, si vous voulez me draguer, essayez de trouver quelque chose de plus original ! »

Il rit à son tour.

« Rassurez-vous, mademoiselle, quand je veux draguer, oui, j'arrive à trouver des trucs un peu plus originaux ! Mais en réalité, je suis sérieux. Depuis tout à l'heure, j'ai cette curieuse sensation : il me semble bien vous avoir déjà rencontrée. Mais je ne me souviens pas où. »

« Vous devez me confondre avec une de vos conquêtes ! se moqua-t-elle. Enfin, je suis très heureuse de vous avoir connu. Franchement, avec les explications que vous nous avez données ce matin, je crois pouvoir dire que vous êtes un garçon compétent et surtout diablement intelligent. Du reste, vous allez peut-être pouvoir m'aider : j'ai du mal à me loger. Je suis dans un hôtel pas trop mal, mais horriblement cher. Or, je compte bien rester deux ou trois mois à Paris. Vous n'avez rien à me proposer ? »

Il sourit. Involontairement (ou volontairement, allez savoir), elle lui apportait ce qu'il cherchait : un motif pour la revoir.

« Mais naturellement, Andrea. Je finis mon travail vers 17H30. Vous n'aurez qu'à m'attendre devant la porte. Croyez-moi, je vous trouverai un endroit acceptable et adapté à votre budget. Evidemment, ce ne sera pas un palace, mais cela devrait convenir à une jeune fille moderne. Et... Hum, pour ce qui est de vous draguer, il faudra patienter, parce que j'ai vraiment beaucoup de travail en ce moment. »

Ils rirent tous les deux et il se releva.

« Bon, on se revoit au bureau tout à l'heure ? »

« Bien entendu, répondit-elle. A tout à l'heure. »

Il s'en alla vers la grille du Jardin. Au moment de sortir, il se retourna et observa encore la silhouette blonde, assise sur le banc en train de feuilleter son livre. Toujours le trouble qui traversait son cerveau : il avait déjà vu cette fille, Andrea Wasser. Ce nom ne lui disait rien. Mais ce visage, ces joues, ces yeux lui présentaient un aspect inexplicablement familier.

Allons, cela finirait bien par lui revenir. Il quitta le Jardin et remonta le boulevard Saint-Michel. Le soleil brillait, la journée était belle et il se sentait heureux.

F I N

© Anice-Fiction - All rights reserved - Tous droits réservés